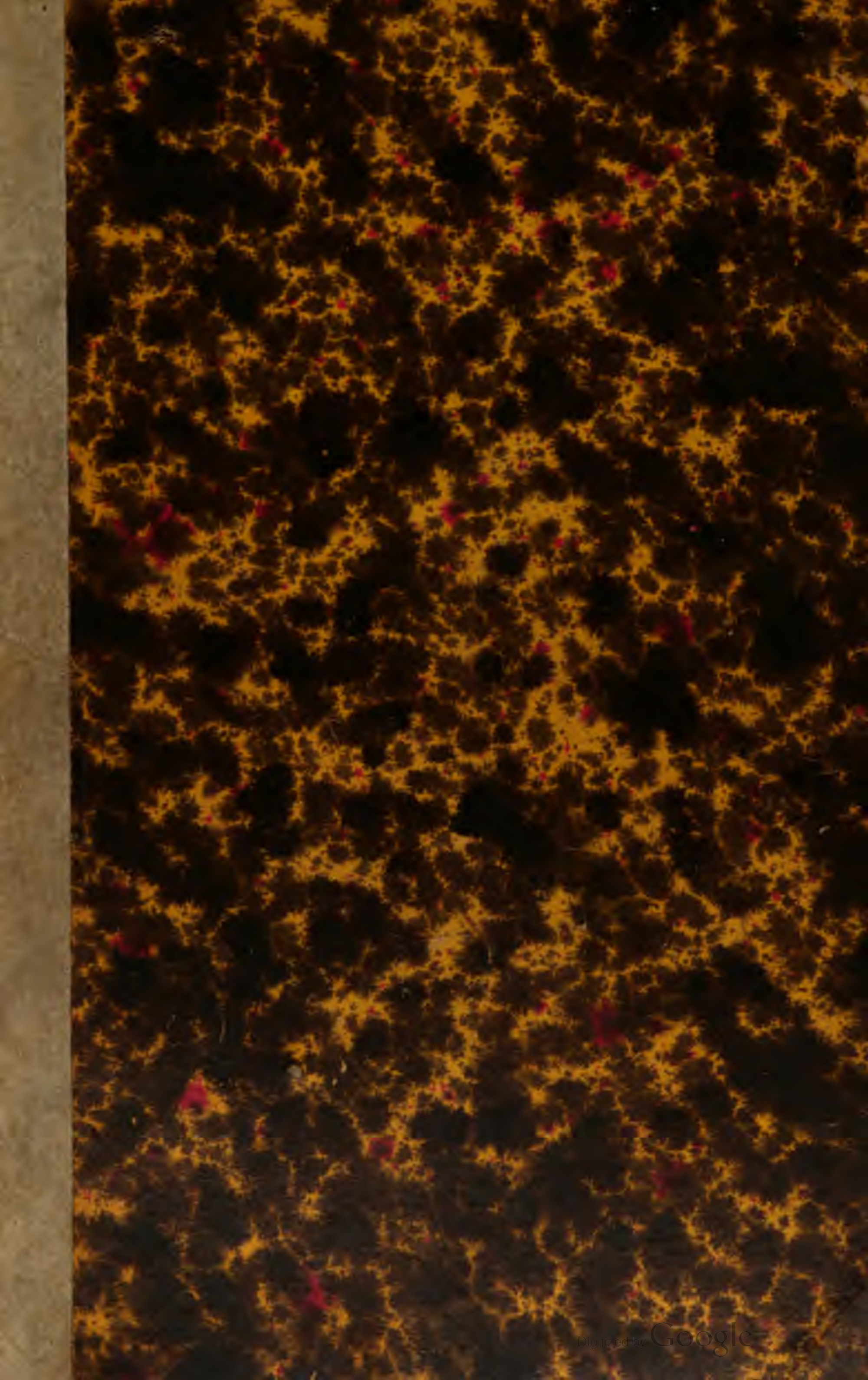
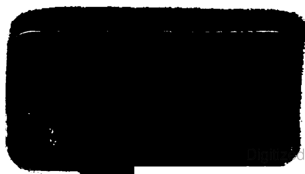







C. 1098

# TERRE-SAINTE

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.



Page 139. La Caravane grand-ducale dans les montagnes de Juda. Typ. L. T. et Cie.

# TERRE-SAINTE

PAR

CONSTANTIN TISCHENDORF

AVEC LES SOUVENIRS

DU PÈLERINAGE DE S. A. I. LE GRAND-DUC CONSTANTIN

PARIS
C. REINWALD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15
SAINT-PÉTERSBOURG, CHEZ JACQUES ISSAKOFF

—

1868





A SON ALTESSE IMPÉRIALE

LA GRANDE-DUCHESSE

ALEXANDRA JOSEPHOWNA

HOMMAGE DU PROFOND RESPECT

DE L'AUTEUR

# TERRE-SAINTE

## I

### LA TRAVERSÉE

Se voir transporté, en huit jours, de la température hyperboréenne de janvier aux douces haleines du mois de mai d'Allemagne est un fait qui mérite toujours d'être remarqué. Si, en même temps, on est passé d'une partie du monde dans une autre et qu'un rapide steamer vous ait fait franchir la Méditerranée, le fait n'en est que plus complet et plus intéressant.

Le 9 janvier 1859, lorsque je quittai, dans la matinée, la capitale de l'Autriche et arrivai le soir à Trieste, l'hiver semblait vouloir conserver son caractère allemand. Quoique j'eusse rencontré peu de neige dans ce trajet, et particulièrement sur le Semmering, dont les hauteurs brillaient depuis peu des merveilleuses constructions d'un chemin de fer de montagne sans pareil, les vitres gelées de nos wagons et les sifflements féroces de la *bora* sur ces majes-

tueuses *Portes de l'Orient* nous faisaient oublier que nous étions en vue des côtes de l'Italie. Ces symptômes ne permettaient guère de compter sur une heureuse traversée, et l'espoir en devint encore plus incertain lorsque, répondant aux questions pleines de sollicitude du directeur du Lloyd sur le temps qu'il avait eu, le capitaine, arrivant des côtes d'Afrique, prononça le mot : *cattivissimo*.

Le 11, je m'embarquai sur le *Calcutta*, l'un des plus forts steamers du Lloyd faisant le service direct d'Alexandrie. Il y avait encore d'autres Allemands parmi les passagers, et l'élément germanique était de plus représenté par cent mille écus neufs de Thérèse, qu'une maison de banque israélite expédiait à l'étranger. Nous commençâmes la traversée de l'Adriatique par un temps serein. Longtemps les regards des voyageurs restèrent fixés sur le ravissant tableau de la ville, déployée en amphithéâtre et continuée à gauche par de jolies maisons de campagne semées sur les hauteurs, tandis que les montagnes de l'Istrie l'encadraient à droite. Longtemps enfin le ciel nous demeura propice, et jusqu'à Corfou, que nous atteignîmes le 13, nous eûmes une mer limpide comme une glace et rarement agitée par de forts courants.

Après avoir mouillé devant l'île grecque et remis au commissaire anglais Gladstone les dépêches envoyées par le cabinet de Londres, nous reçûmes d'excellentes bécasses et d'autres friandises pour notre table. Nous ne manquâmes pas non plus d'échanger pour quelques heures le plancher mobile du navire contre le sol ferme de l'île. Quoique portant les traces du souffle de l'automne, le paysage était encore très-beau, et par ses palmiers et ses magnifiques

cactus semblait fait pour offrir aux voyageurs arrivant des âpres contrées du Nord un avant-goût des heureux pays du Midi. Non loin de là brillait la ville grecque, animée par la solennité du jour de l'an tombant sur cette journée.

Dans les premières heures de l'après-midi nous passâmes les pittoresques îles Ioniennes, et avant que les étoiles du soir vinssent se refléter dans les ondes bleues, nous longeâmes Sainte-Maure, avec ses falaises escarpées de calcaire rougeâtre sur lesquelles une riche imagination prétend retrouver les traces du sang de l'infortunée Sapho. Bientôt la nuit étendit sur nos têtes des nuages menaçants qui firent disparaître tous les charmes de la traversée pour ceux qui ne trouvent aucun attrait dans les tempêtes et les orages, et dans la matinée du 16 seulement nous jetâmes l'ancre dans le port désiré d'Alexandrie.

La compensation de cette pénible traversée ne se fit pas attendre. L'antique et célèbre cité d'Alexandrie, rajeunie par Méhémet-Ali, s'offrait à nos regards; le port fourmillait de navires européens et asiatiques saluant de leurs pavillons; on apercevait même la flotte égyptienne. A peine notre vapeur était-il arrêté que des Arabes, aussi officieux qu'avides de *bakchich* (pourboire), envahirent notre tillac, s'emparèrent à l'envi des bagages et les emportèrent sur leurs dos avec les passagers. Ce zèle tumultueux nous suivit à la douane, qui de son côté sait faire honneur par un *senza disturbarla* à un bakchich mérité; de là nous nous rendîmes, les uns en voiture, les autres à âne, par les rues étroites d'un quartier arabe en ruines, à la grande et magnifique place d'Europe. C'était un dimanche; on le reconnaissait aux habits de fête des Franks qui traversaient la place,

et aux drapeaux nationaux flottant sur de petites tourelles au-dessus des toits en terrasse des édifices consulaires dont elle est entourée ; je ne tardai même pas à entendre les cloches de l'église grecque et de l'église anglaise, surprise solennelle pour tous ceux qui savent à quel point cette manifestation du culte chrétien avait été sévèrement prohibée depuis tant de siècles par le fanatisme musulman.

La température d'Alexandrie ne pouvait manquer de faire la meilleure impression sur les voyageurs arrivant d'Europe; le 16 janvier, le thermomètre marquait 13 degrés Réaumur. Quant aux habitants de la ville, ils se plaignaient de la fraîcheur de leur hiver.

En regardant des fenêtres du grand hôtel d'Orient, tenu par un Wurtembergeois, rien ne m'étonna autant que les cinquante voitures à l'européenne qui stationnaient sur la place, avec des cochers noirs ou bruns. C'était la preuve la plus palpable des progrès des mœurs européennes à Alexandrie depuis vingt ans. Il y a quinze ans, lorsque je me mettais aux fenêtres du même hôtel, un équipage de ce genre faisait rarement partie du luxe consulaire ; les chameaux et les ânes n'avaient alors à redouter aucune concurrence de ce genre. Dès 1853, cette concurrence avait surgi ; mais un nombre d'équipages à l'européenne tel que l'on en voit à présent chaque jour sur la place aurait peut-être suffi pour l'Égypte entière. Sous ce rapport, le Caire n'est pas resté en arrière d'Alexandrie ; on y voit aussi à chaque instant, dans le quartier frank, d'élégants équipages à un et deux chevaux. Et cependant il n'existe pas de moyen de transport moins fait pour les rues généralement étroites et toutes non pavées du Caire; en effet, tant

que le jour dure, elles fourmillent d'hommes de toutes couleurs et de tous costumes, de femmes et d'enfants ; de chameaux chargés de marchandises ; d'innombrables files d'ânes qu'un zèle sanitaire emploie constamment à leur arrosage ; de troupeaux de chèvres et de moutons ; de petits chariots à deux roues et d'autres véhicules ; enfin d'une masse de chiens errants. Il est donc indispensable de faire précéder chaque voiture d'un coureur pour lui frayer, à coups de fouet ou de bâton, un passage dans la foule, et malgré cela, il arrive encore des accidents, qui prouvent que les mœurs européennes s'imposent à l'Orient, sans aucun égard pour les circonstances locales.

## II

### ALEXANDRIE

Parlerai-je d'Alexandrie avant d'aller plus loin? Pour la plupart des voyageurs, — lorsqu'ils ne poursuivent pas des intérêts de commerce, qui sont largement représentés dans cette ville, comme pour rappeler vivement que le monde ancien, du temps d'Auguste et de ses successeurs, y avait sa principale place de commerce et le centre des relations de l'Europe avec l'Arabie et l'Inde, — Alexandrie n'est que l'avant-poste du Caire, cette métropole de la vie égyptienne. Aussi leur curiosité se contente d'une course à la colonne de Pompée, puis aux aiguilles de Cléopâtre et y ajoute tout au plus une visite aux catacombes. Ces monuments sont effectivement très-remarquables. La colonne de Pompée, dont l'inscription grecque nous apprend qu'elle a été érigée par le préfet Publius en l'honneur de Dioclétien, vers la fin du IIIe siècle, n'ayant par conséquent rien de commun avec Pompée quoiqu'elle en porte le nom, s'élève solitairement vers le centre de l'ancienne cité qui avait plusieurs heures de circonférence, sur un mamelon sablonneux

et désert ; un cimetière mahométan s'étend à ses pieds. Elle est de granit roux foncé moucheté et a près de cent pieds de haut, dont soixante-treize pour le monolithe qui en forme le fût. Il existe peu de monuments au monde qui puissent lui être comparés. Toutefois, la magnifique colonne d'Alexandre, en granit rouge de Finlande, érigée devant le palais d'hiver de Saint-Pétersbourg, la surpasse en hauteur et en diamètre. Les deux obélisques, également en granit rouge, qui portent le nom de Cléopâtre, brillèrent dans le temps devant le palais de César, mais ce ne fut que leur seconde destination, car ils se trouvaient primitivement à Héliopolis, l'antique et célèbre cité que le prophète Jérémie nomme la ville des obélisques. Les noms de Thothmès III et de Ramsès le Grand, qu'ils portent dans des cartouches hiéroglyphiques, les font remonter à deux mille ans avant l'ère chrétienne. Au demeurant, ils sont depuis longtemps la propriété d'Européens, car Méhémet-Ali a fait don aux Français de celui qui est debout, et aux Anglais de celui qui gît sur le sol ; aussi est-il fort extraordinaire que ni l'une ni l'autre de ces puissances n'ait pris jusqu'ici aucune mesure pour enlever ces trésors. Les catacombes, galeries de sépulcres souterrains creusés dans le roc et dont quelques parties sont admirables par leur distribution et leurs ornements, témoignent pleinement, par leur vaste étendue encore insondée, de la grandeur de l'époque à laquelle elles appartiennent.

Outre ces trois vestiges si connus d'une des plus magnifiques et des plus mémorables villes du monde, on voit de temps en temps s'y réveiller d'autres souvenirs d'une antiquité reculée. De même que la ville actuelle est née des

ruines de l'ancienne, en ce sens que pas un de ses grands édifices n'a été construit sans qu'on y ait employé des masses d'anciennes pierres déterrées, de fragments de colonnes de marbre, de statues ou de monuments; de briques antiques, et même des pans entiers de murailles : ainsi, en creusant de nouvelles fondations, voit-on constamment encore sortir de ce sol formé de débris quelques restes de monuments et même des édifices entiers. En 1859, par exemple, j'ai vu de cette manière les vastes ruines d'une église grecque, couvertes d'une légère couche de sable et dont les murs étaient ornés de nombreuses scènes bibliques. Six ans auparavant, j'avais eu sous les yeux une découverte encore plus intéressante à mon avis. En creusant les fondements d'une école grecque, entre le couvent grec et le consulat de Grèce, on avait mis au jour les fondements complets d'un édifice paraissant appartenir à l'antiquité. Les murs, en briques du Nil, mis à découvert à une grande profondeur, avaient des dimensions tout à fait extraordinaires et étaient d'une solidité telle qu'on ne pouvait les démolir qu'au moyen de la mine. A l'intérieur, au milieu de chapiteaux, de fragments de frises et autres débris, on trouvait d'assez grands morceaux de colonnes de marbre; une entre autres, en porphyre, mesurait dix-huit pieds de long sur quatre de diamètre. On se demandait naturellement avec curiosité à quel palais antique avaient appartenu ces ruines, et l'on était porté à les attribuer à la célèbre bibliothèque d'Alexandrie. Quoique cette hypothèse fût assez problématique, elle n'en rendait pas moins vénérables ces restes qui venaient évoquer les plus chers souvenirs d'Alexandrie. Ces souvenirs ne se rattachent-ils pas à ce culte du génie

qui, soutenu par la munificence de princes éclairés, a conduit à fonder la plus vaste bibliothèque dont l'histoire fasse mention, et à conserver ainsi les productions de tant d'esprits supérieurs? Ne se rapportent-elles point enfin à ces temps où la révélation chrétienne transfigura ce culte et mit un brillant flambeau à la main d'hommes inspirés qui travaillaient à son service.? Non-seulement ces morts d'impérissable mémoire planent au-dessus de ces ruines, mais encore leurs pensées, leurs recherches, leurs travaux pour la vérité stimulent les générations avides de s'instruire. C'est ainsi que les héros de la pensée, avec leurs dons si modestes, leurs victoires si paisibles, survivent aux cités et aux nations les plus puissantes et les plus glorieuses.

III

## AU CAIRE

Dans la matinée du 18 janvier, la plupart des passagers du vapeur du Lloyd se retrouvaient réunis sur le chemin de fer du Caire, et nous eûmes le complément des jouissances printanières qu'Alexandrie ne nous avait pas encore toutes données. A mesure que nous approchions du Caire, le ciel se dégageait de plus en plus de ses nuages et lorsque, vers quatre heures, les pyramides, monuments impérissables de cette terre des merveilles, s'offrirent à nos regards ravis, le soleil dardait sur nos têtes avec l'ardeur du mois de juin en Allemagne; le thermomètre marquait près de 20 degrés Réaumur.

Quinze ans plus tôt, j'avais fait le même voyage sur une modeste barque du Nil; avec un vent des plus favorables, j'en avais atteint le but en quatre jours. En 1850, par bateau à vapeur et au temps de la baisse des eaux, il m'avait fallu de vingt-quatre à trente heures. Maintenant on pourrait faire ce trajet en cinq heures, sans les temps d'arrêt qui

absorbent plusieurs heures, car en Égypte on ne regarde pas au temps.

Sur tout le trajet du rail-way entre le lac Maréotis et le canal, le paysage est encore nu et n'est animé que par de nombreux hérons et autres oiseaux aquatiques. Mais aussitôt que nous eûmes atteint près de Kafr-Séjat la rive gauche de la branche du Nil de Rosette, nous nous trouvâmes au milieu d'un printemps rempli de parfums et peuplé d'une multitude d'oiseaux divers. Aux champs dorés de colza, aux lins en fleur succédaient de grasses prairies et d'opulentes luzernes, ou de vastes plaines ondulantes d'orge et de froment.

C'est à cette station, embellie quelques mois plus tard par l'achèvement de la construction du pont sur le Nil, qu'était arrivé il y a deux ans l'accident du chemin de fer, où des wagons tombèrent à reculons dans le Nil, et où plusieurs grands personnages, entre autres un frère du vice-roi, perdirent la vie. Un de nos compagnons de voyage, qui avait été témoin de l'accident, était convaincu qu'il était dû à la malveillance. De pareils faits donnent à un pays de la couleur locale. En général, pourtant, le chemin de fer d'Égypte est rarement le théâtre d'accidents, malgré l'insouciance qui domine dans toute son administration. Il est vrai que la vitesse des trains est fort modérée.

C'est également à cette station que se trouve le restaurant privilégié du chemin de fer. Je le mentionne parce qu'il se fait remarquer par le manque d'égards, également privilégié à ce qu'il paraît, de son entrepreneur, quoiqu'une partie des garçons et la femme même de celui-ci soient allemands. Un médiocre déjeuner à table d'hôte, sans un verre de vin ni de bière, est taxé chez lui à 5 shillings

ou 1 thaler 2/3. C'est ainsi qu'en Égypte les Européens, ou Franks, exploitent leurs priviléges. Aussi n'est-il pas étonnant de voir d'habiles spéculateurs y rêver et même y réaliser la découverte de monts d'or. Encore le moyen ci-dessus est-il considéré comme l'un des plus honorables; le trésor du vice-roi connaît bien d'autres modes d'extorsion.

Si de ce repas coûteux nous revenons à la suite du voyage, nous y retrouvons le spectacle ravissant de contrées de plus en plus fertiles. Non loin de Kafr-Séjat, nous traversâmes la ville célèbre de Tanta, bien connue par ses foires, et comme il s'y en tenait une dans le moment, nous rencontrions, entre les villages couleur d'argile et qu'on ne peut reconnaître qu'à leurs minarets, de longues files de fellahs qui en revenaient les uns à pied, d'autres à âne et quelques-uns sur des chameaux. Plus loin, nous passâmes devant le palais du vice-roi à Benha, devenu tristement célèbre par la mort subite d'Abbas-Pacha. Il est hors de doute que ce prince qui, contrairement à ses prédécesseurs et à son successeur actuel, professait autant d'estime pour ses sujets indigènes qu'il éprouvait d'éloignement pour le charlatanisme des Européens donneurs de conseils, a été assassiné par deux mamelouks venus de Constantinople. Son palais a été complétement pillé et est encore abandonné. Un des fils de la victime a du moins exercé des représailles contre les deux assassins eux-mêmes, en leur envoyant à Stamboul un poignard assuré de ses coups.

Vers cinq heures du soir, nous atteignîmes la ville aux innombrables et sveltes minarets; elle s'étendait en grande partie à notre droite, tandis qu'à gauche nous avions le

désert qui est borné par Héliopolis et conduit à Suez, mais que traverse également le chemin de fer. Entre la ville et le désert, la vue était bornée par le blanc Mokattam, sur lequel, à l'endroit où il domine la cité, s'élèvent la citadelle et la mosquée d'albâtre de Méhémet-Ali; non loin du pied de la montagne surgissent du sein de la ville des morts les tours rondes de la sépulture des kalifes, tours dont la forme imite celle d'un turban.

## IV

### PRÉPARATIFS DU VOYAGE AU SINAÏ

Je ne m'accordai pas la satisfaction de visiter le Caire, ni de faire aucune excursion dans ses environs si attrayants, tant j'avais hâte d'arriver au Sinaï. Sans me rendre bien compte à moi-même de ce qui m'arrachait aux paisibles travaux de ma patrie auxquels m'attachaient puissamment et des résultats déjà obtenus et les conquêtes de précédents voyages de découvertes, je me laissais aller à cet entraînement comme emporté par une force irrésistible. Nonobstant les deux visites que je leur avais déjà faites, le Sinaï et son monastère s'offraient avant tout à mes yeux comme un but qui m'appelait et m'attirait à lui. L'ardeur de mes aspirations avait encore augmenté depuis que j'avais lu qu'un de mes savants amis d'Oxford, envoyé en Orient par le gouvernement anglais avec une mission semblable à la mienne, avait négligé de visiter le Sinaï, en alléguant posi-

tivement que les recherches antérieures devaient avoir tout épuisé[1].

Je m'occupai donc immédiatement des préparatifs de mon voyage au Sinaï; la durée de la marche dans le désert où il est situé nécessitait certaines mesures à prendre, pour lesquelles mon expérience me fut fort utile. Je pris à mon service un drogman et un cuisinier, j'achetai une belle tente, de la vaisselle, des ustensiles de cuisine et enfin des provisions de bouche pour moi et ma suite. Le consul général de Russie me donna tous les papiers officiels nécessaires. Mais je rencontrai un obstacle dans ce qui semblait au contraire devoir faciliter mon voyage; je veux parler du chemin de fer ouvert depuis deux mois entre le Caire et Suez. Un équipement aussi considérable que celui dont j'avais besoin pouvait difficilement être transporté comme bagage de passager, surtout avec un tarif aussi élevé que celui de cette voie ferrée; d'un autre côté les véritables facteurs d'un voyage au désert, c'est-à-dire les chameaux escortés des Bédouins, que j'avais été habitué à trouver campés devant la porte des hôtels, ne pouvaient plus se louer au Caire, mais seulement sur les côtes de la mer Rouge, à Suez, petite ville encore entièrement privée du confort que l'on trouve au Caire. Pour sortir d'incertitude à ce dernier égard j'adressai, deux jours à l'avance, une dépêche télégraphique à l'agent consulaire de Russie

1. « Après la visite d'un paléographe et d'un critique aussi éminent que le docteur Tischendorf, sans parler de celles de beaucoup d'autres hommes de lettres, rien ne pourrait justifier l'espoir de faire au Sinaï quelque découverte qui aurait échappé à leurs yeux si exercés. » Voyez *Rapport au gouvernement de S. M. la reine, sur les manuscrits grecs encore existants dans les bibliothèques d'Orient*, par H.-O. Coxe (Londres, 1858).

à Suez, tandis que la première de ces difficultés fut levée avec beaucoup de bienveillance par Nubar-Bey, chef du chemin de fer égyptien, que j'avais connu antérieurement comme premier drogman du vice-roi. J'eus un autre désagrément qu'il me fallut bien supporter. Aveuglé à l'aspect de quelques pièces d'or que je lui avais confiées pour faire diverses acquisitions, l'Italien que j'avais engagé comme cuisinier s'enivra aussitôt et dans son ivresse se laissa entraîner à de tels excès qu'ils le conduisirent tout droit en prison, au Caire, où il dut rester au lieu de partir pour Suez. Je me vis donc réduit à renoncer, pendant le voyage, aux jouissances pour lesquelles j'avais compté sur ses talents culinaires.

## V

### A SUEZ ET AYOUN-MOUSA

Le vapeur m'avait amené pour la seconde fois en Égypte le deuxième dimanche après l'Épiphanie; dans la matinée du troisième dimanche, 23 janvier, j'entrepris mon nouveau voyage au Sinaï. Autant était ennuyeux le voyage du Caire à Suez sur le *navire du désert*, qui ne prenait pas moins de cinq jours, et même lorsqu'un âne bon trotteur le ramenait à la durée de vingt-quatre heures, autant il offre d'agrément, maintenant qu'on peut l'accomplir en cinq ou six heures sur les ailes de la vapeur. Si l'on y perd le sentiment du désert, l'œil au moins en conserve l'impression, l'idée. Les montagnes qui bornent l'horizon de l'ouest à l'est sur la droite, particulièrement dans la dernière moitié du trajet, offrent au regard de sombres silhouettes et des formes sauvages, contrastant d'une manière frappante avec les sables unis de la plaine.

L'établissement de cette voie ferrée a offert de grandes difficultés, moins par l'inclinaison du sol, qui commence par s'élever très-sensiblement pour redescendre ensuite vers la

mer, que par la finesse et la mobilité des sables que les vents du sud soulèvent fréquemment et viennent amonceler sur la voie. Il n'était pas moins malaisé d'approvisionner d'eau et de charbon un chemin de ce genre à travers le désert.

La marche de notre train eût été assez régulière, si les temps d'arrêt, qui n'avaient d'autre but que d'alimenter la locomotive, n'eussent été réglés fort arbitrairement. Nubar-Bey, dont j'ai parlé plus haut, se trouvait dans ce train avec plusieurs ingénieurs et rien ne se faisait que sur un signe de sa part. Des tas de charbon gisaient, à l'orientale, tout à fait près des rails au point de pouvoir être rasés au passage; il n'y avait pas encore de gardiens le long de la voie.

Près de Suez, nous trouvâmes une multitude d'Arabes occupés à établir un embranchement à travers les bas-fonds de la côte, afin qu'on pût débarquer directement les marchandises venant d'outre-mer. Tandis que ces pauvres gens portaient sur la tête des corbeilles lourdement chargées — on n'apercevait guère d'autres moyens de transport — chaque groupe de dix ou vingt ouvriers était accompagné d'un surveillant dont le bâton ne manquait pas de se faire sentir aux paresseux. C'était, dit-on, la seule monnaie dont on payât les travaux de ces ouvriers indigènes, en sus de la chétive nourriture qui leur est donnée. Mais pour égaliser les comptes, des monceaux d'or et d'argent sont dévorés par les agents européens. C'est ainsi que, sous un rapport du moins, en dépit des tendances nationales d'Abbas-Pacha, on voit reparaître le système de Méhémet-Ali.

Le gérant du consulat de Russie, M. Constantin Costa, que j'avais déjà eu l'occasion de connaître chez son père, à mes deux précédents voyages en 1844 et 1853, comme un

habile interprète des langues orientales, m'accueillit à la gare avec la nouvelle qu'il avait déjà fait pour mon voyage au désert des arrangements avantageux avec des Bédouins du Sinaï, qui s'étaient heureusement trouvés dans le voisinage. Avant de conclure le contrat d'après lequel chacun des six chameaux devait être payé 150 piastres, au cours de 116 piastres par napoléon d'or (en 1844 je n'avais payé que 120 piastres pour tout le trajet à partir du Caire), le consul jugea qu'il serait utile de faire enjoindre par le gouverneur de Suez au scheik bédouin qui devait me conduire une rigoureuse fidélité dans l'accomplissement de son devoir. En conséquence nous allâmes, dans la matinée du 24 janvier, faire visite, dans ce but, à Sélim-Pacha, ancien compagnon d'armes de Méhémet-Ali et d'Ibrahim-Pacha. Nonobstant sa haute dignité, il portait, quand il nous reçut dans son grand salon, une vieille capote de soldat, qui aurait eu besoin de réparations en maints endroits. Dans sa conversation, toutefois, il sut parler des antiquités de la Syrie, de Pétra, la merveilleuse ville des rochers, et même des sources thermales de la mer Tibériade. Quant au percement de l'isthme, il n'entretenait pas à cet égard de bien vives espérances. Il pensait que, même si l'on obtenait le firman et que l'on réunît les fonds nécessaires à l'entreprise, on manquerait d'ouvriers, par suite, disait-il, de l'inquiétant et incessant dépeuplement de l'Égypte. Ayant fait appeler notre scheik, il lui signifia sévèrement, et en le tenant à distance respectueuse, qu'il y allait de sa tête s'il m'arrivait le moindre mal. « Si tu ne m'apportes pas, lui dit en » terminant le gouverneur, une lettre de ton maître consta- » tant qu'il a été content de toi, je fais emmener tes femmes

» et tes enfants et tu ne remettras plus les pieds dans les » murs de Suez. » A la suite de telles instructions il va de soi que le scheik, en allant comme en revenant, car je me servis également de lui au retour, ne négligea aucun de ses devoirs. Au demeurant, le voyage du désert ne présenta absolument aucun danger : nous n'y rencontrâmes pas plus de Bédouins hostiles que de bêtes féroces.

J'avais eu l'intention de passer à gué sur un dromadaire [1], dans le milieu du jour, le bras de mer septentrional, comme je l'avais déjà fait antérieurement ; toutefois, la violence du vent du sud qui soufflait en ce moment rendant l'entreprise moins sûre, je me décidai à faire passer de cette manière les chameaux non chargés, et de mon côté je me rendis sur la côte asiatique en barque, accompagné de l'aimable consul. Ce court trajet d'une partie du monde à l'autre fut marqué par une aventure qui menaça d'avoir les plus tristes conséquences. Négligents comme ils le sont toujours, les Bédouins n'avaient pas choisi le moment favorable pour le passage du gué. Lorsque nous arrivâmes, à une heure, nous ne trouvâmes que trois chameaux sur le rivage ; les autres étaient à une certaine distance, au milieu de l'eau, et le flot toujours montant les gagnait de plus en plus. Les chameliers, montés sur leurs bêtes, ne parvenaient pas à les faire bouger de place. Au bout de deux heures, on avait presque perdu tout espoir de sauver soit les chameaux dont on ne voyait plus que la tête, soit leurs conducteurs, lors-

1. En Égypte, la différence entre les dromadaires et les chameaux se borne à ce que la taille des premiers est plus élancée, ce qui les rend plus propres à des courses rapides qu'au transport de pesants fardeaux. Dans ma caravane j'avais toujours un ou deux dromadaires. Tous ces chameaux n'avaient qu'une bosse.

qu'un jeune garçon arabe bien découplé proposa d'aller les chercher à la nage et de ramener les chameaux en les tirant par leur licou et nageant devant eux. On lui promit un bakchich de 9 piastres par chameau qu'il ramènerait, le chamelier étant sous-entendu. Son procédé réussit : les chameaux le suivirent quand ils le virent nager devant, et ils arrivèrent heureusement au bord. Nous perdîmes ainsi la dernière scène d'une représentation en miniature de la catastrophe de Pharaon.

Les chameaux furent bientôt chargés; mais dans cette journée on ne pouvait guère dépasser Ayoun-Mousa, situé à un peu plus de deux heures de marche. Le consul Costa y possède un beau jardin de palmiers, riche aussi en légumes, avec une maison d'habitation agrandie et embellie par Abbas-Pacha depuis que je m'y étais arrêté en 1853 pour la dernière fois. En effet, dans sa préférence enthousiaste pour le désert, Abbas-Pacha avait choisi ce lieu comme séjour d'été pour son harem, où un accouchement était attendu. Il était convenu avec le propriétaire qu'à la suite de ce séjour, tous les embellissements qui auraient été faits à sa demeure lui seraient laissés à titre de présent. Ainsi, toutes les femmes du harem arrivèrent à Suez en voitures à quatre chevaux, pour aller occuper le lendemain dans le désert leur résidence d'été. Mais dans la nuit même, un exprès leur apporta, à leur grande surprise, l'ordre de revenir immédiatement. Elles n'apprirent que plus tard le motif de ce contre-ordre : Abbas-Pacha avait été étranglé par deux mamelouks.

## VI

### VOYAGE DANS LE DÉSERT

Le soleil se couchait lorsque nous atteignîmes Ayoun-Mousa qui, avec ses palmiers, ses tamarix et ses *nébeks*, s'offrait à nos regards comme un étroit rideau de verdure bordant gracieusement les sables pâles du désert. Ce lieu, où l'on a planté récemment plusieurs beaux jardins, emprunte son nom de *Sources de Moïse* à un grand nombre de sources creusées dans le sable, dans une circonscription peu étendue, où l'on pourrait encore en trouver d'autres. Leurs eaux ont d'ordinaire un fort arrière-goût de soufre, mais il en est aussi qui plaisent extrêmement aux Bédouins et aux chameaux. La tradition lie ces sources au souvenir de Moïse. Cet endroit pourrait effectivement être le lieu où, avant ses longues pérégrinations dans le désert, il fit halte avec son peuple si miraculeusement préservé des dangers de l'ennemi et des flots, et d'une voix enthousiaste

entonna cet hymne de reconnaissance et de joie (Exode, xv) sur les « exploits de l'Éternel, le grand guerrier, qui a pré» cipité dans la mer les chevaux et les chariots. » Le souvenir impérissable de cette grande œuvre du Seigneur donne la première consécration à tout nouveau voyage au Sinaï, et la pensée qu'après trois mille ans nous pouvions suivre les traces de cette pérégrination merveilleuse, si évidemment dirigée par la main de Dieu et si riche en conséquence, n'était pas le moindre honneur de notre propre voyage.

Mes Bédouins, à qui d'autres idées tenaient sans doute plus à cœur, firent pour eux et leurs chameaux d'amples provisions de la meilleure eau des Sources de Moïse. Naguère j'en avais fait autant, mais cette fois j'emportais, comme un des plus précieux trésors du voyage, deux tonneaux d'eau du Nil amenée à M. Costa par le chemin de fer.

Dans la matinée du 25 janvier, après avoir reçu du jardinier de M. Costa, qui est en même temps le gardien de sa propriété, un magnifique bouquet de roses à cent feuilles du jardin d'Ayoun-Mousa, je montai à chameau et pénétrai dans le désert qui s'étendait majestueusement devant nos yeux. Sur notre droite, à l'ouest, derrière le miroir bleu foncé de la mer Rouge, nous apercevions sur la terre d'Afrique le front sévère du Djébel-Atakah, tandis que l'horizon était borné à gauche, à une grande distance, par la longue chaîne, d'un blanc roux, du Djébel-er-Rahah. Si le peuple d'Israël a jadis joui de la même vue, il aura pu y trouver le tableau de son passé si sombre, dont le séparaient les vagues bleues, tandis qu'à l'orient l'aurore de la Terre promise lui sou-

riait. Aussitôt que nous eûmes perdu de vue Ayoun-Mousa, nous n'eûmes plus devant nous, comme en arrière, que le sable pâle et léger du désert, dont les vastes plaines n'étaient accidentées çà et là que par de faibles ondulations et par quelques maigres broussailles.

La première journée, nous parcourûmes une plaine aride, couverte en grande partie de cailloux de grès et dont les petits ravins (*wadis*) descendant des montagnes orientales dans la mer, ne se distinguaient que par d'étroites lignes d'arbrisseaux sans une seule source. A quatre heures de l'après-midi, je fis halte et ordonnai de dresser la tente à l'entrée du wadi Saddr, dont la végétation est bien plus riche près de la mer, ainsi que j'avais pu m'en assurer en 1844, car j'y avais même vu un bouquet de tamarix; toutefois, il ne s'y trouve pas non plus de source. — A quatre heures, le thermomètre marquait 18 degrés Réaumur. Les jours suivants, j'observai à peu près la même température; toutefois, la chaleur diminuait sensiblement à mesure que nous avancions dans la région montagneuse du Sinaï, et dans les deux premières journées de février je n'avais plus que 2 à 3 degrés Réaumur, à sept heures du matin, derrière les murs du monastère du Sinaï.

Le 26 janvier, je traversai le large wadi Wardan, dont la source nommée Abou-Souveïrah se trouve près de la mer et fort loin de la route supérieure que je suivais ; plus tard, je passai le wadi el-Amarah, qui est beaucoup moins important. A la tombée de la nuit, nous nous trouvâmes au milieu de collines arides et blanchâtres. Peu d'instants avant, en passant près d'un roc s'élevant à droite de la route comme une pierre milliaire antique, au pied d'une colline

calcaire, j'étais descendu de chameau pour aller visiter la célèbre source d'Howara. Elle est située à quelques pas à gauche du chemin, sur une de ces collines de gypse auxquelles cet endroit se reconnaît, et elle donne beaucoup d'eau dans un large bassin circulaire. Près de la source gisaient quelques morceaux de sulfate de chaux cristallisé. Non loin de là se trouvent deux bosquets touffus de palmiers et quelques bouquets de roseaux. Je goûtai l'eau et fus très-surpris d'en trouver le goût moins fort et moins amer qu'en 1853. Cette amélioration provenait sans doute de pluies abondantes, qui, récemment tombées, avaient élevé de quelques pieds le niveau de la source. Je remplis une bouteille de cette eau, afin de pouvoir l'analyser à loisir à mon retour dans mes foyers. D'après mes observations antérieures, la pesanteur désagréable particulière aux eaux d'Howara les distingue très-clairement de la saveur douce et laiteuse de la plupart des sources de ce désert. Près d'aucune des sources qui suivent, le sol n'offre un caractère aussi salin qu'en ce lieu. Comme en 1853, au pas régulier des chameaux, j'évaluai à quinze ou seize heures de marche la distance entre Ayoun-Mousa et cette source.

Je ne puis mettre en doute que cette source d'Howara ne soit, — ainsi qu'il est généralement admis, mais non sans quelque opposition depuis Burckhardt, — la première que Moïse rencontra dans le désert, après y avoir erré pendant trois jours avec tout son peuple. *Et ils marchèrent trois jours dans le désert,* dit le texte sacré (Exode, xv, 22, et suivants), *et ils ne trouvèrent point d'eau. Ils revinrent alors à Mara, mais ils ne purent en boire les eaux, parce*

*qu'elles étaient très-amères.* Très-probablement le peuple d'Israël avait suivi cette même route supérieure comme étant la plus courte à travers cette partie du désert et était arrivé ainsi, à la fin de sa troisième journée, à cette source amère saluée par tant de murmures. Jusqu'à ce jour, on n'a pu expliquer d'une manière satisfaisante comment Moïse a converti ces eaux en une boisson douce et agréable en y jetant du bois.

Sans m'arrêter davantage, je me hâtai de poursuivre ma route, et au bout de deux heures j'atteignis l'entrée du wadi Gharandel, tandis qu'il y a encore une heure de marche jusqu'à la région de ses sources. Je passai la nuit là, bercé par le murmure des palmiers et des tamarix. Aussi souvent que j'ai visité et parcouru cette ravissante vallée, ce qui m'est arrivé pour la cinquième et la sixième fois dans ce voyage, j'ai éprouvé la conviction que c'est d'elle qu'il est question dans la Bible (Exode, xv, 27), lorsqu'il est dit : *Les enfants d'Israël vinrent à Élim où il y avait douze sources et soixante et dix palmiers, et ils y campèrent auprès des eaux.* Quelle délicieuse impression fait toujours cette vallée de Gharandel sur tous ceux qui viennent de franchir l'espace désolé qui la sépare d'Ayoun-Mousa ! Ce large wadi a une étendue de deux heures de marche du nord-est au sud-ouest; pittoresquement entouré çà et là de murailles calcaires, il offre, comparativement au désert, une végétation luxuriante. Dans un rayon d'une lieue, j'y comptai plus de trente palmiers, tant grands et beaux arbres que bouquets de buissons. De hauts et forts tamarix y forment en quelques endroits des bosquets, dont le sol possède aussi sa flore; j'y ai surtout remarqué à la fin de

février une jolie espèce de lis. L'eau de cette vallée, que j'ai vu souvent couler à pleins ruisseaux, m'a toujours paru bonne; à mon premier voyage au Sinaï, en mai 1844, j'en avais beaucoup bu, par une chaleur écrasante de 30 degrés Réaumur; sa légère saveur laiteuse ne la rendait que plus agréable. Pour confondre les eaux du Gharandel avec les eaux amères de l'Écriture, comme on a effectivement tenté de le faire dans ces derniers temps, il faut avoir le talent de rendre le doux amer et l'amer doux. On pourrait plutôt mettre au même rang que le Gharandel le wadi Ouséït et le wadi Taijibeh, quoique ni l'une ni l'autre de ces vallées ne soient aussi riches que la première en sources et en végétation. De plus, Gharandel conserve l'avantage d'être la première oasis délicieuse formant la limite du désert de sables arides. Il paraît toutefois que l'on ne doit pas considérer le pays d'Élim de Moïse comme ne formant qu'une seule vallée, car Élim et le Sinaï sont présentés comme les deux principales stations du voyage des Israélites, et il n'est parlé que du désert de Sin comme se trouvant entre elles (Exode, xvi, 1). De plus, on doit supposer que l'armée israélite, dont l'Écriture évalue la force à un million, a sans doute fait un long séjour dans le pays d'Élim.

Le 27, je quittai le wadi Gharandel et traversai les trois wadis importants nommés Ouséït, Thal et Taijibeh. Le site de ce dernier est tout à fait pittoresque. Devant nous, de trois côtés, la vue était bornée par des falaises de grès en terrasses dont les couches inférieures étaient d'un blanc brunâtre plus ou moins foncé et les assises supérieures d'un brun rougeâtre et sombre. Entre ces escarpements s'étendait la vallée, dont le sol blanchâtre et salin est sillonné de cours

d'eau et délicieusement orné d'un bosquet de tamarix que surmontent les couronnes de quelques palmiers.

Vers quatre heures du soir, après huit heures de marche, je campai près de la mer, à Ras-Zélime. Ce campement rappelle aussi un souvenir de Moïse ; en effet, la relation détaillée du quatrième livre de Moïse (Nombres, XXXIII, 10) rapporte « *qu'en partant d'Élim ils allèrent camper près de la mer Rouge.* » En raison des montagnes escarpées qui, avec leurs contre-forts rocheux, arrivent jusqu'au bord de la mer, et au pied desquelles il ne reste qu'un étroit sentier, et encore pendant le reflux seulement, les Israélites n'avaient probablement pu suivre aucune autre route que celle encore usitée d'ordinaire. Si, comme il est probable, le nom de Ras-Zélime vient de celui de l'antique Élim, il en résulterait que tout le groupe des fertiles wadis de Gharandel à Taijibeh formait, au temps de Moïse, un grand tout portant le nom de pays d'Élim.

Quoique la soirée fût un peu fraîche, je me hasardai à fêter, par un bain dans la mer Rouge, mon retour à ce campement solitaire. Fabri en avait fait autant dans le voisinage d'Ayoun-Mousa ; pour l'amusement du lecteur, je citerai les observations qu'il fait à cette occasion : « Après le bain, » dit-il, nous recueillîmes sur le rivage beaucoup de coquil» lages curieux et d'un corail blanc qui croît abondamment » en ce lieu et sous des formes diverses. La mer Rouge est » un bras de la mer qui entoure le monde entier ; elle » s'étend à travers le pays arabe ; ses eaux sont sem» blables à celles de l'Océan, mais plus salées. Autour de la » mer Rouge les montagnes et le sol ont une teinte rou» geâtre, et c'est de là qu'elle a pris le nom de mer Rouge ;

» il croît aussi du bois rouge dans le voisinage, toutefois » l'eau n'est pas rouge[1]. »

De ce point, où commence évidemment le désert de Sin de la Bible, deux routes principales conduisent au Sinaï, la route supérieure et la route inférieure, toutes deux également riches en souvenirs antiques et en beautés telles que le désert peut en offrir. La route supérieure, qui se dirige à l'est, remonte d'abord le wadi Taijibeh et longe ensuite le wadi Hamr; la route de l'ouest, au contraire, suit le rivage en partant de Ras-Zélime, et au bout de quelques heures rentre dans la région des montagnes d'où l'on atteint les vallées si remarquables de Mokatteb et de Fairan. Tandis que la route inférieure est embellie par ces deux vallées et par celle de Serbal, la route de l'est se distingue particulièrement par le Sarbout-el-Chadem. En 1853, j'avais suivi cette dernière avec mon ami Grant, et depuis le wadi Souwak, à travers des ravins et d'abruptes escarpements, j'avais gravi la montagne rocheuse où Niebuhr avait découvert sa *magnifique nécropole égyptienne*. Ce mot rend en effet la seule impression qu'éprouve au premier moment le spectateur sans prévention, car ce lieu est surtout remarquable par des monuments de six à huit pieds de haut, des *stèles*, portant des hiéroglyphes et ressemblant à des pierres tumulaires. On y trouve aussi les restes d'un temple taillé dans le roc, des chambres souterraines, des colonnes entières ou par fragments. Le tout est rassemblé, en grande partie du

1. Dans cette même année 1483 naquit Raphaël, qui, dans une des premières œuvres de sa jeunesse, représentant le passage de la mer Rouge par les Hébreux, a effectivement peint les eaux rouges. Le savant chapelain d'Ulm n'aurait donc pas accepté cette manière de voir.

moins, dans un grand carré long formé par des amas de pierres provenant évidemment d'une antique enceinte de murailles. D'après les inscriptions hiéroglyphiques, Lepsius et plusieurs autres égyptologues sont d'opinion qu'on adorait en ce lieu la déesse égyptienne Hathor, comme souveraine de la contrée du cuivre. Cette assertion est encore confirmée par les grands monticules de scories que Lepsius a découverts le premier derrière les ruines du temple. Il en résulte que l'ensemble si remarquable de ces lieux sacrés se rattachait à l'exploitation des antiques mines de cuivre du voisinage et que la fonte du minerai avait lieu sur les hauteurs de la montagne, exposées à tous vents. Les noms de rois trouvés sur les stèles appartiennent au deuxième et au troisième millier d'années avant l'ère chrétienne ; ils remontent ainsi jusqu'à l'époque de l'émigration de Moïse. Nous foulions donc un sol qui, dans une antiquité reculée, avait été le théâtre d'une riche activité, dont les pierres avaient servi pendant des siècles aux dieux et aux hommes, ainsi que le racontent de mystérieuses inscriptions. Toutefois, depuis plus de deux mille ans, c'est le silence de la mort qui plane sur ce terrain. Au milieu de ces monuments aux formes bizarres, la vue des montagnes de cuivre, d'une teinte plus ou moins foncée et d'un aspect sauvage et lugubre, nous faisait éprouver une impression mystérieuse lorsque le soleil, déjà couché, les éclairait encore de ses derniers reflets.

Cette fois je suivis la route inférieure. Peu après que nous eûmes quitté le campement au bord de la mer, l'imposant Djébel-Dhafary se montra sur notre gauche, tandis qu'à notre droite, au delà de la mer azurée, les montagnes

d'Égypte surgissaient des vapeurs pourprées du matin. Ainsi l'Afrique et l'Asie se font face avec leurs déserts et leurs chaînes de montagnes comme si, nues, elles voulaient s'appeler réciproquement en champ clos. Mais le magnifique miroir de la mer les sépare comme une majestueuse parole de réconciliation. Après avoir laissé bien loin derrière nous le Djébel-Dhafary, à la sortie du wadi Nasb, nous entrâmes de nouveau dans un sentier montagneux qui serpente pendant longtemps entre des blocs sauvages de rochers épars, pour la plupart de grès; dans ses nombreux méandres ce sentier forme quelquefois des vallées encaissées qui ne manquent ni de buissons ni d'arbres; on y trouve aussi des acacias à gomme et en quelques endroits des coloquintes couleur citron, mais qui n'étaient pas mangeables et trompèrent notre attente. Les sites rocheux et les groupes de rochers, de formes et de couleurs tout à fait pittoresques, attirent constamment le regard et semblent les produits d'une puissante et inépuisable imagination.

Vers midi, nous atteignîmes le wadi Mokatteb, qui a reçu le nom de vallée *écrite* à cause des nombreuses inscriptions que l'on trouve sur ses parois de roche. Comparée à la précédente, cette vallée, longue de plusieurs lieues, a un aspect beaucoup plus imposant : elle est en général bien plus large et bornée de même par des montagnes rocheuses au nord et au midi. La route des caravanes longe le côté droit ou du sud. Tandis qu'au nord, à une heure de marche de nous, la vallée était bornée par de hautes montagnes, à notre droite se trouvait une chaîne de rochers de grès peu élevés dont le versant,

s'élevant quelquefois à vingt et trente pieds, offre au voyageur un lieu de repos ombragé fort agréable à rencontrer. On trouve aussi dans la vallée des blocs isolés de rochers portant, comme les falaises des montagnes, de nombreuses inscriptions grossièrement taillées dans le grès; il s'y mêle des images de chameaux, d'ânes, des représentations de petits combats, comme par exemple une lutte entre deux archers, et des dessins sans art du même genre.

Lorsqu'en 530 Cosmas, allant visiter les Indes, observa ces inscriptions monumentales, ne possédant pas de clef pour les déchiffrer, il ne pouvait guère s'empêcher de les attribuer aux Hébreux. Dans son opinion, après avoir reçu les tables de la loi, les enfants d'Israël avaient consacré leurs loisirs à s'exercer dans l'art d'écrire. Des Juifs qu'il avait questionnés à ce sujet lui dirent que ces inscriptions ne contenaient que des noms de voyageurs avec celui de leur pays et la date de leur passage. Il semblerait donc que la gent voyageuse avait voulu laisser un souvenir dans ces lieux, ainsi que les voyageurs du temps de Cosmas avaient déjà l'habitude de le faire dans les hôtelleries. Depuis le XVII[e] siècle un grand nombre de ceux qui ont fait le voyage du Sinaï ont parlé de ces inscriptions; plus tard, et particulièrement depuis 1753, l'évêque irlandais Clayton avait promis une forte somme pour s'en procurer une copie, et plusieurs copies en avaient été publiées. On pensait alors qu'il y avait là d'importants éclaircissements sur l'Ancien Testament; c'est pour cette raison qu'un évêque avait proposé un prix de 500 livres sterling. Depuis quelques dizaines d'années l'intérêt n'a fait qu'aug-

menter : des copies plus exactes et plus complètes de ces inscriptions ont été obtenues; leurs caractères singuliers ont été étudiés d'une manière plus approfondie. Toutefois l'opinion qui les attribue au passage de Moïse a toujours ses partisans, en Angleterre du moins où la piété s'en est emparée [1]. Les savants allemands, au contraire, ont été amenés par de sérieuses recherches à de tout autres résultats. Les inscriptions n'en conservent pas moins un grand intérêt, quoiqu'elles n'aient plus rien de commun avec la marche du peuple de Moïse, et qu'elles ne remontent point aux âges pharaoniques auxquels appartiennent les monuments hiéroglyphiques de Sarbout-el-Khadem et du wadi Maghara, situés non loin de là.

Comme les caractères de ces inscriptions tiennent le milieu entre le syriaque estrangel et le koufique ou arabe ancien, à côté de l'hypothèse qu'ils appartiennent à un dialecte arabe (de Credner, 1841, et Tuch, 1849) s'élève celle qui les attribue à l'idiome araméïque (de Beer, 1840, et Lévy, 1860). La dernière paraît l'emporter sur l'autre. Selon elle, ils ont pour auteurs des Nabathéens qui, dès l'époque de la souveraineté de Babylone et plus encore depuis sa décadence, quittèrent la Mésopotamie, leur patrie, et émigrèrent en grandes masses vers l'ouest. Ils s'établirent là, entre la mer Morte et la contrée orientale du Jourdain d'une part, et les deux golfes de la mer Rouge de l'autre,

1. Voici quelques exemples des interprétations données par un ministre anglican nommé Forster : « Le peuple, poussant comme un âne, excite Moïse à la colère. — Le peuple, âne sauvage, rempli d'eau » et ainsi de suite. En tout état de cause, cela ne laisse pas que d'être une très-singulière *Voix du peuple d'Israël sortant des rochers du Sinaï*, comme se nomme le livre de Forster. Au demeurant les goûts diffèrent en ces matières.

et dès le IV[e] siècle avant Jésus-Christ ils y avaient solidement établi leur domination. Le langage qu'ils apportèrent était un idiome aramaïque, qui ne put rester tout à fait étranger à l'influence de la langue locale de l'Arabie Pétrée. Ils ont laissé, ordinairement en moins grand nombre, dans les passages conduisant de l'est et de l'ouest au mont Sinaï, des inscriptions semblables à celles du wadi Mokatteb et des vallées du voisinage. Les principales, après celle du wadi Mokatteb, sont celles du Serbal et de la montagne écrite près de Tor.

Si l'on se demande ensuite l'occasion, le but de ces inscriptions, je partage l'avis de Tuch : elles sont des souvenirs laissés par de pieux pèlerins, non par des chrétiens nabathéens se rendant à l'antique montagne de la loi, comme l'a pensé Beer d'après Burckhardt et autres, mais par des gens allant à leurs fêtes païennes nationales. Il est de la plus grande probabilité que le Serbal, dont les cinq ou sept majestueuses cimes pouvaient représenter les trônes du soleil, de la lune et des cinq planètes, était le centre du culte des étoiles. Au pied du Serbal se trouve le wadi Feiran, *bois sacré des palmiers ;* le wadi Mokatteb y touche presque immédiatement ; de là vient qu'en ce lieu, où il paraît que les tables de la loi furent érigées par l'Éternel lui-même, on trouve une plus grande abondance de *memento* de pèlerins sabéens se rendant au Serbal. Nous disons de *memento*, car ces inscriptions ne consistent guère que dans des mots tels que ceux-ci : *Qu'il soit gardé un bon souvenir* de tel ou tel ; *que* tel ou tel *demeure en bénédiction !*

En ce qui concerne la date de ces inscriptions, elles pa-

raissent provenir des siècles les plus rapprochés de Jésus-Christ, avant et après.

On pourrait plus facilement élever des objections contre le commencement de cette période que contre la fin, à moins que, comme le veut Lévy, l'analogie de caractères des médailles nabathéennes du IIe siècle avant notre ère, récemment découvertes à Pétra, ne donne précisément cette date initiale[1]. Mais les caractères des monnaies ne permettent pas des conclusions décisives à l'égard des inscriptions sur pierre et surtout de celles du Sinaï. Nonobstant toutes les preuves fournies par les comparaisons, on pourrait toujours substituer le IIIe siècle au IIe, lorsque d'autres considérations viendraient à l'appui d'une époque plus reculée. L'époque finale des inscriptions se manifeste sur les rochers d'une manière particulière en ce que des noms chrétiens écrits en caractères grecs commencent à s'y mêler aux noms nabathéens, écrits quelquefois eux-mêmes en caractères grecs et même en certains lieux dans les deux langues. C'est nommément à la fin du IIe siècle de l'ère chrétienne, époque à laquelle la puissance des Nabathéens fut anéantie par les Romains, ou du moins au commencement du IIIe, que les noms chrétiens apparaissent pour la première fois sur le Sinaï; des chrétiens persécutés s'y réfugient de l'Égypte dans cet asile du désert où un siècle plus tard les anachorètes chrétiens possédèrent une de leurs plus florissantes résidences et même une ville chrétienne. Les rochers eux-mêmes témoignent de l'hostilité avec laquelle se rencontrèrent l'élément chrétien et l'élément païen. On en trouve notamment une

1. Voyez *Zeitschr. der deutsch. morgenl. Ges.* 1860, III, p. 400.

preuve dans le wadi Mokatteb où, à côté de plusieurs noms chrétiens, entre autres d'un *diacre Job* et comme s'y rapportant, on lit : *Mauvaise canaille. Moi, le soldat, je l'écris de ma main.* On doit évidemment attribuer à l'élément chrétien ces croix affectant effectivement la forme chrétienne, comme aussi la croix monogrammatique, si rapprochée de la croix égyptienne à anse (*Henkelkreuz*), et peut-être même d'origine égypto-chrétienne. Ce qui caractérise plus particulièrement cet élément introduit plus tard dans les inscriptions, c'est de voir une main chrétienne donner, dans son zèle pieux, la forme d'une croix à un signe nabathéen en y ajoutant un trait, sans s'embarrasser du sens des caractères.

D'après ces explications, je n'ai pas besoin de chercher à peindre l'impression que produisent sur les pèlerins actuels les inscriptions du wadi Mokatteb. La spontanéité, l'originalité de ces inscriptions en accroît encore la valeur. Ce n'est pas le crayon d'un écrivain exercé qui s'est éternisé sur ces roches, mais la main du voyageur lui-même qui l'a fait de son mieux. Notre époque, qui a levé tant de voiles, a aussi porté la lumière dans les ténèbres qui couvraient cette vallée aux inscriptions. Nous y voyons apparaître à travers tant de siècles les noms d'un Asou, d'un Obeïdou, d'un Ambrou, d'un Gozachou, d'un Boreïou, qui s'offrent à notre souvenir gravés de leurs propres mains. Tandis que les annales du grand peuple auquel ils appartenaient sont plongées dans une profonde obscurité, ces rochers du désert s'animent et deviennent d'éloquentes pages d'histoire.

Mais hâtons-nous de quitter les roches parlantes du wadi

Mokatteb pour nous reposer dans la vallée de Feiran, qui le suit immédiatement, comme je l'ai dit plus haut. On pourrait dire : là le passé revit par ses souvenirs ; ici fleurit le présent, — si la vallée de Feiran n'occupait pas elle-même sa place dans la mémoire du passé. Mais ce sont d'abord sa magnifique végétation et son site ravissant qui excitent l'admiration du voyageur et arrêtent ses pas.

Dans la soirée du 28 janvier, j'avais atteint la sortie du wadi Mokatteb. Une colline de grès s'élève entre cette vallée et le wadi Feiran, qui suit au nord-est la direction orientale de notre route. Ce rocher paraît entraver la réunion des deux wadis, mais au lieu de cela, le wadi Feiran tourne tout à coup au sud et court avec son torrent d'hiver directement jusqu'à la mer.

Après notre entrée dans le wadi Feiran, nous cheminâmes à travers une plaine rocheuse, çà et là semée de tamarix et de buissons divers parmi lesquels on voyait aussi des acacias à gomme, et bornée des deux côtés par des chaînes granitiques. Nous marchions à dos de chameau depuis sept heures du matin, lorsque dans la première heure de l'après-midi nous aperçûmes une oasis de palmiers arrosée par un clair ruisseau descendant des montagnes. Ce tableau nous annonçait le paradis de ce désert, mais il nous fallut encore une heure de marche pour l'atteindre. En y arrivant je fis dresser ma tente à l'ombre de hauts palmiers et non loin du ruisseau. Près de là se trouvaient quelques huttes d'Arabes qui avaient attiré mon scheik Nazar beaucoup plus que les cimes ombreuses des palmiers, car il y possédait plusieurs amis auxquels il était fort attaché, ainsi qu'un certain nombre de dattiers dont

la récolte ne formait pas une des moindres portions de son revenu.

Pendant que le cuisinier me préparait une poule au riz, j'allai me promener dans la vallée. Sur une étendue de deux heures de marche elle court de l'ouest à l'est, n'ayant guère plus de dix minutes de large. Dans cet espace, elle se présente comme un magnifique tableau encadré. Un épais bosquet de palmiers, d'une vigoureuse végétation, y serpente en moelleux détours entre de colossales murailles de porphyre et de granit dont les limites sombres d'un gris rouge et brun, quelquefois même d'un rouge sang, contrastent aussi admirablement avec le vert tapis des palmiers qu'avec la voûte azurée du ciel, étendue sur le tout d'une chaîne à l'autre. En lui-même, ce fond de palmiers réunit le charme à la majesté; mais les hautes et inébranlables murailles qui l'entourent avec rudesse ajoutent une impression imposante au sentiment qu'il inspire. Pendant ma promenade, à l'approche du soir, j'eus aussi le plaisir d'entendre quelques chantres ailés, dont l'un approche de notre rossignol. Ses douces et mélancoliques roulades réveillèrent moins en moi le regret de la patrie absente que le désir de pouvoir faire partager aux êtres chers à mon cœur les jouissances de cet instant, qui m'a laissé un souvenir ineffaçable.

Les enfants du désert à qui un sort heureux a donné cette vallée pour patrie ont encore d'autres motifs de l'apprécier. La culture si lucrative des dattes ne forme pas son unique richesse; le tabac et le chanvre, destiné à la préparation de l'enivrant haschisch, sont aussi diligemment cultivés dans les bosquets de dat-

tiers; il faut y joindre les amandiers et les figuiers, les orangers et les grenadiers, et particulièrement l'arbre nommé *nébek* ou *sittéré*, dont les baies rondes et rougeâtres, grosses comme une noisette, sont nourrissantes et d'un goût agréable.

Cette fertilité de la vallée ne doit pas être uniquement attribuée à l'abondance de ses eaux, qui la distingue au demeurant de tous les autres wadis de la péninsule; on en trouve aussi la cause dans une espèce particulière de dépôts très-fécondants que son sol reçoit et qui se manifestent quelquefois, sous des formes très-extraordinaires, en nombreux mamelons argileux, d'une centaine de pieds de haut et plus, dont abondent la moitié orientale de la vallée de Feiran et le wadi Scheik qui la suit. Il serait certainement plus intéressant et plus édifiant de pouvoir ajouter foi aux traditions du VIe siècle. Elles attribuent le clair ruisseau de la montagne du wadi Feiran à la puissante baguette de Moïse, et font honneur de la fertilité de la vallée à cette eau miraculeuse.

Le wadi Feiran est peuplé d'un assez grand nombre de familles arabes qui habitent, sous les palmiers, des huttes basses et de la construction la plus simple; ces huttes misérables n'ont qu'un rez-de-chaussée, et consistent en pièces protégées par des parois assez mal bâties, en bois ou en pierre, avec une toiture faite de clayonnage et de branches de palmier. Un ou deux jardins se distinguent par des constructions un peu moins primitives; Linant-Bey, le célèbre ingénieur et savant français, en possède un, où il vient du Caire passer l'été. Le monastère du Sinaï a aussi plusieurs possessions dans la vallée, qui sont habitées et cultivées par ses serfs bédouins.

Toutefois, du sein de ce riant tableau, plein de vie et de prospérité, surgissent encore les souvenirs sombres ou brillants d'un passé de plusieurs mille ans. A l'entrée occidentale de la vallée, l'œil du voyageur est frappé, du côté du nord, par de nombreuses ruines situées à peu de distance les unes des autres sur le penchant de deux collines, derrière les palmiers. De même, un mamelon isolé, qui précède le défilé où se trouve le bois de palmiers, est couronné par les ruines d'un grand édifice qui en couvre tout le sommet; vis-à-vis de ce mamelon, au nord comme au sud, on aperçoit aussi des édifices en ruine. De nombreux restes d'anciennes habitations dès longtemps abandonnées, et aussi de sépultures, sont encore dispersés dans le défilé comme sur les montagnes avoisinantes.

Si nous nous demandons à quelle époque se rapportent ces ruines, les sources historiques nous fournissent trois périodes pendant lesquelles a existé en ce lieu une ville nommée Faran. D'abord Ptolémée nous parle d'une cité de Faran au IIe siècle. Divers manuscrits et monuments du IVe siècle nous apprennent ensuite que la ville chrétienne de Faran y florissait avec un conseil et un siége épiscopal; plusieurs de ses évêques, du Ve au VIIe siècle, nous sont connus. Enfin, l'historien arabe Makrizi parle, avant la fin du XVe siècle, d'une ville *amalécite*, ainsi mahométane ou tout au moins non chrétienne, nommée Faran. Les ruines que nous avons devant les yeux paraissent donc devoir être attribuées d'abord à la ville amalécite du XVe siècle. Toutefois il est plus que probable que ces derniers Faranites, dont Édrisi fait mention dès le XIIe siècle, avaient employé beaucoup plus d'édifices antiques qu'ils n'en avaient construit de

nouveaux, hypothèse vérifiée par les recherches plus attentives faites dans quelques ruines isolées. Les restes qu'on y a trouvés appartenaient à la ville épiscopale chrétienne, de même qu'à présent encore une église et un cloître se distinguent des maisons d'habitation. Le cloître était situé près de la colline orientale avec un des deux groupes de maisons, sur une éminence isolée. J'y montai et y jouis d'un magnifique point de vue. Il est probable que le grand édifice dont il est question plus haut, situé sur le mamelon isolé à l'entrée occidentale de la vallée, était le palais de l'évêque. Il dominait la ville qui s'étendait au nord-est devant lui et il avait en face au sud, à deux heures de marche seulement, le Serbal avec ses cimes gigantesques, menaçantes comme un grand malheur.

Rien ne nous apprend comment il se fait que cette ville chrétienne et épiscopale, qui avait surgi de si bonne heure dans le désert du Sinaï, comme un flambeau dans les ombres de la mort, soit tombée en décadence au bout de quelques siècles; le fait est d'autant plus surprenant que le couvent de Sainte-Catherine au Sinaï s'est parfaitement conservé depuis le VI^e siècle, époque de sa fondation par l'empereur Justinien. Il est assez à présumer que, par la position qu'il avait prise contre l'église impériale de Byzance dans les querelles du monothélisme (c'est-à-dire, les querelles au sujet de l'unité de la volonté divine et humaine dans le Christ) et par la condamnation qui en avait été la suite, Théodore, le dernier évêque de Faran dont les annales ecclésiastiques fassent mention, attira la chute de cet évêché. On ne peut admettre que le couvent de Justinien, au Sinaï, ait supplanté l'évêché de Faran, sans que la ville elle-

même ait été soumise à une dévastation hostile; or, dès le VIe siècle les prélats Théonas et Photius prennent leur titre du mont Sinaï et de l'église de Faran. Au contraire on comprend facilement qu'après la chute de cette dernière le couvent du Sinaï ait pris une plus grande importance hiérarchique.

Quelque extraordinaire que soit le fait, nous savons encore moins comment la ville païenne de Faran, dont parle Ptolémée, était devenue chrétienne. Les persécutions des chrétiens en Égypte, et les émigrations qui en ont été la suite, peuvent y avoir puissamment contribué. De plus, la population païenne qui s'y trouvait établie n'était probablement pas fort nombreuse, ainsi que le donne à penser l'expression même de Ptolémée.

Mais toutes ces réminiscences nous retiennent encore fort loin de l'histoire primitive du bois de palmiers. C'est en ce lieu que Moïse et Israël ont combattu contre Amalec et son peuple. Il est probable que ce peuple y a eu l'une de ses résidences. D'après Diodore[1] et d'autres, dont les récits sont corroborés par les inscriptions mentionnées plus haut, le bois de palmiers et le majestueux Serbal nous apparaissent, mille ans plus tard, comme le centre d'un

1. En parlant du *Bois de Palmiers*, Diodore vante sa richesse en sources froides comme de la neige, sources qui le couvrent d'une fraîche verdure et le rendent charmant et fertile. Sa magnificence au milieu d'un désert inhabité le fait considérer comme un lieu saint par les barbares. Il y existe depuis l'antiquité un autel en pierre dure, portant une inscription en caractères anciens et inconnus. Un homme et une femme y consacraient leur vie entière au service divin. Les habitants y atteignent un âge très-avancé. Tous les cinq ans on célèbre dans ce bois une fête à laquelle les gens des environs accourent de tous côtés pour offrir des chameaux bien nourris en hécatombe aux dieux du bois, et en même temps pour remporter dans leurs foyers de l'eau de ses sources qui passe pour sacrée.

culte païen et nommément de celui des dieux des Sabéens, de sorte qu'ils avaient certainement ce caractère bien antérieurement au IIIe siècle avant Jésus-Christ, sans que les maigres annales de cette époque en fassent mention.

Quel passé gît enfoui sous l'éternelle verdure de ce bois de palmiers ! Le nuage d'idolâtrie dont il avait été couvert est percé par les brillants rayons de deux révélations. Recouverts d'une vie nouvelle et florissante, ces rochers, ces ruines nous racontent éloquemment les antiques combats de la foi et de la superstition.

Nous ne pouvons toutefois quitter le wadi Feiran sans nous être un instant rapprochés du Serbal, qui en domine de très-haut les palmiers comme le prince du désert élu par le Créateur lui-même. Entre lui, au sens le plus strict, et la vallée des palmiers, s'interposent plusieurs montagnes de granit, ou du moins des branches avancées, séparées les unes des autres par des gorges, et appartenant primitivement au Serbal. Le plus large et le plus long de ces défilés commence au pied de la colline sur laquelle nous avons cru retrouver l'ancien palais épiscopal; il porte le nom de wadi Aleïat. Par ce wadi, qui ne se rétrécit en défilé qu'au bout d'une heure de marche, on arrive en deux heures au pied du Serbal et de là au plus haut sommet de la montagne elle-même, qui se termine par cinq sommités abruptes de granit ou de porphyre, en forme de quilles[1]. Le pied exercé du voyageur intrépide peut également gravir les autres cimes : ainsi, la plus haute de toutes

1. D'après les observations barométriques de Ruppell, l'altitude absolue de la cime la plus élevée est de 6,342 pieds de Paris.

les cinq, qui est la seconde en venant de l'ouest ou la quatrième en venant de l'est, a été escaladée par Ruppell en 1831, et par Lepsius en 1845. Il est difficile de peindre l'aspect imposant et grandiose qu'offrent, dans une pareille ascension, ces montagnes avec leurs gorges sauvages et leurs teintes si flamboyantes. Ce qui surprend le plus, c'est de trouver dans ces régions montagneuses, en apparence stériles et toutefois non dépourvues d'eau, une végétation vigoureuse, comme des « figuiers se propageant avec exubérance, » et même une oasis de palmiers, de buissons fleuris et de plantes odoriférantes. Cette oasis, vallon encaissé entre deux hauts rochers, possède aussi un ancien cloître chrétien. La transition des grottes d'anachorète, que l'on trouve aussi sur le Serbal, à l'habitation plus confortable d'un cloître n'était pas trop brusque lorsque ce dernier se trouvait dans une pareille situation. Cet asile de recueillement chrétien dépendait également de la ville épiscopale de Faran; au moins, il ne peut servir de preuve que la montagne elle-même fût pour les chrétiens un objet de vénération. Le caractère sacré qu'elle doit avoir possédé depuis l'antiquité aux yeux des enfants indigènes du désert se manifeste au contraire d'une manière décisive. Les inscriptions auxquelles on a donné le nom de sinaïtiques, d'après la signification chrétienne qui leur était attribuée, se trouvent en abondance sur une multitude de rochers et jusqu'aux cimes les plus escarpées que l'on puisse gravir; et elles ne sont nullement les monuments uniques de l'attachement dont le Serbal était l'objet pour les populations non chrétiennes. Il existe jusqu'à présent, au sommet d'une des cimes formées d'énormes blocs de porphyre, « *un enclos*

*circulaire en pierres des champs amoncelées, et d'autres avec des marches,* » qui y conduisent[1]. Lorsque Ruppell y arriva, le Bédouin qui l'accompagnait ôta ses sandales comme en un lieu saint, s'approcha du cercle avec vénération et fit sa prière dans son enceinte. Il raconta plus tard à Ruppell qu'il avait fait deux fois, en ce lieu, le sacrifice d'un mouton, l'un pour la naissance de son fils, l'autre pour sa propre guérison d'une maladie[2]. De même Burckhardt, qui gravit en 1816 « *le plus oriental* » des pics qui ressemble à une aiguille d'en bas, raconte avoir trouvé sur son sommet, au milieu d'un plateau de cinquante pas de circonférence, un cercle d'environ douze pas de diamètre formé par de petites pierres amoncelées à la hauteur de deux pieds[3]. Il ajoute qu'un des « *lieux de prière* » des sommets moins élevés porte dans le pays le nom de *el Monadjé* et se fait remarquer par le tombeau d'un scheik, où l'on vient souvent en pèlerinage offrir des sacrifices[4]. Il existe en outre, non-seulement sur les cimes du Serbal, mais encore dans les parties inférieures de la montagne, d'autres monuments du même genre et lieux en grande vénération jusqu'à ce moment parmi les Bédouins. Aussi ont-ils une grande répugnance à laisser les « *infidèles* » gravir leur mont sacré, ainsi qu'en témoigne Burckhardt d'après sa propre expérience[5].

Tout intéressantes et instructives que soient déjà ces

1. Voyez *Die Erdkunde*, par Ritter, t. XIV, 3e liv., p. 704, d'après les voyages de Ruppell.
2. Voyez Ritter, *loco citato*, p. 704.
3. Voyez Ritter, *loco citato*, p. 698.
4. *Ibidem*, p. 700.
5. Ritter, *loco citato*, p. 701, d'après Burckhardt, t. II, p. 949 et suiv., 971 et suiv.

considérations, des recherches plus approfondies restent encore possibles et désirables. Ces recherches confirmeraient très-probablement le résultat auquel sont également arrivés, malgré certains scrupules philologiques, des hommes profondément versés dans la connaissance des langues sémitiques en expliquant son nom : c'est que, dans le mont Serbal, nous avons devant les yeux cette montagne de Baal que, dans une haute antiquité, les peuples enfants entouraient d'un voile de mystère et de la sainte terreur qu'inspire la majesté divine.

A l'est, la limite du wadi Feiran est positivement marquée par une majestueuse porte de rochers, el Bueb; cette porte correspond au mamelon placé en travers de l'entrée occidentale de la vallée des palmiers avec les ruines d'un palais : car c'est entre les deux que s'étend le magnifique bois de palmiers. Toutefois, nous avions atteint les derniers de ces arbres une demi-heure avant d'arriver au défilé oriental, et ils avaient été remplacés par les tamarix, toujours verts également, et qui, jusque-là, ne se rencontraient qu'isolément dans la vallée; sur ce point, ils se groupent en une riche forêt dont les suaves parfums et l'ombre rafraîchissante nous accompagnèrent jusqu'à l'issue du wadi.

Près de ce bois de tamarix nous trouvâmes ces monticules d'argile ou de glaise jaunâtre, de formes bizarres et de 100 à 200 pieds de haut, dont il a été question ci-dessus. Au premier aspect, on est tenté de les prendre pour des ruines de châteaux et de temples de l'antiquité la plus reculée, plutôt que pour des couches alluviales. Çà et là, ils s'appuient sur des escarpements de porphyre rougeâtre

ou sur des rochers de granit gris, veiné de bleu ou de brun, ce qui produit un contraste extraordinaire de couleurs.

Le beau bois de tamarix ou de tarfa, peuplé d'arbres élevés et vigoureux, continue encore jusqu'à une certaine distance au delà du Bueb, où commence le wadi Scheik; puis il reparaît dans toute son admirable magnificence vers le milieu de cette vallée, c'est-à-dire à environ cinq heures de marche de distance au nord-est du Bueb. Là nous avons atteint la patrie de la manne. En effet, c'est dans ce bois de tamarix du wadi Scheik, long d'une heure de marche, que l'on recueille encore annuellement la manne quand les pluies n'ont pas trop manqué. Je me suis assuré par ma propre expérience dans la vallée de Feiran que la manne ne se produit que dans le wadi Scheik, ainsi qu'on me l'avait d'abord annoncé. En effet, lorsque je visitai les deux vallées à la fin de mai et au commencement de juin 1844, je remarquai que les tamarix de la première exhalaient à la vérité une forte odeur de manne, mais n'offraient point le phénomène, observé par moi quelques jours auparavant dans le wadi Scheik, de perles brillantes pendant comme de nombreuses gouttes de rosée à beaucoup de rameaux. Toutefois, d'après Seetzen et d'autres observateurs, la péninsule du Sinaï possède encore d'autres vallées riches en tamarix produisant de la manne, mais nulle part en aussi grande abondance que le wadi Scheik, qui, par cette raison, a même reçu dans sa partie occidentale le nom de wadi Tarfa. Un fait remarquable à cet égard, c'est que, hors de la péninsule du Sinaï, les mêmes tamarix croissent parfaitement en divers lieux, comme d'après Burckhardt en Nubie,

dans plusieurs parties de l'Arabie, sur l'Euphrate, dans le Hedjas, mais ne donnent de la manne que dans le désert du Sinaï.

Dans cette contrée, la manne se produit en suc épaissi, comme du miel, qui pend, sous la forme de perles de rosée, aux branchages ou rameaux, et non aux feuilles du tamarix qui ressemble au thuya. La chaleur du soleil la fait fondre et tomber sur le sol ordinairement couvert de feuilles sèches que l'on pourrait comparer aux aiguilles des conifères. Dans le courant du mois de juin et de juillet elle est recueillie dans des outres par les Bédouins et les serfs demi-bédouins du monastère, qui la ramassent sur la terre comme sur les branches des arbres. Les moines la transvasent ensuite dans de petites boîtes de fer-blanc, que les pèlerins du Sinaï remportent fréquemment dans leurs foyers, comme l'avait fait Félix Fabri dès l'année 1843 [1]. La récolte de la manne n'étant pas fort abondante [2], cette substance est considérée comme précieuse et se vend assez cher, lorsque les Bédouins ne la consomment point eux-mêmes. Dans ce

1. En 1844, où j'avais eu le bonheur assez rare pour les voyageurs allant au Sinaï de traverser le désert au commencement de la saison de la manne, j'avais rapporté chez moi, dans une boîte de fer-blanc, plusieurs rameaux chargés de leurs gouttes de manne. La couleur blanche et brillante de ces gouttes n'avait pas tardé à se changer en une teinte brunâtre. Ces rameaux, que je conserve encore, ont toujours de petites masses de substance brune et collante, ainsi qu'une forte odeur de manne. De plus, j'avais rapporté aussi du monastère du Sinaï de petites boîtes de fer-blanc pleines de manne. Cette manne, formant une substance épaisse et molle, coule lentement quand on renverse la boîte et s'est parfaitement conservée. Dans mes deux derniers voyages, j'ai traversé la vallée de Scheik trop tôt (à la fin de février, en 1853, et au commencement du même mois, en 1859) pour pouvoir faire de nouvelles observations sur la production de la manne.

2. Burckhardt évalue à cinq ou six cents livres la récolte annuelle, ce qui est trop élevé pour la récolte actuelle, même lorsqu'elle est bonne; toutefois Wellsted la porte même à sept cents livres anglaises dans les bonnes années.

dernier cas, on s'en sert pour les pains aplatis et non salés que l'on cuit chaque jour, emploi auquel sa douceur semblable à celle du miel la rend très-convenable.

On s'est fort peu inquiété dans les premiers siècles de la manière dont cette manne se produit. A la date de 1483, Félix Fabri, le chapelain d'Ulm, rapporte que la manne, pain du ciel, continue à tomber aux mois d'août et de septembre dans les gorges et les vallées de la montagne sainte. « C'est une rosée, » dit-il (*loco citato*, p. 143 et suiv.), « sucrée, épaisse et colorée comme le miel, qui pend aux feuilles et à l'herbe comme de petits grains de coriandre. Les moines et les Arabes la recueillent, et quand elle est rassemblée, elle prend la consistance de la résine, mais conserve sa douceur. » Il la compare même à la manne des Hébreux; mais celle-ci, quoiqu'elle tombât sous la même forme, avait plusieurs qualités surnaturelles, tandis que la manne actuelle est naturelle. Dans le désert, en effet, toute rosée est âcre comme du sel, ou douce comme du miel; la rosée du mont Sinaï est si épaisse et si substantielle que l'on peut la saisir et la conserver. En 1697[1], le chanoine français Morrison dit que « le Dieu d'Israël a voulu perpétuer à jamais en ces lieux le miracle ancien, car il laisse encore pleuvoir annuellement la manne dans les mois les plus chauds de juillet et d'août. Elle est blanche comme la neige, consiste en gouttes grosses comme un petit pois et on la mange sur le pain ; froide, elle se coagule comme de la cire. » Il la considérait comme la même manne dont Israël avait été nourri ; celle-ci avait le même goût, et si on la mangeait

1. Voyez Ritter, *Die Erdkunde*, t. XIV, 3e livr., p. 667.

avec plus d'avidité qu'à présent, cela tenait uniquement au besoin et à la faim.

Les naturalistes ne se sont occupés de cette question que dans ces derniers temps, et le premier de tous, Ehrenberg, en a pénétré le mystère en 1823. Il a découvert que la manne provient de la piqûre d'un insecte. Cet animal, espèce de cochenille de trois lignes de long seulement, fait aux rameaux délicats de l'arbre ou de l'arbuste une petite blessure invisible à l'œil nu et par laquelle, à la suite des pluies, suinte la séve claire qui s'épaissit peu à peu. D'après cette explication du phénomène, ainsi que Michaelis l'avait déjà présumé, en 1761, dans ses *Questions à Niebuhr et à son compagnon*, la manne du Sinaï a beaucoup d'analogie avec celle de nos pharmaciens qui provient de la piqûre du frêne à fleurs, et que l'on recueille dans le midi de l'Europe, particulièrement en Calabre. Il reste bien encore à la vérité quelques incertitudes à cet égard ; toutefois, d'après les recherches d'Ehrenberg, il est hors de doute que l'insecte et le tamarix sont les deux facteurs de la manne.

Si l'on se demande quelle analogie peut exister entre la manne actuelle et le pain du ciel des Hébreux, la question ne laisse pas que d'offrir des difficultés. Ehrenberg lui-même est d'avis que l'expression mosaïque : *il pleut de la manne*, *elle tombe du ciel* [1], est justifiée en ce sens que jus-

1. Voyez Exode, chap. xvi, 13, 14 : « Au matin, il y eut une couche de rosée à l'entour du camp. Et cette couche de rosée étant évanouie, voici sur le désert une petite chose ronde, menue comme de la gelée blanche sur la terre. » Nombres, xi, 9 : « Et quand la rosée tombait la nuit sur le camp, la manne descendait dessus. » Plus haut, c'est-à-dire Exode, xvi, 4, on lit : « Alors l'Éternel dit à Moïse : Voici, je vais vous faire pleuvoir des cieux du pain. » D'où l'expression du psaume (lxxviii, 24) : « Et qu'il eut fait pleuvoir la manne sur eux. »

qu'à présent la manne tombe goutte à goutte de l'extrémité supérieure des rameaux de l'arbre à manne dont la hauteur s'élève jusqu'à vingt pieds. Sans compter tous les détails miraculeux que rapporte la relation de Moïse au sujet de la manne, il reste à savoir si l'indication d'Ehrenberg nous conduit sûrement de la manne produite par un insecte à la nourriture céleste de Moïse. Dans tous les cas, on ne peut arguer de l'insuffisance actuelle de la production, car il serait possible de l'augmenter infiniment sans beaucoup de peine et même de lui faire prendre des proportions merveilleuses. Que si l'on veut écarter absolument toute analogie entre le présent et l'époque biblique, on est retenu par cette circonstance que la manne se trouve actuellement dans les lieux mêmes où Israël se nourrissait de la sienne, — c'est-à-dire dans le désert de Sin, entre Elim et le Sinaï, d'où le peuple de Dieu se rendit à Raphidim[1], — et qu'elle s'y trouve d'une manière toute spéciale et sans qu'aucune autre contrée également riche en tamarix offre rien de semblable[2], ainsi qu'il a été dit plus haut. La saison même où la manne de Moïse commença de tomber — les premiers jours de mai — coïncide remarquablement avec le commencement de la saison actuelle de la manne. Ritter, homme d'un cœur aussi croyant que d'une intelligence lucide et d'un vaste savoir, s'exprime à cet égard d'une ma-

1. Voyez Exode, XVI, 1 et suiv.; XVII, 1.

2. On ne peut nier que pareille chose n'arrive encore, ni que, par la découverte d'Ehrenberg, la manne du frêne à fleurs de Calabre n'ait trouvé son analogie. Ritter lui-même, *loco citato*, p. 682 et suiv., rapporte plusieurs faits à ce sujet.

3. D'après l'Exode, chap. XVI, 1, l'arrivée dans le désert de Sin tombe sur le « quinzième jour du second mois après qu'ils furent sortis du pays d'Égypte » à l'époque de la Pâque.

nière parfaite. En rapprochant plusieurs particularités [1], il se range complétement à l'opinion que la manne actuelle est décidément en rapports avec celle de la Bible. Selon lui, en présence d'expressions telles que celle de la pluie de manne, il faut réfléchir que, nonobstant les progrès des sciences naturelles, nous n'avons acquis nous-mêmes que depuis fort peu de temps l'explication du phénomène (V. *loco citato*, p. 679), tandis que les Bédouins continuent jusqu'à présent à faire pleuvoir la manne, et que même Flavius Josèphe partage cette manière de voir, car il écrit que par la grâce du Tout-Puissant la même nourriture continue à pleuvoir sur le Sinaï, dans les lieux mêmes où fut donnée la loi (p. 680) [2]; toutefois, malgré toutes les analogies et les explications, le miracle qui nous y est transmis n'en demeure pas moins merveilleux. En même temps il défend, en s'appuyant sur les études de Hengstenberg, une foule de commentaires du texte sacré, d'après lesquels il n'est pas dit que la pluie de manne ait continué journellement pendant quarante ans, ni qu'elle ait formé la nourriture unique du peuple.

Quoique loin d'être complète, cette longue exposition des opinions de Ritter prouve du moins à quel point l'auteur de cette esquisse de voyage est d'accord avec lui. Nous croyons devoir ajouter seulement que l'opinion précitée de Morrison reste fondée pour ceux qui conservent encore

1. Voyez *loco citato*, p. 681 et suiv. Il prend tout particulièrement en considération ce passage de l'Exode, XVI, 31 : « Et elle était comme de la semence de coriandre, et blanche, et avait le goût de pain au miel. »

2. Josèphe, *Ant. Jud.*, 3, 1, 6, dit positivement de la manne qu'*elle pleut* (ὕεται) *encore jusqu'à présent*. Philon, dans la *Vie de Moïse*, croit aussi que la manne céleste était une pluie miraculeuse, mais il ne parle point de la continuation du phénomène.

quelques scrupules sur la question de savoir si la production actuelle de la manne peut être complétement identifiée avec le pain céleste mentionné avec tant de solennité par le Sauveur lui-même[1]. En tout état de cause, la manne de nos jours doit toujours être considérée comme un souvenir sacré des merveilles accomplies par le Seigneur pour son peuple de prédilection, lors même que nous ne pourrions contrôler personnellement celles-ci, quant à leur nature intime.

Si nous poursuivons la route du Sinaï par le wadi Scheik, à une heure de marche au delà des arbres tarfa riches en manne, à un endroit où le passage se rétrécit, nos regards sont émerveillés à l'aspect de deux murs de granit brun rouge, veiné de bleu noirâtre, polis et brillants, s'élevant des deux côtés à plusieurs centaines de pieds. Entre le wadi Mokatteb et le Sinaï, ces montagnes antédiluviennes offrent plusieurs portes de rochers d'un aspect grandiose; mais aucune d'elles ne produit une impression aussi profonde que celle-ci. En ce lieu, le pèlerin du Sinaï est saisi d'un pieux effroi, car il lui semble franchir le seuil qui le conduit dans la demeure d'un maître tout-puissant pour qui les forces de la nature, comme des esprits tributaires, ont élevé ces impérissables murailles. Quand on a passé ces portes, on voit se développer un véritable amphithéâtre, joyeusement émaillé de gazon, de plantes et d'arbustes. Quelques roches isolées y sont dispersées çà et là; l'une d'elles porte le nom de *chaise de Moïse*, ou plus exactement *de lit de repos du seigneur Moïse*. Si parfois les Bédouins

1. Évangile selon saint Jean, VI, 49, 50.

substituent le nom de Mahomet à celui de Moïse[1], c'est que la tradition chrétienne et la tradition musulmane se touchent sur ce point. La première de ces deux dénominations tient sans doute à ce que ce lieu était Raphidim, soit que l'on entende par chaise de Moïse le *sommet de la colline* sur lequel se tenait Moïse avec la *verge de Dieu dans sa main*[2] pendant le combat contre Hamalek, ou que ce fût le lieu où son beau-père Jéthro, de Madian, lui ramena sa femme et ses enfants, et lui donna de sages conseils[3]. De même que par la marche de son dromadaire sur le Sinaï, Djébel-Mousa, le grand prophète, entre en concurrence avec les souvenirs de Moïse, les Bédouins font aussi asseoir leur Mahomet sur la chaise de Moïse. Mais ce qui est plus remarquable, c'est que cette tradition de Raphidim, conservée parmi les Bédouins, ne paraît pas dénuée de fondements devant des recherches scientifiques plus sévères, car Robinson[4] entre autres en parle avec faveur. En tout cas, il est à noter qu'à mes yeux le terrain paraît tout à fait propre à servir de champ de bataille à de semblables combattants du désert.

L'amphithéâtre se ferme après dix minutes de marche environ; les montagnes antédiluviennes se retirent des deux côtés; mais, plus loin, la route nous offre les pics majestueux du groupe sinaïtique. Ainsi les portes sont derrière nous, et nous avons devant les yeux la montagne de Dieu, le trône de Jéhovah.

1. Voyez Ritter, *loco citato*, p. 648.
2. Exode, XVII, 9.
3. Exode, 1 et suiv.
4. Voyez *Palästina*, etc., f. I, p. 198 et suiv.

A deux heures de marche environ avant d'arriver au pied de ces vénérables rochers et en même temps au monastère de Sainte-Catherine, nous rencontrâmes le sanctuaire le plus sacré du désert, le tombeau du prophète ou scheik Saleh. Pour les Bédouins, cet antique monument vient immédiatement après la montagne de Moïse, qu'ils considèrent aussi comme sacrée; le wadi Scheik en tire même son nom, car Saleh est le scheik de tous les scheiks. Si, dans l'origine, ce personnage sacré n'était pas le grand prophète Saleh dont il est parlé dans le Koran, il en a pris le rang peu à peu aux yeux des générations qui se sont suivies; et maintenant son tombeau est devenu comme un sanctuaire central pour les Bédouins, qui s'y rendent annuellement en pèlerinage et y célèbrent leur grande fête. Comme j'ai personnellement assisté à une de ces solennités à mon premier voyage, circonstance qui se rencontre rarement, je me permets d'en rappeler ici le souvenir en quelques mots.

Le 23 mai 1844, vers midi, tandis que je me trouvais sous ma tente, plusieurs troupes de Bédouins, hommes, femmes et enfants, montés sur des dromadaires richement harnachés, passèrent non loin de mon campement, accompagnés de troupeaux de moutons et faisant entendre au loin leurs chants joyeux. Ces gens se rendaient à la fête de Saleh. Quelques scheiks entrèrent dans ma tente et m'invitèrent instamment à y prendre part; je leur promis de m'y arrêter quelques instants à mon passage. Lorsque je m'approchai peu de temps après de la tente du banquet, les scheiks vinrent au-devant de moi jusqu'à trente pas, et leurs amicales invitations, réitérées avec instances, ne me permirent point d'y résister. J'entrai avec eux dans la grande tente

commune et pris place au milieu de quarante à cinquante chefs. La tente n'était fermée que de deux côtés; vers le nord on apercevait les troupeaux, les chameaux et les dromadaires; au sud brillait un feu sur lequel on préparait activement le café. Comme amphitryon principal figurait le prince ou premier des chefs, homme d'une haute stature, à traits vigoureux, ayant des yeux bruns et une barbe noire. Il était coiffé d'un turban blanc avec un fez rouge; un long vêtement d'étoffe de laine légère le couvrait jusqu'aux pieds, qui étaient nus. Sur la même ligne que cette tente, il y en avait plusieurs autres plus petites, dont l'entrée était fermée par des tapis et où se tenaient les femmes et les enfants.

On m'offrit une tasse de café, suivie d'une seconde, ainsi qu'à tous les autres personnages assis en cercle, puis on alluma les pipes et la conversation s'anima.

Au bout d'une heure on fit solennellement le tour du tombeau, consistant en une petite maison en pierres, située au sommet d'un mamelon rocheux, à quarante pas en arrière des feux du campement, et qui avait évidemment été crépie à neuf pour cette fête. Les femmes, pudiquement voilées, marchaient en tête de cette procession, qui gravit la colline au son de leur chant oriental si connu, fit le tour du tombeau et finit par y pénétrer; là, les femmes prièrent pendant quelques minutes près du tombeau du saint, couvert d'une étoffe verte dans laquelle sont tissés des versets du Coran. De jeunes garçons conduisaient les agneaux du sacrifice, au nombre de cinquante environ; au haut de la colline, on leur coupa quelques poils sur le front, qui fut légèrement écorché, puis on les tua au bas du mon-

ticule, on les pendit aux tentes pour les dépouiller de leurs toisons et on les hacha en morceaux avec de grands couteaux en forme de glaive.

Pendant que l'on préparait le repas, il y eut une course de dromadaires que les femmes animèrent de leurs cris joyeux derrière leurs tentures. Après la course, dont un orage de montagne accompagna la fin de son fracas, vint le banquet; toute la viande était bouillie, sans aucune exception. Les convives se réunirent par groupes de quatre à six; on y apporta les viandes dans un baquet de bois et on les servit sur des peaux d'agneau. Chacun prenait sa part et la mangeait avec les instruments dont l'avait doué notre mère Nature; je fis comme les autres. Ce mets fut suivi d'un pilau de farine d'orge avec fort peu d'assaisonnement. Pour boisson, nous eûmes d'excellente eau. Tel fut le régal de ces rois du désert à l'une de leurs grandes fêtes annuelles; on comprend facilement qu'aucun d'eux n'en rapporte la goutte.

Une danse des femmes devait avoir lieu après le repas; mais comme l'orage continuait avec un redoublement de violence, il fallut y renoncer.

Je quittai le campement le lendemain matin; toutefois, la fête continua probablement plus longtemps, et je présume que le pèlerinage des Bédouins à la cime du Sinaï, qui eut lieu huit jours plus tard, d'après mes notes, en marqua la fin.

Après cette excursion au wadi Scheik, à ses tamarix mannifères, à ses portes de rochers et à son lieu saint, retournons au point où il commence, à l'ouest. En effet, je ne traversai, à ce voyage, le wadi Scheik que le 7 février, en retournant en Egypte, tandis que, le 30 janvier, j'avais

pris la route du Sinaï, la plus courte, mais la plus pénible. Après avoir laissé derrière nous el Bueb, rochers qui terminent le wadi Feiran, notre route nous fit d'abord passer devant l'entrée occidentale du wadi Scheik, qui de là forme une courbe s'étendant fort loin au nord-est, et nous conduisit dans le wadi Sélaf, qui court au sud-est. Ce dernier, dont la longueur est de six heures de marche, est un des plus intéressants du désert du Sinaï; il le cède à peine à aucun autre pour la variété de ses rochers, et quoiqu'il ne possède point de palmiers, la végétation de ce wadi est si riche, que deux tribus de Bédouins s'y sont établies avec leurs tentes noires. En passant devant ces villages de tentes qui se transportent sans grandes difficultés d'une vallée à l'autre, il était difficile de se refuser aux invitations amicales de leurs scheiks; mais comme il me semblait possible d'arriver au monastère dans cette journée, qui était un dimanche, je ne pus accorder à mon escorte que le temps de les saluer en passant, ce qu'ils firent avec une grande cordialité, en s'embrassant à plusieurs reprises comme des frères.

Avant d'entamer la tâche principale de cette journée de marche, le passage du Nakb el Haouwy, nous en eûmes un avant-goût en descendant un étroit sentier fort abondamment semé de roches des plus gênantes. Enfin, à deux heures de l'après-midi, nous étions au pied du célèbre *col des vents* lui-même. C'est vainement que l'on a cherché à représenter ce passage comme une nouvelle route de montagne ouverte dans le but de plaire au monastère, car des inscriptions sinaïtiques dispersées sur ses rochers dans toute l'étendue de ce passage (en 1853 j'en ai

compté sept) en font remonter l'existence et l'emploi à plusieurs siècles avant la fondation du monastère de Justinien! Que l'art ait concouru à rendre praticable ce passage sur ou à travers la montagne, cela est prouvé par plusieurs points du désert de rochers où un chemin a été tracé. Le col lui-même en offre une preuve directe. Des deux côtés s'élancent dans les airs d'imposantes masses de rochers antédiluviens, crevassés de toute part. Tandis qu'à gauche nous avions un précipice qui s'enfonçait par place à une assez grande profondeur, le sentier passait sur la saillie inférieure d'un entassement de roches granitiques s'élevant à une hauteur de plus de cinq cents pieds. Ce sentier escarpé s'élève par une infinité de détours entre les roches roulées. Les chameaux de somme doivent déployer autant de vigueur que d'intelligence pour l'escalader heureusement avec leur charge; souvent leurs conducteurs sont obligés de les guider et de les assister dans cette tâche ardue. Vers le milieu du col le chemin devient meilleur; le précipice à gauche s'est presque nivelé et ne forme plus que le lit sauvage et romantique d'un torrent qui descend annuellement des montagnes et apporte les eaux fertilisantes aux vallées qui l'attendent avec impatience. En atteignant ce point à quatre heures et demie de l'après-midi, j'accédai au désir de mes Bédouins de faire halte, car nous ne pouvions nous exposer à être surpris par l'obscurité dans un chemin si difficile. Notre campement au milieu de cette solitude élevée des rochers fut rendu praticable par la rencontre d'une petite plate-forme sablonneuse juste assez grande pour y dresser la tente. Les chameaux trouvèrent aussi pour se restaurer quelques buissons croissant parmi

les rochers. Nous ne fûmes pas importunés par les habitants ennemis de l'homme que peuvent renfermer ces abîmes; seulement de nombreux vols d'aigles planaient au-dessus des cimes, et nous semblions avoir égaré notre campement dans la région de leurs aires.

Le 31 janvier, à sept heures du matin, nous continuâmes notre route à travers les rochers, qui, dans leur partie orientale, perdirent de plus en plus leur forme abrupte. Lorsque la vallée commença à se développer à nos regards, nous vîmes s'élever à peu de distance, dans l'azur d'un ciel sans nuages, la majestueuse montagne de granit sur laquelle israélite, chrétien et musulman célèbrent jusqu'à présent le souvenir de la loi révélée. D'aucun autre côté elle ne peut produire sur le pèlerin une impression aussi puissante.— Bientôt nous atteignîmes la vaste plaine de Rahah elle-même, d'où surgit, à une hauteur de deux mille pieds au moins dans son escarpement, cette cime septentrionale et dénudée de la chaîne du Sinaï que l'on nomme communément le mont Horeb. A sa droite on aperçoit à la lisière du désert de sable deux points verts détachés, formés par deux jardins appartenant au monastère. A gauche nous apparaît bientôt, hardiment jeté dans une gorge étroite et construit comme une forteresse entre deux montagnes de granit, le monastère de Sainte-Catherine. L'éternelle verdure des cyprès qui surmontent les murs de son jardin semblait un message de bienvenue à notre adresse. Après avoir franchi la plaine de Rahah sur la gauche, en avant de la large ouverture du wadi Scheik, nous entrâmes dans le wadi Schueib, qui court en forme de gorge dans la direction du sud-est, et à dix heures nous arrivâmes au monastère de Sainte-Cathe-

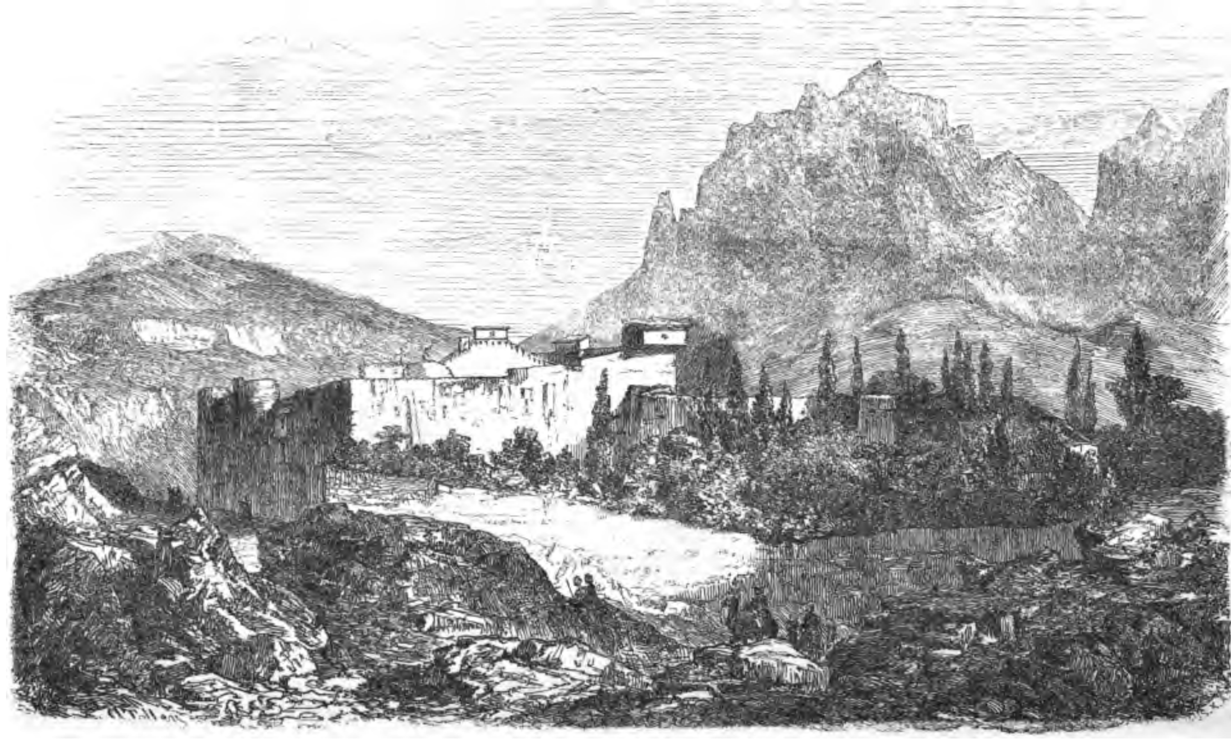
rine. A l'appel répété de quelques Djébéliyeh, serfs du monastère, la grande porte située à trente pieds de haut s'ouvrit et une corde en descendit pour recevoir mes lettres. L'admission des hôtes à l'intérieur se fait de la même manière, car on les hisse au moyen d'une traverse sur laquelle ils s'assoient au bas de la corde. Toutefois, pour honorer la mission impériale dont j'étais chargé, l'économe du monastère remplaçant le prieur parut inopinément et, me prenant par le bras, me fit entrer dans le paisible et amical asile par une porte qui s'ouvre rarement. Mon drogman et mes bagages effectuèrent seuls l'ascension aérienne.

## VII

### LE MONASTÈRE DU SINAÏ

L'étranger qui, pour la troisième fois depuis quinze ans, arrivait de si loin au monastère, y reçut l'accueil le plus cordial de ses anciens amis, et particulièrement du digne et savant Cyrille. Celui-ci me raconta que, depuis mon dernier voyage, il avait suivi avec un vif intérêt mes travaux sur la littérature théologique et avait souvent obtenu, de voyageurs anglais et autres, des détails circonstanciés à ce sujet. Dionysios, le supérieur (δίκαιος) du monastère, considérait ma mission actuelle de la part de mon impérial protecteur comme une direction du Seigneur pour le salut de l'Église. Il espérait et désirait, me dit-il textuellement, me voir apporter de nouvelles lumières et de nouvelles autorités à l'appui de la vérité divine. Je fus surpris et touché de ce mot du digne prieur, qui en disait peut-être plus qu'il ne pensait lui-même.

Après une pareille réception, il ne me fut pas difficile de



Page 62. **Couvent Sainte-Catherine, au Sinaï.** Typ L. T. et Cie.

me considérer comme chez moi. Je m'établis dans la même chambre spacieuse et hospitalière que j'avais deux fois occupée au second étage de l'aile occidentale, vis-à-vis de celle dans laquelle se trouve la porte aérienne; le monastère peut héberger un grand nombre de voyageurs, mais en ce moment je m'y trouvais seul. Lorsque je sortais de ma chambre sur la galerie qui régnait à côté, j'avais devant les yeux, au-dessus des murailles du cloître, une montagne de granit d'un millier de pieds d'élévation, dont la cime est surmontée de plusieurs croix. Elle porte le nom de montagne de la Croix ou du Monastère, par la raison que jadis un monastère en couronnait le sommet.

L'édifice du monastère de Sainte-Catherine est grandiose et forme un carré long. Ses murs, hauts de quarante à cinquante pieds, sont principalement construits en grands blocs de granit. L'intérieur, formant une sorte de labyrinthe, est divisé en plusieurs cours, autour desquelles sont disposées, tant au rez-de-chaussée qu'aux deux étages dont il est surmonté, les cellules, les chapelles, les bibliothèques, plusieurs ateliers, un petit arsenal, les logements des voyageurs et autres bâtiments analogues. Ses étages sont de hauteur inégale; presque partout ils ont des galeries à piliers de bois sur la cour; quelques constructions dépassent encore le second et sont appliquées immédiatement aux solides murailles du couvent, comme des nids d'hirondelles. Souvent, pendant mon séjour, je montais sur la large muraille du nord, d'où j'avais, par-dessus le jardin, une belle perspective jusqu'à la plaine sablonneuse de Rahah et aux rochers voisins.

Il y a, dans les cours, des treilles, des arbres isolés et

même des parterres de fleurs, puis surtout deux excellents puits, à l'un desquels on a donné le nom de Moïse en raison de sa haute antiquité.

Des bâtiments du monastère on communique, du côté du nord, avec son grand jardin, par un passage souterrain de vingt à trente pieds de long. Ce jardin est en terrasses et abondamment pourvu d'eau très-fraîche. Outre ses majestueux cyprès, qui nous avaient salués de loin, il est riche en beaux arbres fruitiers qui fournissent au monastère des oranges et des citrons, des amandes et des figues, des grenades, des abricots, des pommes, des poires, etc., etc. Près de ces arbres et sous leurs ombrages on cultive certains légumes, de la salade qui fut servie à ma table dès les premiers jours de février, et des haricots.

Les moines ont préparé leur dernière demeure au milieu de ce beau verger. On y voit nommément un édifice à moitié souterrain, destiné à renfermer les ossements de tous les habitants décédés du monastère, soit prêtres, soit laïques. Ces ossements y sont classés par bras, jambes, côtes, crânes, etc., etc., et déposés dans deux caveaux.

En rentrant du verger dans le monastère, jetons un coup d'œil sur la vie et les habitudes des moines. Leurs cellules sont étroites et dénuées de toute espèce de luxe. Leur lit, qui sert en même temps de siége, est un mur de deux pieds de haut, élevé dans un coin et formant un divan, recouvert d'une natte ou couverture. Ajoutez-y une chaise de bois, mais point de table, et une ouverture dans la muraille, sans croisée. Cette simplicité est en harmonie avec toute la manière de vivre des moines, qui leur est prescrite par la règle sévère de saint Basile. Ils sont vêtus d'une robe simple de

laine grossière, rayée brun et blanc [1]. L'usage de la viande leur est complétement interdit; le lait et les œufs durs sont déjà des mets extraordinaires; la plus grande partie de l'année exige une nourriture de carême, consistant en poisson sec, soupe aux herbes, olives, haricots, et telle que quand on n'y est pas habitué, même sans être gâté, on a de la peine à y prendre goût. Outre le pain, dont on prépare au monastère diverses qualités, le seul aliment habituel qui procure aux moines un plaisir gastronomique, c'est le vin de dattes, boisson dont les voyageurs délicats sont eux-mêmes loin de faire fi, surtout lorsqu'on y joint un morceau de ce pain du Sinaï, fait de dattes et d'amandes pressées ensemble, que l'on prépare également au monastère de Sainte-Catherine.

Aux appels solennels à la prière qui se font constamment entendre partout, l'étranger se rend facilement compte que la journée comme la nuit est entièrement consacrée aux exercices religieux par les habitants du monastère; ces appels se font, dans les jours ouvrables, en frappant à grand bruit sur un bloc de granit ou sur une planche, et les dimanches et fêtes par le son des cloches. Ces pieuses habitudes se reconnaissent aussi au nombre de chapelles qui, depuis quelque temps, dépasse même celui des moines, réduit à vingt. L'église principale, en forme de basilique, située dans une grande cour, tranche sur la simplicité de ces chapelles. Sa toiture de plomb est soutenue par un dou-

1. D'après Lepsius (Ritter, *loco citato*, p. 614), ces vêtements sont fournis aux moines par le vice-roi d'Égypte, et ils sont tenus en honneur par les musulmans, par la raison que Mahomet portait lui-même un froc semblable.

ble rang de piliers de granit, entre lesquels sont placées les stalles du chœur. Son pavé de marbre est orné de mosaïques, et ses murailles, de nombreuses images de saints vêtus d'or et de couleurs bigarrées. Dans une niche au-dessus de l'autel, éclairé d'une multitude de lampes, se trouve la Transfiguration de Notre-Seigneur avec Élie et Moïse, magnifique tableau en mosaïque, accompagné, des deux côtés, de bustes des fondateurs du couvent, l'empereur Justinien et son épouse Théodora. Au dire des connaisseurs, ce beau travail, ainsi que le chœur où il se trouve, date de la fondation même du monastère, tandis que d'autres parties de l'église ont été l'objet de restaurations postérieures. Il en résulterait que, dans l'origine, le couvent lui-même (ou peut-être l'église seulement ?) aurait porté le nom de la Transfiguration ; toutefois, on peut prouver que celui de Sainte-Catherine lui a été substitué depuis plusieurs siècles, et ce dernier se trouvait sur les pains d'Eucharistie qui m'ont été souvent apportés. Ce changement remonte fort probablement à l'époque où les reliques de cette sainte ont été déposées dans l'église ; il est vrai que, d'après la tradition du monastère, cet événement coïncide avec sa fondation même. Jusqu'à présent ces reliques sont en grande vénération [1]. Comme elles sont placées immédiatement au-dessous du tableau de la Transfiguration, ce tableau a malheureusement à souffrir de la fumée de l'encens qui brûle constamment en l'honneur de la sainte. Peu s'en est fallu que cette église n'ait également

1. Ritter, *loco citato*, p. 620 et suiv., rapporte, d'après Mabillon, qu'en 1027 saint Siméon en avait rapporté quelques fragments en France, à Richard II, duc de Normandie.

été le lieu de repos d'une souveraine russe, l'impératrice Anne ; elle s'y trouve du moins représentée en grandeur naturelle sur le couvercle d'un sarcophage d'argent, quoique le corps n'ait pas suivi le sarcophage qui avait été envoyé à l'avance.

Le lieu le plus sacré de cette église est la chapelle du Buisson-Ardent, située derrière l'autel. On ne peut y pénétrer qu'après avoir ôté sa chaussure, en commémoration de l'avertissement donné à Moïse : *Ote ta chaussure de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te trouves est une terre sainte.* C'est précisément cet endroit sacré que l'on croit avoir retrouvé dans cette chapelle. Cette hypothèse n'est pas un fruit tardif de la tradition monastique ; c'est elle, au contraire, qui a inspiré la vénération de ce lieu aux premiers anachorètes du Sinaï. En effet, d'après la relation que le moine de Canope Ammonius fait du massacre des ermites du Sinaï par les Sarrasins, en 370, il existait exactement en cet endroit une église et une tour qui servaient de centre de réunion aux pieux cénobites.

En sortant de l'antique église de la Transfiguration dans la cour, le pèlerin est frappé d'une surprise que partagera sans doute le lecteur : vis-à-vis de l'église se trouve une belle mosquée dont le croissant s'élève, à côté de la croix, au-dessus des murs du couvent. L'époque de sa fondation est indécise ; les preuves certaines que l'on a de son existence au XIV[e] siècle démentent la supposition qui la fait construire au XV[e] siècle pour apaiser le sultan Sélim, le conquérant de l'Égypte, dont le favori, jeune prêtre grec, avait trouvé la mort au lieu de la guérison qu'il était venu chercher au

monastère. D'après un autre récit tout aussi peu croyable, Mahomet lui-même serait venu au couvent et en échange de la construction de cette mosquée lui aurait laissé un imposant firman ; quoi qu'il en soit, ce monument de tolérance a servi à détourner du couvent les menaces des musulmans. Dans les derniers temps Abbas-Pacha y était venu prier. En outre, le monastère a non seulement des rapports avec la caravane annuelle de la Mecque, mais encore il entretient des relations constantes avec les habitants musulmans du désert et particulièrement avec les tribus de Bédouins qui portent le titre de défenseurs (*ghafire*) du couvent. De plus il possède plusieurs centaines de serfs dont les moines font remonter la possession originaire à un don de Justinien. Le monastère les emploie partout à son service, par exemple, à la culture de ses jardins dans le voisinage du Sinaï comme au loin, et il les entretient. Il est à remarquer qu'un très-petit nombre d'entre eux ont conservé la religion chrétienne qu'ils professaient tous dans l'origine, tandis que la majorité a passé à l'islamisme.

Au nombre des salles du monastère nous avons nommé plus haut les bibliothèques. Je dois donner à ce sujet quelques détails au lecteur. Trois pièces éloignées l'une de l'autre ont droit à cette appellation. La plus petite, située au rez-de-chaussée et servant autrefois de chapelle, contient une centaine de volumes, imprimés pour la plupart, et régulièrement rangés sur des rayons. Non loin de là, au premier, se trouve la salle à laquelle appartient à proprement parler le titre de bibliothèque du monastère. Une inscription antique dont la porte est surmontée la nomme ἰατρεῖον ψυχῆς,

c'est-à-dire *Lieu de guérison de l'âme* ou *Pharmacie spirituelle.* Il est aussi rare de trouver parmi les moines quelque âme malade ayant besoin de recourir à cette pharmacie, que parmi les autres habitants du désert, dont la santé est en général si florissante, quelque individu tenté de recourir aux pharmacies des villes. Toutefois le frère Cyrille, du Mont-Athos, — qui habite depuis une vingtaine d'années le monastère en qualité de professeur et de bibliothécaire, qui en écrit les annales, et a orné nombre de portes et de murailles des produits de sa muse, — s'est aussi chargé de mettre en ordre autant qu'il le pouvait les livres qu'elle contient. Le catalogue qu'il en a dressé compte 1500 numéros parmi lesquels figurent indistinctement les manuscrits et les ouvrages imprimés. Le nombre des manuscrits peut s'élever à environ 500; outre les manuscrits grecs, qui s'y trouvent en majorité, il y en a d'arabes, de syriens, d'arméniens, de géorgiens et de slavons. La plupart d'entre eux appartiennent à la théologie : ce sont soit des copies du texte de la Bible, destinées à la lecture dans les églises, soit des ouvrages patristiques ou liturgiques. Si de pareils travaux sont peu du goût des moines de nos jours, ils constatent l'existence passée d'une époque où les cellules étaient le théâtre d'études sérieuses. Toutefois, quelques-uns de ces manuscrits peuvent n'avoir pas été écrits dans le monastère, mais apportés par des pèlerins; une partie d'entre eux provenaient probablement des couvents abandonnés ou détruits du voisinage. Il est impossible de connaître le nombre de ceux qui, dans le cours des derniers siècles, ont été emportés de ce monastère et des autres couvents de

l'Orient en Europe, ou anéantis par suite de l'ignorance et de l'incurie [1].

La troisième pièce portant le nom de bibliothèque sert aussi de sacristie ou de dépôt pour les ornements sacerdotaux et les vases sacrés. Outre les anciens livres de lecture d'église et autres ouvrages analogues de liturgie, dont elle possède une riche collection, elle contient aussi la majeure partie des manuscrits bibliques et patristiques du genre de ceux dont il a été fait mention ci-dessus; depuis des siècles, en vertu d'un usage consacré, elle s'enrichit de l'héritage des évêques. C'est aussi dans cette salle que l'on conserve le magnifique exemplaire manuscrit des évangiles dont les voyageurs ont souvent parlé. Il contient le commencement de l'évangile selon saint Jean et est écrit tout entier sur le plus beau parchemin blanc, en lettres d'or, dont le caractère, qui tient le milieu entre les lettres onciales primitives et les plus récentes, indique le VII$^e$ ou le VIII$^e$ siècle. Le texte, écrit des deux côtés et sur deux colonnes, est précédé de plusieurs feuilles (au nombre de sept, si je ne me trompe) ornées de belles miniatures qui représentent, — outre les quatre évangélistes, — le Sauveur, la vierge Marie et saint Pierre. Au sujet de cette dernière image, le vénérable *skeuophylax* ou trésorier ne partageait pas mon opinion et voulait y voir, non le saint Pierre de l'Evangile, mais un personnage du

1. Je me permettrai de citer un fait de ma propre expérience. J'ai tenu entre mes mains un manuscrit qui fourmillait de gros vers bien nourris, tandis qu'un autre, appuyé à la muraille, était devenu tellement compacte qu'il pouvait passer pour pétrifié. Ajoutez à cela la pernicieuse habitude de livrer aux flammes tous les débris de manuscrit qui paraissent inutiles, usage mentionné entre autres par le major Macdonald, voyageur anglais. (Voyez Fregelles, *Additions to the fourth volume of the introduction to the Holy Scriptures*, etc., p. 775.)

même nom, postérieur à celui-là, par la raison que le port et la coupe de la barbe de cette image ne convenaient pas au premier. Moins bien que la barbe, le bon vieillard comprenait le texte, dont à sa grande surprise je lui lus quelques lignes. D'après les traditions du monastère, ce manuscrit est considéré comme un don que lui aurait fait un empereur Théodose. Si l'on entend par là le troisième empereur de ce nom, qui régna pendant peu de temps au commencement du VIII^e siècle, tout ancienne qu'elle soit, cette tradition pourrait être fondée; en effet, la rare beauté de cette œuvre en fait un objet tout à fait digne de la munificence impériale. Quant à la valeur critique de son texte, elle est minime, à en juger par les passages qui ont été examinés, et va de pair avec celle des nombreux manuscrits des évangiles du VII^e siècle que nous possédons jusqu'à présent. Toutefois, comme ses caractères d'or et ses miniatures sont parfaitement conservés, ce manuscrit n'en forme pas moins un des trésors du monastère de Sainte-Catherine ; aux yeux des connaisseurs c'est même un objet aussi précieux et aussi sacré que les reliques dont le couvent porte le nom.

Mais quittons ces deux reliques séculaires qu'entourent les magnificences de l'art et la gloire du martyre, pour une autre dont l'austère beauté naturelle est transfigurée par les souvenirs célèbres de génération en génération depuis quatre mille ans. La montagne au pied de laquelle est situé le monastère de Sainte-Catherine a-t-elle sa pareille au monde? Aucune autre est-elle inscrite en traits aussi profonds dans les annales de l'histoire et dans les cœurs des peuples ?

## VIII

### LE SINAÏ

Le 3 février, je me disposai à exécuter l'ascension du Sinaï, pour la troisième fois dans l'espace de quinze ans. Cette ascension, du moins dans sa première et plus grande moitié, est devenue plus commode depuis quelque temps. Inspiré par un pieux enthousiasme et un attachement passionné pour le désert, le dernier vice-roi d'Egypte, Abbas-Pacha, avait conçu la pensée hardie de se construire un palais d'été sur l'une des cimes voisines de la montagne de Moïse. Dans ce but, en tournant la montée escarpée suivie par les pèlerins, il avait fait pratiquer avec beaucoup de talent et d'immenses travaux une route carrossable pour des voitures à deux chevaux. Les pèlerins suivent maintenant pour monter au Sinaï cette route qui a 2,000 pieds de long et s'élève à 1,500 pieds. Quant au palais, la construction en est restée inachevée. Une vision que le vice-roi a eue un jour en descendant la montagne sainte en voiture l'a effrayé et détourné de cette entreprise; ce qui avait été construit des murs existe encore, et des hauteurs on les

aperçoit parmi les cimes de rochers. A la suite de cette effrayante vision, le pacha entreprit une nouvelle construction au bas de la montagne, près du monastère, mais peu de temps après il fut assassiné dans son château de Benha. Les grands approvisionnements de matériaux de construction qui avaient été rassemblés sont devenus par la suite la propriété du couvent.

Le détour que fait la route actuelle, plus commode, soustrait maintenant aux regards des pèlerins plusieurs points de l'ancien sentier montant à travers une gorge étroite, points qu'un passé reculé avait rendus vénérables. De ce nombre sont la source de Saint-Sangarius, à environ vingt minutes de marche au-dessus du monastère, et une chapelle située à vingt-cinq minutes plus haut, et qui avait été consacrée en mémoire d'une apparition libératrice de la sainte Vierge à un Ikonomos au moment où les moines étaient sur le point d'abandonner le couvent en proie à la vermine. Il faut encore citer deux portails en pierre commandant l'étroit sentier, dont le premier est surmonté d'une croix ; ils peuvent être considérés comme ayant servi de marques aux stations des pieux pèlerinages aux siècles passés.

A la hauteur d'environ 1500 pieds au-dessus du monastère, on arrive au point de jonction de la route avec l'ancien sentier ; et l'on atteint un plateau élevé, dont la verdure, richement arrosée par des sources dont les eaux se réunissent dans un bassin de pierre, et un cyprès au feuillage foncé, forment une riante oasis au milieu de ces rochers arides. Ce cyprès, vieux et fort, quoique élancé et d'une grande hauteur, est signalé depuis longtemps comme le

seul arbre existant sur le Sinaï; non loin de là se trouve un rocher, que la main des pèlerins a couvert de nombreuses inscriptions arabes. De même qu'ils rapportaient autrefois dans leurs foyers quelques rameaux toujours verts de ce cyprès, ils y joignent maintenant des souvenirs de granit; en effet, la construction de cette route princière a mis au jour, surtout dans un espace d'une demi-heure de marche avant d'arriver au plateau, d'innombrables et belles dendrites dans le granit rouge; je n'en avais vu de semblables, et encore en petit nombre, que sur la route occidentale qui descend à la vallée de Ledja.

Ce plateau élevé n'est pas seulement un lieu de repos agréable pour le voyageur fatigué de l'ascension; il peut encore servir à déterminer la configuration du massif du mont Sinaï. De deux côtés, à l'est et à l'ouest, il forme le point central entre le wadi Schueib, et l'el Ledja, dont le premier, à l'est, possède le monastère de Sainte-Catherine, tandis que l'autre, à l'ouest, a le monastère des quarante martyrs, el Arbain. De ce point, au nord et au midi, surgissent comme d'une base commune les deux pics de granit, dont celui du nord porte le nom de mont Horeb, et celui du sud, celui de Djébel-Mousa ou montagne de Moïse.

Ceux des lecteurs qui ont connaissance des discussions soulevées depuis une vingtaine d'années au sujet du Sinaï, se souviendront que ces deux cimes se disputent la gloire d'être le lieu où Moïse reçut la loi révélée. Ed. Robinson, le professeur de New-York, dont les observations pour tout ce qui se rapporte aux localités de la Terre-Sainte jouissent à juste titre d'une haute estime, se prononce en faveur de la cime septentrionale, en se fondant sur son

voyage de 1838 ; de fort anciennes traditions, adoptées par beaucoup d'observateurs récents, parlent pour la cime du midi. Eu égard à la proximité de ces deux sommets d'un même massif, on pourrait considérer cette dispute comme une querelle entre frères. Prétendre que la tradition établit avec une clarté parfaite la distinction entre ces deux sommets, c'est admettre à priori qu'elle nous est parvenue sans interruption depuis l'origine. La hardiesse de cette assertion saute aux yeux, et s'il était possible de trouver dans les localités mêmes un témoignage positif contre le sommet traditionnel de Moïse, l'autorité de la tradition serait impuissante à renverser une pareille rectification; mais, nous le disons d'avance, de pareilles preuves sont difficiles à trouver. En tout état de cause, il est juste d'abord de suivre la tradition, tout en la soumettant à un examen critique.

Portons donc nos pas du cyprès et des sources plus loin vers le midi, et à dix minutes de marche nous y trouverons une assez chétive construction accompagnant deux chapelles creusées dans le roc et dédiées aux prophètes Elie et Elisée. Comme l'Écriture (I Rois, XIX, 8) dit formellement qu'en fuyant la reine idolâtre Jézabel, qui voulait le mettre à mort, Élie marcha jusqu'à *Horeb*, *la montagne de Dieu*, l'emplacement des chapelles traditionnelles doit être considéré comme faisant partie du mont Horeb. Il en est ainsi, au dire des moines, qui donnent le nom d'Horeb à tout le plateau élevé, tandis que, d'après les guides de Seetzen en 1807, ils ne désignaient comme le véritable Horeb que la cime du nord. La chapelle d'Elie se trouvant au pied du Djébel-Mousa, il en résulte qu'il y a évidemment beaucoup d'arbitraire dans l'emploi que l'on fait actuellement des

noms d'Horeb et de Sinaï. Au temps de Fabri, au contraire, la montagne portait le nom de Sinaï jusqu'au plateau ; là commençait le mont Horeb, formé alors par le sommet du midi et non par celui du nord. La situation de la chapelle d'Elie était indiquée par cette dénomination, qui, d'après Burckhardt, coïncide avec les traditions des musulmans[1]. A présent encore, les deux noms sont alternativement employés, comme dans l'Ecriture sainte, où tantôt le mont Horeb (comme dans le Deutéronome), tantôt le Sinaï est désigné comme le lieu où Dieu a donné la loi. Il a d'autant moins été possible de parvenir jamais à fixer les rapports réciproques de ces deux dénominations, que, d'après la nature même de ces montagnes, leurs sommets détachés ont tantôt reçu des noms spéciaux, tantôt été considérés comme faisant partie d'un tout. Autant qu'on peut la suivre, la tradition n'a toutefois pas vacillé sur le point où Dieu a donné sa loi; d'après la dénomination primitive, c'est le sommet du midi qui portait le nom d'Horeb, et c'est cette montagne que l'Écriture sainte désigne comme le théâtre de la révélation; postérieurement, d'après les faits, on la nomma Djébel-Mousa ou montagne de Moïse, et de là est venue la confusion au sujet du nom d'Horeb.

Retournons maintenant à la chapelle d'Elie, qui n'a plus rien de la « belle église » du temps passé. Il n'existe naturellement aucune preuve que la grotte étroite qu'elle renferme ait été désignée comme lieu de refuge au grand zélateur du Dieu des armées ; mais, ainsi que l'on en a souvent fait la remarque, ses alentours offrent un véritable commen-

1. Voyez Ritter, *loco citato*, p. 571 et 572.

taire du passage de la Bible (I Rois, XIV, 8 et suiv.) qui décrit la scène de la révélation au prophète. La marque de la venue du Seigneur, *le vent impétueux qui fendait les montagnes et brisait les rochers*, a laissé son souvenir dans les rochers brisés et déchirés que ce lieu offre à nos regards. Se hérissant dans un désordre sauvage et romantique, ils sont épars çà et là comme les ruines d'un gigantesque château-fort qu'un signe du Tout-Puissant aurait renversé.

En trente ou quarante minutes nous arrivâmes de la chapelle à la cime dénudée du Sinaï, qui a 700 pieds d'élévation [1]. Le spectacle qui s'offre de tous côtés aux regards n'a peut-être pas son pareil au monde. C'est la plus sublime, la plus grandiose solitude de rochers; des montagnes de granit, hérissées de pics sauvages et déchirées de fissures irrégulières, se dressent devant nous presque de tous côtés à des distances de plusieurs milles, sans que la végétation y pénètre par un bois, un champ, une prairie verdoyante, ni que le ruban argenté d'un torrent adoucisse le tableau. C'est un spectacle saisissant, plein d'horreur et en même temps de majesté. Rien n'y fleurit, ni ne s'y fane, marquant ainsi le cours des saisons; on dirait que le temps y est resté immobile, que le passé s'y impose au présent avec toute la puissance d'un grand événement, inviolable et sacré. C'est donc ici, nous écriâmes-nous involontairement,

1. Si nous ajoutons à ce chiffre la hauteur du col et celle de la chapelle d'Élie, la cime du Sinaï s'élève à 2,200 ou 2,300 pieds de Paris au-dessus du monastère, lequel, de son côté, est à plus de 4,700 pieds au-dessus du niveau de la mer. D'après les mesurages barométriques de Ruppell, l'altitude absolue de la cime du mont Sinaï est de 7,035 pieds de Paris; ceux de Russegger lui en donnent 7,097. Ce dernier évalue à 8,168 pieds l'altitude du Djébel-Catherine. Pour la hauteur du Serbal, voir plus haut la note page 43.

qu'au milieu des tonnerres et des éclairs le Seigneur a donné sa loi! On dirait que les inflexibles commandements sont encore gravés par un burin d'acier sur ces rochers. De pieuses mains avaient érigé, au sommet du Sinaï, deux chapelles, une chrétienne et une musulmane, dont on voit encore les ruines. Mais la piété n'a pas besoin de ce stimulant; la montagne elle-même apparaît comme un autel, impérissable monument érigé par la main du Très-Haut. Dans le cours de milliers d'années, d'innombrables pèlerins, accourus de tous les pays du monde, sont venus sur cette montagne admirer et prier; israélites, chrétiens et musulmans, écartant les barrières qui les séparent, y trouvent un lieu commun d'adoration. Chose merveilleuse! La voix de la loi, avec ses avertissements et ses menaces sévères, telle qu'elle a retenti aux oreilles de tous, est restée claire et précieuse pour tous, tandis que la voix des célestes promesses de salut a fait naître de désastreux malentendus et de tristes discordes parmi les peuples.

A l'ouest, par-dessus toutes ces masses de rochers bizarrement entassées, mon regard planait jusques au lointain désert, dont la surface blanchâtre s'étend vers Suez; à l'est brillait avec sa douce lueur bleue le golfe d'Akaba. Ainsi la mer et le désert encadrent le pinacle du temple de rochers sur lequel nous nous trouvions. La montagne de Sainte-Catherine, dont le sommet est plus élevé, bornait la vue au midi; mais du sud au sud-ouest notre cime est entourée par la vallée de Sébaïyeh, dont la plaine, circonscrite par un amphithéâtre, repose immédiatement au-dessous d'elle. Le Sinaï devient ici une personnification palpable.

La cime elle-même, formée d'un immense bloc de granit,

offre un plateau d'environ soixante pas de circonférence; au nord-est se trouve la chapelle de Moïse, dont les solides murailles de granit renferment un intérieur d'une entière simplicité; toutefois des fragments de marbre, débris d'ornements, trahissent l'ancienne somptuosité de sa construction. A environ vingt pas, au sud-est de la chapelle et plus bas, se trouve une petite mosquée avec une citerne creusée dans le roc; même à la fin du mois de mai de 1844, cette citerne contenait encore de l'eau fraîche. Outre ce sanctuaire, les musulmans vénèrent l'empreinte du pied du chameau de leur prophète, qui se trouve sur un rocher, à quelques centaines de pieds au-dessous du sommet de la montagne, entre ce sommet et la chapelle d'Elie; les Arabes baisent ce signe avec la même dévotion que le font les chrétiens pour l'empreinte du pied de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au lieu de son ascension, sur le mont des Oliviers. Une singulière légende veut que Mahomet ait escaladé le Sinaï en faisant les modestes fonctions de chamelier avant sa vocation de prophète; on dit qu'il amenait des approvisionnements au monastère [1].

Avant de quitter la cime de la montagne à laquelle se lie

1. Cette légende confirme l'idée que l'empreinte provient du pied du chameau du prophète; l'observation des lieux y conduit également. Burckhardt a substitué par erreur le prophète lui-même au chameau. Ailleurs encore, comme sur la montagne de la prière (Arafat), près de la Mecque, on vénère un vestige semblable du chameau du prophète. Ce genre de relique était également en honneur en dehors du christianisme et du mahométisme. Dans l'antiquité, une empreinte du pied d'Hercule Sardo avait fait donner à l'île de Sardaigne le nom d'Ichnousa (île de l'empreinte du pied). Tarse se vantait d'une empreinte du pied de Persée; dans l'île de Ceylan, sur le pic d'Adam, on montre encore une empreinte du pied de Bouddha, très-vénérée comme preuve de son ascension au ciel.

le souvenir de la loi révélée et par conséquent de l'œuvre la plus importante de Dieu sur la terre, une question s'impose à nous : Foulons-nous effectivement le roc sur lequel se tenait Moïse lorsque Dieu conclut alliance avec le peuple élu ? Nous savons que cette opinion s'appuie sur la tradition; les différents lieux mémorables que nous avons vus en témoignent aussi; mais il s'agit de savoir jusqu'à quelle époque remonte cette tradition, car son authenticité dépend de son antiquité. Nous répondrons d'abord qu'au temps de Justinien on se faisait en général du Sinaï absolument la même idée qu'à présent. En effet, Procope, le confident et le secrétaire intime de l'empereur, l'atteste positivement dans son ouvrage sur les constructions de Justinien [1]. Il rapporte que, dans sa bienveillance pour les moines du Sinaï, qui étaient les meilleurs des hommes et passaient leur vie à se préparer constamment à la mort, l'empereur avait bâti une église consacrée à la Mère de Dieu; toutefois il ne l'avait pas érigée au sommet de la montagne, mais beaucoup plus bas, par la raison qu'un fracas incessant et d'autres phénomènes extraordinaires ne permettent à personne de passer la nuit sur le sommet. C'est, dit-on, sur ce point que Moïse reçut la loi de Dieu. Au pied de la montagne le même empereur a construit un grand château fort et un excellent poste militaire pour garantir la Palestine de toute incursion de la part des Sarrasins du désert.

Quand même cette relation disposerait à penser que la forteresse impériale destinée à des soldats est peu à peu

1. Περὶ κτισμάτων ἰουστινιανοῦ, 5, 8. Ed. Hoeschel, 1607, p. 51.

devenue le monastère fortifié actuel des moines du Sinaï [1], la localité même n'en est pas moins déterminée d'une manière certaine, et en même temps se trouve confirmée la tradition au sujet de la montagne de Moïse, au pied de laquelle la forteresse avait été bâtie. D'après toutes les probabilités, l'église dédiée à la sainte Vierge avait été construite sur le plateau du mont Horeb. Le lecteur aura sans doute remarqué l'exactitude avec laquelle les localités du Sinaï dont il a été question plus haut répondent aux expressions de Procope, qui distingue la situation de l'église *beaucoup plus bas* que la cime (la distance est de 700 pieds) de celle du château-fort *au pied de la montagne.*

Après de tels témoignages, on ne peut évidemment plus prétendre que la tradition n'ait passé d'autres montagnes de la péninsule sinaïtique au Djébel-Mousa qu'à la suite des constructions élevées par Justinien [2]. Nous avons encore,

1. Toutefois, il est beaucoup plus probable qu'en parlant de l'édifice, Procope n'en a rapporté qu'une des destinations, et il n'est pas difficile d'en découvrir une seconde. En effet, le contexte et les expressions mêmes ne permettent pas de n'y voir qu'un poste militaire, d'autant plus que le but de soustraire la Palestine à la convoitise des Sarrasins est difficilement plus exact que celui de protéger les moines, qui est signalé par Eutychius. Si nous sommes dans le vrai, la construction de l'église dédiée à la sainte Vierge sur la montagne n'exclut point celle d'une autre église dans l'intérieur de la forteresse. Ou bien prétendrait-on que l'église du monastère, qui dans son état actuel offre des preuves multiples de son origine, aurait été falsifiée à dessein? — On verra plus loin la relation d'Eutychius.

2. Qu'on juge d'après cela ce que dit Lepsius dans ses *Briefe aus Ægypten, Æthiopien und der Halbinsel des Sinai*, p. 450 : « Le légat de Justinien trouva convenable de placer son château-fort dans cette position sûre et de construire dans le même lieu une église pour les ermites établis aux environs. On conçoit que ce fait seul aurait suffi pour y attirer beaucoup de nouveaux anachorètes, et pour déterminer la position de la montagne de la loi si elle n'avait pas été connue antérieurement. » Ainsi, chose incompréhensible, l'auteur ne tient aucun compte du témoignage irréfutable de Procope. Il en agit de même un peu plus haut, p. 426, où il dit : « Il est certain qu'à la

pour déterminer l'époque de ces constructions [1], d'autres sources qui, dans les passages en rapport avec la question qui nous occupe, sont moins qu'aucune autre susceptibles d'être soupçonnées d'arbitraire historique ou d'invention. Nous voulons parler des relations laissées par Ammonius, le moine de Canope, et par l'ermite Nilus, des sanglants massacres des anachorètes du Sinaï par les Sarrasins, dont le premier eut lieu en 370 et l'autre vingt ans plus tard [2]. On y voit que les ermites fréquentaient avec prédilection le lieu où, du sein d'un buisson ardent, s'était fait entendre l'appel de Dieu à Moïse; on les nommait par cette raison les saints du buisson, et Nilus descendit de la montagne pour les visiter. Il est question également d'une église qui leur servait de lieu de prière, ainsi que d'une tour fortifiée qui était située dans le voisinage de l'église construite elle-même, probablement, juste au-dessus du buisson ardent. Ces détails n'offrent pas l'ombre d'un motif

suite de la construction de l'église sur le Djébel-Mousa, dans le VIe siècle, la croyance qu'elle avait été érigée sur le lieu même de la révélation de la loi a eu pour résultat, peu à peu, depuis le Xe siècle, de déplacer et de reculer de plusieurs journées de marche vers le sud le point central historique de la péninsule, point qui, auparavant, coïncidait incontestablement avec la ville de Pharan et son bois de palmiers, centre géographique naturel. »

Lepsius raisonne de même au sujet du Nakb el Haouwi, dont il dit, p. 417: « Il est hors de doute que ce hardi sentier n'a été tracé qu'après la construction du monastère, afin d'ouvrir une communication plus directe avec la ville de Pharan, où l'on ne pouvait arriver auparavant qu'en faisant un long détour par le wadi é' Scheik. » Toutefois les inscriptions sinaïtiques que l'on trouve sur plusieurs points de ce col (et dont deux avaient déjà été observées par Robinson) témoignent avec une pleine autorité contre cette manière de voir.

1. Justinien a régné de 527 à 565.

2. Le récit d'Ammonius a été publié par Combefis, Paris, 1660, dans son *Illustrium Christi martyrum lecti triumphi, vetustis Græcorum monumentis consignati*, p. 88 à 132; celui de Nilus dans : *Nili opp. quædam*, publié par Possinus. Paris, 1639, p. 1 à 126.

de supposer ici une invention. Ils ne mentionnent point Hélène comme fondatrice de l'église et de la tour; ils ne cherchent pas à établir un rapprochement avec les constructions de Justinien par une description plus détaillée des localités; ils se produisent tout naturellement, et sont amenés par la marche de l'événement ou du récit. Mais ils apparaissent comme le premier anneau de la chaîne des témoignages en faveur du Sinaï actuel, car l'emplacement du buisson ardent est encore de nos jours en grande vénération au monastère. L'itinéraire aventureux d'Antonin, très-problématiquement transféré du VI[e] au XI[e] siècle, parle aussi d'une source renfermée dans le monastère et près de laquelle Moïse avait vu le buisson ardent.

Des récits détachés, qui nous ont été conservés, parlent des ermites du Sinaï antérieurement à ceux de Simmonius et de Nilus [1], comme par exemple de Sylvain, de l'abbé Joseph de Péluse, de l'abbé Nétra ou Nater, qui devint plus tard évêque de Faran. Quoique ces récits ne contiennent aucune désignation circonstanciée de localité, il n'en est pas moins hors de doute qu'ils ne donnent à supposer aucun autre mont Sinaï que celui qui nous est désigné depuis la dernière moitié du IV[e] siècle. Il est également digne d'intérêt que dès cette époque reculée l'établissement d'ermites sur le Sinaï est rapporté par les pieux pèlerins qui s'y rendaient.

Toutefois, un savant ouvrage, contemporain de l'œuvre de Procope, semble établir au moins une tradition nouvelle du Sinaï à côté de celle que le premier donne si positivement.

1. Voyez Cotelier, *Eccles. græc. Monumenta*, t. I; *Apophthegmata Patrum*, p. 338 à 712.

Dans cette œuvre, intitulée *Topographie chrétienne,* Cosmas, le voyageur dans l'Inde, parle de la marche des Israélites dans le désert. Il leur fait passer la mer à Klysma, et compte ensuite leurs stations : les palmiers (ce qui s'accorde avec Ayoun-Mousa), le désert de Sour, Merra, Elim. Il reconnaît de nouveau ce dernier endroit dans Raithou qui correspond évidemment à Tor[1]. Là, dit-il, le peuple d'Israël, qui jusqu'alors avait eu la mer à sa droite, lui tourna le dos et s'enfonça dans les terres, où la manne tomba du ciel entre Elim et le Sinaï; il se rendit ensuite à Raphidim, que l'auteur retrouve à Faran. Là, par suite du manque d'eau, Moïse, accompagné des anciens, gravit le mont Choreb ou Sinaï, situé à 6,000 pas de Faran, et en fit jaillir une source avec sa verge. C'est là qu'eut lieu la révélation de la loi et que le tabernacle fut construit. Enfin, Cosmas cite comme témoignage de ces grands événements la multitude d'inscriptions sur les rochers par lesquelles, après avoir reçu la loi écrite, les Israélites, pendant leur séjour de quarante années, érigèrent un monument et un témoignage contre les gentils[2].

D'après ce qui précède, Cosmas avait sans aucun doute pris le Serbal pour le Sinaï; toutefois, on ne sait s'il a suivi en cela une ancienne tradition ou ses propres études, tandis que l'influence de ces dernières se trahit évidemment dans sa théorie au sujet des inscriptions. Si l'étrange idée de placer Elim à Raithou ou Tor lui a été

1. Adopter une autre version avec Ritter serait s'élever contre tous les témoignages.

2. Voyez Montfaucon, *Collect. nov. Patrum,* II, p. 195 et suiv., et p. 205.

fournie par une tradition — le traité d'Ammonius la confirme — il paraît en avoir fait d'autant plus la confusion avec le Sinaï qu'il avait déjà, pour confondre Raphidim avec Faran, les données d'Eusèbe et de Jérôme qui l'a suivi. Il adapte aussi d'une manière singulière son Elim traditionnel au chemin suivi par Israël. A l'appui de cette manière de voir semblent venir les témoignages de Procope et autres déjà cités, qui s'élèvent décidément contre l'opinion isolée de Cosmas, lequel ne cite aucune autre localité. En supposant que jusqu'au milieu du VI[e] siècle la tradition eût effectivement été pour le Serbal avec Faran, il serait incompréhensible qu'ils eussent été complétement supplantés depuis par une montagne jusqu'alors abandonnée à son aridité [1]. On ne comprendrait pas davantage que, pour les constructions qui, d'après le témoignage positif de son historiographe, se rattachaient à la sainte montagne de la loi, Justinien se soit trompé, et cela nonobstant sa connaissance personnelle du bois de palmiers de Faran. Il est naturel au contraire qu'un Alexandrin, conduit aux Indes par ses intérêts commerciaux, et plus tard au monastère par un zèle pieux, ait été trompé par d'obscures traditions, et ait pris pour le Sinaï le majestueux Serbal avec son bois de palmiers que distinguait même la ville chrétienne, d'autant plus que les merveilleuses inscriptions que portaient les rochers paraissaient en offrir la preuve la plus forte. Ces circonstances feraient même

1. C'est précisément par ce motif que Lepsius s'est attaché à fonder la substitution uniquement sur l'importance croissante des constructions de Justinien, oubliant que ces constructions avaient eu pour mobile la tradition déjà existante.

comprendre la formation d'une antique tradition en faveur du Serbal à côté d'une tradition encore plus ancienne[1].

Un ouvrage historique arabe du xe siècle, les Annales d'Eutychius ou Saïd ben Batrik, confirment pleinement tous les témoignages qui nous sont restés du ive au vie siècle, à l'exception de celui de Cosmas[2]. D'après Eutychius, les moines du Sinaï avaient sollicité de l'empereur Justinien la construction d'un monastère fortifié, afin d'assurer leur sécurité. Jusqu'alors, ils vivaient dispersés sur les montagnes et dans les vallées voisines du buisson d'où le Seigneur avait parlé à Moïse. Au-dessus de ce buisson ils avaient une grosse tour, qui existait encore du temps d'Eutychius, et où se trouvait la chapelle de la Vierge. Les moines se réfugiaient dans cette tour aussitôt qu'ils étaient menacés de quelque danger. Eutychius rapporte plus loin qu'à la suite de leur démarche Justinien fit construire, par un légat, une église à Kolzum, un monastère à Rayeh (probablement Raithou ou Tor) et un autre sur le Sinaï. En ce qui concerne ce dernier, il dit qu'en raison du manque d'eau, on ne l'avait pas construit sur la montagne, comme on en avait d'abord eu le projet, mais à ses pieds, près du buisson en un lieu resserré entre deux montagnes, et qu'on y avait renfermé la tour. Le légat avait érigé une église sur la montagne même, à l'endroit où Moïse avait reçu la loi[3].

1. Cette double manière de voir au sujet du Sinaï offrirait alors une analogie avec les traditions concernant le pays d'Élim, pour lequel, outre Raithou ou Tor, dès le vie siècle, l'*Itinéraire d'Antonin* (XLI, *Act. SS.*, Mai, II) indique déjà Garandel, *Surandela*.

2. Nous suivons ici Robinson qui, dans les temps modernes, a le premier élucidé la question. Voyez t. I, p. 433.

3. Eutychius parle en même temps des esclaves dont Justinien fit don au monastère. D'après lui, cent esclaves romains, avec leurs femmes et leurs

Ces détails, donnés par Eutychius, peuvent certainement être admis pour compléter le récit de Procope, sans soulever le reproche d'arbitraire ni de manque de critique.

J'ai ainsi cherché, autant que le permettait le caractère de ces souvenirs de voyage, à élucider convenablement l'autorité traditionnelle du Sinaï actuel, en combattant nommément les hypothèses récentes, principalement soutenues par Lepsius, qui attribuent au Serbal la gloire d'avoir été la montagne de Moïse. L'étude approfondie des lieux et celle de l'Ecriture sainte doit encore donner plus de poids au résultat que nous avons obtenu; nous n'y consacrerons toutefois que quelques instants.

Robinson raconte que sur la cime du Sinaï il a eu un sentiment de mécompte. Il n'est pas le seul qui ait éprouvé ce désappointement. Toutefois, plusieurs autres observateurs ont ressenti une impression toute différente. Avant tout, on se demande s'il existe, au-dessous ou en avant de la cime du Sinaï sur laquelle on se trouve, un emplacement d'où le peuple d'Israël ait pu assister, ainsi que le rapporte l'*Exode*, au spectacle sublime de la révélation. Un emplacement de ce genre a été récemment reconnu en effet dans la plaine de Sébaïyeh, qui n'avait pas encore été suffisamment explorée sous ce point de vue. On avait bien remarqué depuis longtemps qu'elle est située immédiatement au-dessous de la cime couronnée par la chapelle et la mosquée; dans la relation de mon voyage de 1844, j'avais moi-même fait observer à quel point cette plaine était propre à une pareille

enfants, et cent autres esclaves d'Égypte furent donnés au couvent par l'empereur; ils furent établis hors de la montagne, et eurent pour mission de défendre et de servir le monastère.

scène; qu'elle justifiait aussi l'expression de *toucher* la montagne, car le Sinaï s'en élève avec un tel escarpement que, de sa base au sommet, il semble ne former qu'un tout. A propos des expressions *et le peuple s'arrêta au pied de la montagne,* je fis observer qu'il est rare de se trouver aussi littéralement *au pied d'une montagne* que dans cette plaine au pied du Sinaï, d'où l'on aperçoit le sommet de granit à une élévation d'environ 2,000 pieds. Ce qui paraissait d'abord embarrassant a été écarté par des observations plus récentes. En effet, une communication convenable entre le grand campement dans le wadi es Scheik et le théâtre de la révélation, communication qu'exigeaient les mots : *Moïse conduisit le peuple du camp au-devant de Dieu*, ne semblait pas exister, mais on l'a maintenant trouvée dans le wadi Sébaïyeh, large de 5 à 600 pieds, qui s'étend de la plaine du même nom au wadi es Scheik, sur une étendue d'une petite heure de marche. En venant du wadi, on aperçoit la cime du Sinaï longtemps avant d'arriver à la plaine. Celle-ci a 12,000 pieds de long sur 14 à 1,800 pieds de large. De plus, le peuple pouvait encore utiliser les hauteurs contiguës qui s'élèvent en amphithéâtre. Nous ne cherchons point le grand campement du peuple dans le lieu qui fut le théâtre de la révélation, et en cela nous nous tenons à la lettre du texte sacré. En effet, il est dit que Moïse conduisit le peuple hors du camp au-devant du Seigneur. De plus, pendant son séjour en haut, sur la montagne, Moïse a dû être soustrait aux regards du peuple, ce que fait présumer la fabrication du veau d'or, — « *ils ne savaient ce qui était arrivé à ce Moïse*[1], » — ainsi

1. Exode, XXXII, 1.

que la circonstance qu'en descendant de la montagne avec Josué, Moïse n'aperçut le veau d'or et le peuple dansant que « *lorsqu'il fut rapproché du camp* [1]. »

Après tout, le Sinaï de la tradition trouve un appui essentiel dans la configuration même des lieux ; ces derniers répondent si complétement au texte de l'Ecriture que nous serions tenté de croire que la tradition, que l'on peut suivre en remontant jusqu'au IVe siècle, prend sa source à une époque infiniment plus ancienne et repose elle-même sur les souvenirs du peuple errant, rapportés par ses amis madianites établis dans le désert. Cela paraît d'autant plus probable, que pour cette hypothèse on a moins besoin de recourir à l'arbitraire. Quand on se tient sur le sommet du Sinaï (ainsi que je l'ai fait remarquer ailleurs), on comprend tout ce qui le distingue des autres pics du même groupe. Ce n'est pas une hauteur qui domine son entourage de manière à attirer et fixer l'attention d'un investigateur indécis ; mais il repose et trône au milieu d'une nature sublime, comme un sanctuaire séparé de tout ce qui est profane.

D'après sa position, le sommet situé au nord du Sinaï et qui porte le nom d'Horeb pourrait à la vérité entrer en concurrence. La plaine d'Er-Rahah paraît un emplacement excellent pour le campement du grand peuple, et la cime de l'Horeb, que les Arabes nomment Es-Sufsafeh, la domine de sa haute et solennelle figure. Mais à cela s'opposent plusieurs circonstances : cette cime est d'un accès fort difficile; pour l'atteindre il faut non pas monter, mais

1. Exode, XXXII, 15 et suiv.

escalader continuellement des hauteurs escarpées; enfin, de son sommet, Moïse aurait constamment pu apercevoir le camp. Comme pourtant de pareils motifs auraient été de peu de poids si le choix du Sinaï avait été facultatif dans les temps anciens, le fait que cet imposant théâtre n'a pas été consacré par l'opinion est une preuve nouvelle que la tradition régnante remonte à la plus haute antiquité.

La question de localité qui vient d'être discutée a, comme on sait, la plus grande connexité avec celle qui se rapporte à Raphidim. Dans ces derniers temps on a placé de préférence ce pays dans la vallée de Feiran, ainsi que l'avaient fait Eusèbe et Jérôme, tandis que Robinson, comme je l'ai dit plus haut, le trouve sur un point de la vallée de Scheik. Le problème est difficile à résoudre. Identifier le torrent du wadi Feiran avec la source miraculeuse qui a jailli du rocher est une assertion qui repose sur des fondements assez peu solides. Il était difficile que le peuple pût désespérer de trouver un peu d'eau potable dans cette riche forêt de palmiers, surtout quand on pense à la première oasis occidentale d'El-Hessué, où l'eau ne jaillit pas à la vérité maintenant d'une manière étonnante, mais se perd dans une fente de rochers. Et si l'on fait valoir que ce fut précisément pour cette perle du désert, dont il se considérait comme le possesseur, qu'Amalek entra en hostilités avec Israël, il ne faut pas oublier le passage du Deutéronome (xxv, 18) où il est dit, en parlant des Amalécites : « *Rappelle-toi comment il t'attaqua dans le chemin et te chargea en queue, frappant les faibles qui te suivaient.* » Voir dans ce passage une double attaque serait positivement faire violence aux mots. Cette citation du Deutéronome, jointe

à l'hypothèse de l'établissement des Amalécites dans le Feiran, serait beaucoup plus favorable à un Raphidim dans la vallée de Scheik, qui suit la vallée de Feiran.

De plus Raphidim est désigné comme voisin du mont Horeb, ce qui serait incompatible avec l'éloignement où il se trouvait du lieu où a été donnée la loi, s'il en était séparé par une distance telle que celle qui sépare le wadi Feiran de notre Sinaï. Précisément par cette raison le placement de Raphidim dans cette vallée a dû avoir pour conséquence la confusion du Serbal avec le Sinaï, quoique tout à fait contrairement à la relation de Moïse, où il est dit : « *Ils étaient sortis de Raphidim et voulaient se rendre dans le désert du Sinaï et ils campèrent dans ce désert, vis-à-vis de la montagne* [1]. » Est-ce que le Raphidim des Amalécites était en Madian? Pour être conséquent, Eusèbe l'affirme effectivement. Comment alors concilier le fait que Jéthro soit grand-prêtre en Madian, et qu'Amalec vienne l'attaquer? Dans le premier, nous reconnaissons un fidèle gardien de la foi en Jéhova, de la foi de son ancêtre Abraham; c'est chez lui, son beau-père, que Moïse avait formé le grand et saint projet de la délivrance du peuple; c'est de lui qu'il fut salué en Raphidim par ces mots : « *Maintenant je vois que le Seigneur est plus grand que tous les dieux.* » Dans Amalec, au contraire, nous trouvons un ennemi juré du Seigneur, qui pour cela veut « *effacer sa mémoire de dessous les cieux.* »

Comme l'eau a jailli d'un « *rocher de l'Horeb* » frappé par la verge de Moïse [2], ainsi l'ange est apparu à Moïse

1. Exode, XIX, 1, 2.
2. Exode, XVII, 6.

dans le buisson ardent, alors qu'il était allé avec les troupeaux de son beau-père jusqu'à la « *montagne de Dieu, en Horeb* [1]. » Tout cela se serait passé sur le territoire d'Amalec? Le Serbal, sanctuaire de Baal, — le grand dieu du soleil, dont le culte était probablement aussi répandu dès lors qu'il le fut un millier d'années plus tard, — le Serbal serait devenu le trône de l'Éternel, du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob? Quelle que soit l'obscurité qui règne et que la nature des choses doit laisser subsister au sujet des voies par lesquelles le Seigneur a conduit Israël à travers le désert, cette combinaison, malgré toute la sagacité de ses défenseurs les plus récents, est une des plus malheureuses qui ait jamais été inventée dans le but d'élucider la question.

Si, avec Robinson, nous plaçons Raphidim dans le wadi Scheik, à environ une heure de marche de l'aromatique et fertile vallée des arbres de Tarfa, on pourrait sans grande difficulté admettre que les montagnes rocheuses du pays et celles des alentours aient porté le nom générique d'Horeb, tandis que celui de Sinaï avait une signification plus restreinte. De même que le Serbal dans le pays d'Amalec, l'Horeb et le Sinaï pouvaient déjà alors être considérés comme une sainte montagne dans le pays des Madianites. C'est en Madian que le « *Seigneur qui est grand par-dessus tous les dieux* » fut adoré; c'est en Madian qu'il choisit le messager qu'il envoya à Israël; c'est en Madian que, par l'entremise du même fidèle serviteur, il a donné la loi qui est devenue pour tous les peuples de la terre une lumière inextinguible.

1. Exode, III, 1.

# IX

## DÉCOUVERTE DE LA BIBLE

Lorsqu'après quatre années de recherches de documents dans les bibliothèques européennes, je visitai pour la première fois, en mai 1844, le monastère de Sainte-Catherine, j'étais guidé par l'espérance de trouver dans son antique enceinte, restée intacte depuis sa construction par Justinien, quelques trésors pour les études bibliques. Cette espérance ne fut pas déçue. Au milieu de la bibliothèque, dont les livres et manuscrits étaient rangés sur des rayons tout à l'entour, se trouvait une corbeille remplie de débris de vieux manuscrits en partie détériorés ; deux corbeilles semblables avaient déjà été jetées au feu. A ma très-grande surprise, j'y découvris plusieurs fragments d'un manuscrit grec de la Bible sur parchemin, dans lequel je reconnus immédiatement un des plus anciens qui existent. La cession d'une partie de ce manuscrit ne fut pas difficile à obtenir, et je recommandai de mieux conserver ce qui

en restait, me proposant d'en faire l'acquisition par la suite, projet que je ne pouvais pas mettre pour le moment à exécution. A mon retour dans ma patrie, je publiai, — avec le nom du roi Frédéric-Auguste de Saxe, l'auguste protecteur de mes recherches, — un *fac-simile* lithographié de ce fragment, comme étant probablement le plus ancien des manuscrits grecs sur parchemin qui fût parvenu jusqu'à nous. Mes démarches au sujet de la partie de ce manuscrit qui était restée au monastère étant demeurées ensuite sans résultat, je me proposai d'aller moi-même en prendre une copie au couvent pour la publier, et dans ce but j'entrepris un second voyage en Orient en 1853. Pendant mon deuxième séjour au monastère du Sinaï, j'eus lieu de penser que le trésor avait été envoyé en Europe dans l'intervalle. N'en ayant plus entendu parler, je jugeai convenable de faire entrer dans un ouvrage plus étendu, composé de découvertes analogues, ce que j'en avais copié en 1844 et conservé dans le plus grand secret. J'y fis en même temps allusion à la part que j'avais prise à la conservation des autres restes du précieux manuscrit, en quelque lieu qu'ils se trouvassent.

Malgré tout, je me sentais attiré à un nouveau voyage au Sinaï. Je voulais commencer par là, dans les contrées de l'Orient, de longues recherches dont j'avais été chargé par le gouvernement impérial de Russie à la suite de mes propositions. La protection spéciale d'Alexandre II et de S. M. l'impératrice m'accompagnait. A mon troisième séjour au monastère de Sainte-Catherine, j'avais déjà consacré plusieurs journées à l'examen de ses bibliothèques. Après avoir exécuté, le 3 février, l'ascension du mont Sinaï, j'expé-

diai de bonne heure, dans la matinée du 4, un serviteur du monastère appartenant à la tribu des Djébéliyeh pour chercher mes Bédouins qui se trouvaient dans le désert auprès de leurs chameaux et leur ordonner de se préparer pour mon retour que j'avais fixé au 7. Dans l'après-midi du 4, j'avais fait une excursion à la plaine de Sébaïyeh, accompagné du savant *ikonomos* (économe) du monastère, et comme j'avais fait don au couvent de quelques exemplaires de mon édition de Leipzig des textes grecs de l'Ancien et du Nouveau Testament, notre conversation avait roulé sur cet ouvrage et particulièrement sur le texte de l'Ancien Testament. En revenant au monastère, à la tombée de la nuit, l'économe m'invita à venir prendre quelques rafraîchissements dans sa cellule. Pendant cette collation, il me dit que lui aussi possédait un Septante [1], et en même temps il alla prendre dans un coin un manuscrit enveloppé de drap rouge, qu'il posa sur la table. Je déployai le drap, et à ma grande stupéfaction, je reconnus les précieuses reliques que j'avais tirées de la fameuse corbeille en 1844. Le volume des feuilles que j'avais sous les yeux (elles n'étaient pas reliées) indiquait immédiatement qu'elles ne se bornaient pas à contenir des fragments de l'Ancien Testament. Mon étonnement s'accrut en les feuilletant à la hâte, car j'y remarquai le commencement et la fin du Nouveau Testament et même l'épître de Barnabas. Outre l'économe j'étais encore entouré de plusieurs autres moines, qui furent témoins de ma joyeuse surprise, mais

1. On appelle ordinairement ainsi le texte grec ordinaire de l'Ancien Testament, d'après les soixante-dix célèbres interprètes d'Alexandrie.

qui pouvaient difficilement comprendre ce dont il s'agissait. Je demandai la permission d'emporter dans ma chambre le drap et tout ce qu'il contenait, pour en faire un examen plus approfondi; l'excellent père-économe, fils spirituel de Cyrille, comme il se nommait lui-même, y consentit avec empressement.

Lorsque je fus seul dans ma chambre, je pus enfin me livrer à l'impression irrésistible de cette découverte: j'avais la conviction que le Seigneur avait mis entre mes mains un trésor inappréciable, un document de la plus haute importance pour l'Église et pour la science. Mes espérances les plus hardies étaient de beaucoup surpassées. Au milieu de l'émotion profonde où me plongeait ce merveilleux événement, je sentis poindre dans mon esprit cette question : Le *Pasteur* ne pourrait-il pas se trouver ici, comme Barnabas ? Déjà je me reprochais cette ingrate pensée en présence de cette abondance de richesses, lorsque mon regard s'arrêta machinalement sur une feuille assez effacée. J'en lus le titre et j'en fus effrayé, car c'était le *Pasteur*. Comment dépeindre ce que je ressentis !

J'examinai alors ce que contenaient véritablement ces feuilles, dont le nombre était de 346 et le format des plus grands. Outre les vingt-deux livres de l'Ancien Testament, pour la plupart complets, entre autres les *Prophètes*, les *livres de poésie* et ce que l'on nomme les *Apocryphes*, tout le *Nouveau Testament* s'y trouvait sans la moindre lacune; de plus, toute l'*épître de Barnabas* et la première partie du *Pasteur d'Hermas*. Comme il m'eût été impossible de fermer l'œil, je me mis immédiatement, malgré le froid, à copier l'épître de Barnabas à la pâle clarté de

ma lampe, m'enivrant par avance de la joie de doter le monde chrétien de cette œuvre vénérable, dont la première moitié n'était connue jusqu'ici que par une traduction latine des plus défectueuses, et la dernière que par des manuscrits grecs modernes et par conséquent peu dignes de foi. Et cependant, aux IIe et IIIe siècles, l'Église était très-disposée à placer au même rang que les épîtres des apôtres Pierre et Paul cette pièce qui dans tous les cas porte aussi le nom d'un apôtre. Outre l'épître de Barnabas, je copiai, au monastère même, les fragments du Pasteur, œuvre qui jouit d'autant de crédit qu'elle, et dont le texte original était considéré comme entièrement perdu jusqu'à l'année 1855 que le fameux grec Simonides le rapporta du mont Athos à Leipzig, partie en copie, partie en trois feuilles de manuscrit sur papier du XIVe siècle. Plusieurs circonstances m'avaient porté à penser que ce texte, corrompu en beaucoup d'endroits, n'était autre chose qu'une traduction datant du moyen âge, exécutée d'après une traduction latine; le texte antique du Sinaï ne tarda pas à me prouver l'inexactitude de cette hypothèse, du moins en ce qui concerne l'ensemble de l'ouvrage.

Le lendemain, 5 février, de grand matin, je communiquai au père-économe mes vues au sujet de ce manuscrit. En raison de la répugnance du monastère à se dessaisir de ses manuscrits, mes vœux se bornaient à tirer une copie parfaitement exacte de la totalité de ce texte, depuis le commencement jusqu'à la fin. Il contenait environ 120,000 lignes courtes, qu'il avait fallu plus d'une année pour écrire au IVe siècle, malgré toute l'habileté des calligraphes d'Alexandrie. Rien n'était préparé pour entre-

prendre immédiatement ce travail au monastère même. D'un autre côté, contrairement à l'avis des autres frères, le *Skeuophylax* s'opposait formellement à ce que j'emportasse le texte en partant, et le manuscrit appartenait à sa bibliothèque, contenant les héritages des évêques et le dépôt des vases sacrés du monastère, d'où il était passé dans la cellule de l'économe. A la suite de la nouvelle, reçue le lendemain de mon arrivée au monastère, que l'archevêque centenaire Constantios était mort à Constantinople, le prieur, dont la décision eût été prépondérante, était parti le 3 février pour le Caire, d'où il devait se rendre à Constantinople avec les autres chefs de la communauté du Sinaï pour l'élection d'un nouvel archevêque. Dans ces circonstances il ne me restait autre chose à faire que de retourner en toute hâte au Caire, afin d'y trouver encore, s'il était possible, les chefs du monastère avant leur départ pour Constantinople, et de leur soumettre la question. Pour le cas où l'envoi de l'original au Caire serait impossible, je me proposais de revenir au plus tôt au couvent et d'y faire un séjour de plusieurs mois.

Le 7 février, le scheik Nazar revint en effet, d'après l'ordre qui lui en avait été donné, camper sous les murs du monastère avec ses gens et ses chameaux, pour m'accompagner au retour. Les vents violents qui, pendant les journées et les nuits précédentes, s'engouffraient avec impétuosité dans les montagnes et jusque dans le monastère, s'étaient apaisés dans cette matinée et l'azur du ciel, libre de nuages, promettait un voyage heureux. Le drapeau russe, arboré sur le couvent, honora mon départ, et un

salut tiré à la même intention du haut de la plate-forme fut répété par les nombreux échos des montagnes. Plusieurs des frères, entre autres le savant Cyrille et le père-économe, voulurent absolument accompagner leur hôte jusqu'à la plaine de Rahah. C'est ainsi que, plein d'émotion et de gratitude, je quittai pour la troisième fois le Sinaï et son monastère.

X

## NÉGOCIATIONS ET TRAVAUX AU CAIRE

Du lundi 7 au samedi 12 février, je parcourus la route du monastère à Suez. Du wadi Zaddr j'avais expédié un de mes gens en avant pour héler une barque du rivage africain, afin de traverser le bras de mer. La barque arriva au rivage asiatique peu d'instants avant nous et nous déposa à Suez à deux heures de l'après-midi. Le départ immédiat pour le Caire étant impossible, je profitai, jusqu'au lendemain dimanche après-midi, de l'hospitalité du consul de Russie, toujours si serviable. Toutefois, vers minuit, la locomotive nous avait fait franchir le désert d'Égypte.

Dès le lundi, dans la matinée, je visitai la maison mère des moines du Sinaï. A ma grande satisfaction j'y trouvai encore le prieur; au moment où il était prêt à partir, il avait reçu de ses frères de Constantinople l'avis que le désir de procéder à l'élection au Caire l'avait emporté. Je présentai ma demande. Nous l'examinerons, fut la réponse. Toutefois, après avoir pris lecture des lettres dont Cyrille

et l'économe m'avaient chargé, le prieur consentit à expédier immédiatement à dromadaire un de ses scheiks les plus sûrs au monastère, en le chargeant d'en rapporter lui-même le manuscrit aussi promptement que possible. Animé par la promesse d'un bon *bakchich*, le scheik quitta le Caire dans la soirée du même jour.

Quelque invraisemblable que le fait paraisse, cette véritable estafette accomplit effectivement ce qu'elle s'était proposé : dans l'espace de neuf jours ce scheik franchit deux fois les déserts d'Égypte et d'Arabie, et revint au Caire, porteur du précieux trésor, le 23 février. Dans la matinée du 24, le prieur, accompagné de son vicaire, se présentait au consulat de Russie, ne m'ayant pas trouvé chez moi, pour me montrer le paquet apporté par la poste au dromadaire. Nous convînmes que je prendrais immédiatement plusieurs cahiers de huit feuilles (l'antique manuscrit avait originairement été partagé en cahiers de ce genre nommés *quaternions*), et ainsi de suite jusqu'à ce que j'eusse entre les mains la copie complète du manuscrit.

Pendant deux mois entiers je restai à l'hôtel des Pyramides, en rapport constant, par les fenêtres, avec tout le mouvement de l'Esbékieh, dans cette ville si animée et si bigarrée, mais personnellement enchaîné à mon immense travail. Pour en faciliter la partie matérielle, j'eus recours à l'assistance de deux compatriotes, un médecin et un pharmacien, qui écrivaient sous mes yeux ; mais je ne pouvais m'en remettre à personne pour la responsabilité de l'exactitude de la copie, qui dépendait uniquement de ma propre et sévère révision. Sans parler d'un grand nombre de pages devenues excessivement pâles à la suite de tant de siècles,

la plus grande difficulté fut de rétablir tous les passages du texte original qui avaient été altérés par d'anciens correcteurs. Ces passages sont si multipliés que sur quelques-unes des trois cent quarante-six feuilles il s'en rencontre plus de cent. La diversité des écritures de ces changements, qui remontent cependant à plus d'un millier d'années, fait reconnaître l'œuvre de six correcteurs au moins, dont souvent l'un a corrigé dans son sens les corrections d'un autre.

La moitié de la copie était à peine terminée que, sur une observation fortuite de ma part, un négociant allemand du Caire, au courant des affaires consulaires, amena un jeune savant anglais au couvent, pour lui procurer l'occasion de voir ce rare manuscrit. Y étant arrivé moi-même peu d'instants après, on m'apprit qu'une tentative de faire vendre ce trésor avait été faite et que même on en avait offert un prix. Je n'aurais pas été embarrassé de répondre, mais le noble prieur déclara que le monastère aimerait mieux faire présent de sa Bible à l'empereur Alexandre, protecteur et défenseur de l'Église orthodoxe, que de l'échanger contre l'or anglais. Il s'entend de soi-même que je ne négligeai rien pour encourager cette disposition (je me propose de revenir sur ce sujet). L'intérêt inattendu qu'inspirait ma découverte me détermina toutefois à ne pas en retarder plus longtemps l'annonce au public [1].

1. Elle eut lieu dans une lettre *au ministre d'État de Falkenstein,* datée du Caire, le 15 mars, et qui n'a été publiée que dans le n° 31 du supplément scientifique de la *Gazette de Leipzig* de 1859.

# XI

## EXPLICATIONS

Mais qu'est-ce donc qui donne à cette découverte, à ce manuscrit une importance si extraordinaire? L'un ou l'autre de mes lecteurs pourrait interrompre par cette question le récit détaillé de sa découverte et de son élaboration. Un patriarche grec pouvait même répondre, avec un mélange d'ironie et de naïveté, lorsqu'on lui vantait l'importance de mes recherches en 1844, par cette observation : « Nous possédons déjà depuis longtemps les évangiles et les épîtres des apôtres; qu'avons-nous besoin de plus? » Nous possédons à la vérité depuis longtemps ces écrits sacrés; ils nous ont été conservés par les copies qui en ont été constamment faites depuis le Ier siècle. Mais, comme une copie était faite sur une autre copie, le texte courait risque, on le comprend facilement, de subir certaines altérations. Cela pouvait arriver, en partie par la négligence, l'inintelligence ou l'ignorance des copistes, d'autant plus que dans les anciens manuscrits les caractères se suivaient

sans séparation des mots et sans ponctuation; en partie par zèle intempestif pour corriger quelques expressions, compléter quelques récits, faire disparaître quelques contradictions apparentes. Or l'histoire nous prouve que ce ne sont pas là de simples hypothèses, des inquiétudes dénuées de fondement. En effet, les bibliothèques du monde chrétien possèdent près de mille exemplaires antiques d'un plus ou moins grand nombre de livres du Nouveau Testament en grec, pour nous borner en ce moment à ce dernier, ainsi qu'un nombre considérable d'anciennes traductions manuscrites de ce texte en syrien, en copte, en latin, en goth, et il en est résulté une si grande variété dans le texte même, qu'un très-petit nombre de versets sont restés complétement identiques, tandis que certains versets offrent jusqu'à dix variantes et plus, portant moins à la vérité sur le fond que sur la forme de leur rédaction. La multiplication des manuscrits par la presse, à dater du xvi[e] siècle, n'a rien changé à cet état de choses, par la raison que leur impression était exécutée tantôt d'après un seul manuscrit, tantôt d'après plusieurs, souvent même sous la direction d'hommes peu propres à coopérer au progrès de la question et jamais avec l'approbation d'une autorité décisive. Après avoir, dans le xvi[e] siècle et les suivants, par ignorance plutôt que par conviction, donné la préférence au texte des manuscrits les plus récents qui offraient entre eux le plus de conformité, on en est venu, de nos jours, à rendre le premier rang aux documents antiques et depuis une quinzaine d'années on a commencé à répandre le texte de ces derniers. L'auteur de ces esquisses de voyage a lui-même travaillé dans ce sens depuis 1839; par sept élaborations consécutives il a

cherché à obtenir l'approbation de ses principes au moyen de vingt mille exemplaires du Nouveau Testament en grec, enrichis d'un plus ou moins grand nombre de notes critiques détaillées. Il était guidé dans ce travail par la conviction que dans le livre le plus saint et le plus influent du monde, où la chrétienté trouve la règle la plus sublime de sa foi et de sa vie, rien n'est indifférent ni indigne de l'étude la plus approfondie, même sous le rapport des formes et des tournures de langage. L'examen critique des textes ne peut évidemment avoir d'autre but que de purger l'Écriture sainte de toutes altérations et additions, et de la ramener autant que possible à l'état dans lequel elle était sortie de la main de ses auteurs inspirés. Dans cette œuvre, trois manuscrits que l'on fait remonter aux IVe et Ve siècles sont reconnus comme guides principaux : le célèbre manuscrit du Vatican, celui de Londres nommé Alexandrin et celui de Paris nommé Palimpseste[1] d'Ephrem le Syrien. Toutefois, aucun de ces manuscrits n'est complet : celui de Paris ne contient que la plus grande moitié du Nouveau Testament; il manque à celui de Londres la presque totalité du premier évangile, deux chapitres du quatrième et la majeure partie de la deuxième épître de saint Paul aux Corinthiens; dans le manuscrit du Vatican, le plus ancien et le

1. Un palimpseste est un manuscrit dont le texte original, écrit sur parchemin, a été enlevé au moyen de lavages, d'un grattage ou d'autres opérations analogues, et remplacé par un autre texte écrit sur la surface satinée de nouveau. Le manuscrit de Paris avait été d'abord écrit au Ve siècle, et contenait la Bible, qui fut remplacée au XIIe siècle par des œuvres d'Ephrem le Syrien. En 1840 et 1841 je déchiffrai, à un très-petit nombre d'exceptions près, le texte primitif qui avait été effacé dans le XIIe siècle, et que des procédés chimiques avaient fait reparaître huit ans auparavant. J'ai obtenu le même résultat avec plusieurs autres palimpsestes sans recourir aux agents chimiques.

plus important des trois, il manque quatre épîtres entières ainsi que les derniers chapitres de l'épître aux Hébreux et l'Apocalypse.

Maintenant survient le fait merveilleux de la découverte d'un manuscrit qui, non-seulement remonte à la même antiquité que le plus ancien de ces trois *codices*, celui du Vatican, mais encore est le seul d'entre eux et même de tous ceux remontant à mille ans qui soit complet. Son texte se rapproche aussi le plus de celui du Vatican; mais, en beaucoup d'endroits, contrairement à ce dernier comme à la plupart des autres, il nous conserve fidèlement certaines leçons à l'appui desquelles nous avons les témoignages des plus anciens Pères de l'Église et des premiers traducteurs. Il est clair que la totalité du texte emprunte une grande autorité à cette circonstance. Quoiqu'il ne soit nullement exempt des fautes de copistes, ni de celles qui résultaient du manque de critique avec lequel on traitait l'Écriture sainte dans les premiers siècles, il n'en est pas moins, si l'on y adjoint les documents antiques ayant le plus d'analogie avec lui, la base générale la plus digne de confiance pour toutes les recherches scientifiques sur le texte sacré. En effet il corrobore de la manière la plus solide les principes que les travaux les plus récents ont placés au premier plan; dans des milliers de passages, il donne une sûreté durable au texte nouvellement adopté d'après les plus anciens témoignages; dans beaucoup d'autres il fait triompher la leçon véritable. Qu'il ne porte préjudice à aucun enseignement de la vérité évangélique et de la foi sanctifiante, nonobstant les modifications qu'il fait subir à certains passages du texte sacré, voilà un résultat de la découverte

d'une arme si puissante pour la critique sacrée, résultat qui n'est point indifférent pour ceux qui, tout en conservant la foi de leurs pères, croient à la légitimité des recherches scientifiques.

Nous n'en dirons pas davantage au sujet du Nouveau Testament. Nous ajouterons, en ce qui concerne l'Ancien, qu'il en est de même de l'état critique de son texte grec, dont la haute importance pour la chrétienté consiste avant tout dans l'emploi que les auteurs évangéliques et apostoliques en ont fait.

Il a déjà été parlé plus haut de l'épître de Barnabas et des *fragments* d'Hermas, qui suffiraient à eux seuls pour donner un prix inestimable au manuscrit du Sinaï.

Nous rapporterons un seul exemple de l'importance de ce manuscrit en dehors de son influence pour la restitution du véritable texte de l'Écriture Sainte. On sait qu'il existe plusieurs manières de voir au sujet de l'antiquité de nos évangiles et de l'époque de leur reconnaissance par l'Église; on les fait dépendre de préférence des plus anciens écrits chrétiens où l'on trouve des témoignages rendus aux évangiles. Dans la portion de l'épître de Barnabas que l'on ne possédait jusqu'ici qu'en latin, le passage : *Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus* excitait depuis longtemps une attention particulière. Même en n'admettant pas l'apôtre Barnabas comme auteur de l'épître, ce passage était considéré comme le plus ancien témoignage à l'appui du premier évangile, quoiqu'il fût possible que cette expression de Notre-Seigneur eût été conservée par la tradition verbale. Cette dernière hypothèse était renversée par les mots *comme il est écrit*, qui précédaient la citation, mais

on attribuait ces mots, avec beaucoup de probabilité, au traducteur. En effet, comment pouvait-on, dès le premier quart du IIe siècle, époque à laquelle l'épître doit avoir été écrite, rapporter un passage de saint Matthieu avec la même formule qui dans la bouche du Sauveur et des Apôtres ne s'applique qu'au canon de l'Ancien Testament? Et cependant, le manuscrit du Sinaï nous apporte la preuve que les mots latins en question appartiennent bien effectivement à l'auteur de l'épître, et non à un traducteur venu plus tard. Voilà une admirable preuve que, contrairement à toutes les hypothèses des investigateurs négatifs, notre évangile de saint Matthieu existait dès le premier quart du IIe siècle, qu'il était non-seulement connu, mais qu'il avait dans l'Église une autorité canonique.

# XII

## LES PYRAMIDES ET LE SPHINX

Au Caire, l'antique cité des kalifes, si riche en souvenirs, l'œil du voyageur ne découvre rien de plus imposant et de plus beau que la vue dont on jouit de la citadelle. Celle-ci s'élève sur une des hauteurs du Mokattam, au sud-est de la ville ; sa fontaine de Youssouf, taillée dans le roc, près du palais de Saladin, remonte aux temps les plus reculés ; mais son principal joyau, c'est la superbe mosquée en albâtre de Méhémet-Ali. Au-dessous d'elle s'étend la « Mer du Monde », ce dédale d'édifices aux couleurs sombres, entrecoupé par un grand nombre de places et de jardins avec de magnifiques bouquets de palmiers, et par les minarets bariolés qui dominent tout leur entourage. Derrière la ville, les rives du fleuve sacré ressortent avec leur verdure ardente ; elles entourent de ce côté la vieille ville comme d'une ceinture d'immortelle espérance ; elles marquent aussi la limite entre la vie et la mort : car immédiatement après elles commencent les pâles collines de sable du désert, ces collines de

sable qui, dans le cours des siècles, ont enseveli tant de vies. Mais du sein de cette région du silence et de la mort s'élèvent fièrement vers l'azur foncé du ciel les impérissables pyramides, témoins silencieux et pourtant éloquents d'un passé déjà bien éloigné. C'est sur elles que le regard s'arrête le plus longtemps. Quand elles se montrent ainsi de loin, à travers le voile léger de l'air du désert, on s'imagine qu'on va lire les mystères de l'antiquité, il semble qu'on doive prêter l'oreille à des accents lointains, on se sent attiré par une puissance magique. Aussi conserve-t-on dans la mémoire leur impression fidèle, longtemps après qu'elles ont disparu à nos regards.

Nul étranger venu, pour visiter l'Égypte, de la patrie de l'observation et de la pensée ne s'arrêtera au Caire sans faire une excursion aux pyramides. Elles forment des groupes au bord du désert qui s'étendent du nord au sud, non loin des rives du Nil. Aux groupes qui tirent leur nom des villages d'Abousir, Sakara, Dachour, etc., le voyageur préfère depuis longtemps celui de Gizeh. Là se dressent fraternellement, l'une près de l'autre, ces trois constructions colossales que, dans le v^e^ siècle avant J.-C., Hérodote attribuait déjà à Chéops, Chéphren et Mikérinos (d'après les monuments : Choufou, Chafra, Menkéra). La pyramide de Chéops est la plus grande : elle mesure, depuis son socle naturel de rocher, qui est en grande partie dans le sable, jusqu'à son sommet actuellement usé, 421 pieds, de sorte qu'originairement elle a dû avoir 500 pieds y compris le socle, et dépasser ainsi de beaucoup le plus haut monument de l'Europe, la cathédrale de Strasbourg, qui compte 438 pieds d'élévation. La pyramide

de Chéphren est à peu près de la même hauteur, tandis que celle de Mykérinos est de moitié plus petite. On a rendu accessible l'intérieur de toutes trois, mais les visites se bornent généralement à la plus grande. Là même, le chemin malaisé, souterrain, ne conduit qu'à des chambres désertes creusées dans le roc, et dont l'air étouffé paraît convenir aux seules chauves-souris.

Une de ces chambres est à 600 pieds au-dessous de la pointe de la pyramide; deux autres, situées beaucoup moins bas, sont désignées comme celles du roi et de la reine. La dernière a 20 pieds de haut et de large, sur une longueur de 30 pieds. Elle renferme encore le sarcophage en granit où la momie de Chéops avait reposé près de quatre mille ans lorsque le calife Mamoun vint la troubler en 820, pour chercher des trésors royaux qu'il ne trouva point.

Il vaut beaucoup moins la peine de visiter l'intérieur de ce colosse de pierre — qui mesure 90 millions de pieds cubes — que de monter, au risque du vertige, jusqu'à son sommet. Les pierres de taille de nummulite calcaire, recouvertes il y a quelques mille ans de marbre poli, mais maintenant complétement mises à nu et faisant saillie d'un pied, forment deux cent six hautes marches; on monte par là jusqu'à la plate-forme qui peut recevoir vingt personnes. De ce point élevé on jouit d'une vue des plus remarquables : au nord et au nord-est, la fertile vallée du Nil, et la ville des kalifes appuyée à la large paroi jaunâtre du Mokattam; à l'est, de l'autre côté du Nil, et plus encore à l'ouest, le désert, d'un rouge clair et éblouissant; au sud, la forêt de Mitrahenny avec ses palmiers d'un vert sombre, et au pied de cette forêt les ruines de Memphis; près de là

les nombreuses pyramides du sud, restées plus près de la métropole que celles de Gizeh.

Quand nous redescendons du sommet du colossal mausolée, dont la construction remonterait, d'après les plus récentes recherches, au ive millier d'années avant J.-C., c'est-à-dire plus de mille ans avant Abraham, le cimetière qui s'étend immédiatement au pied de la pyramide nous invite à le parcourir. Les « demeures éternelles » qu'il contient sont les unes en forme de monticules de pierres de taille avec des parois pyramidales, — de sorte que les niches-chapelles funéraires se trouvent au-dessus de la terre et les chambres des morts proprement dites seules au-dessous ; — les autres creusées horizontalement dans le rocher naturel. Toutes ont l'entrée à l'est, du côté où se lève le dieu Soleil, mais le mort lui-même est couché vers l'occident. Un coup d'œil dans ces tombeaux est une leçon instructive sur le passé reculé de l'Égypte. Tandis que les puissants monarques se construisaient dans les pyramides, à la sueur de milliers de leurs sujets et pendant le cours d'un long règne, un sépulcre qui devait durer d'immenses périodes, ceux qui les entouraient pendant la vie, prêtres et prophètes, conseillers et savants, amis et serviteurs, se sont groupés autour d'eux dans de superbes cavernes que le temps a également épargnées. « Favoris du roi », tel est leur titre commun ; aussi sont-ils restés jusqu'à la mort fidèles à leur maître. Les inscriptions, souvent en diverses couleurs, des chapelles sépulcrales rappellent les nombreux titres des défunts. On voit par là que la cour égyptienne d'il y a cinq ou six mille ans aimait autant les distinctions honorifiques que le premier État venu de l'Allemagne actuelle. Outre les

inscriptions, les morts sont représentés en relief sur la paroi nue de granit ; on y a joint en écriture et en images les offrandes qui leur étaient apportées lors de certaines fêtes. Enfin sur ces mêmes murailles de rocher se déroulent devant nos yeux les images les plus variées de la vie de ces temps reculés : on y voit représentés l'agriculture, la chasse, la pêche, les métiers industriels et les occupations domestiques. Nous n'examinerons d'un peu plus près qu'un seul de ces sépulcres, celui que les Anglais ont appelé le sépulcre des Nombres. Un « savant du palais », qui avait pour femme une « prophétesse favorite du roi », et pour fils trois « scribes », l'a construit pour lui et sa famille. Des différentes peintures qui décorent les murs, la plus intéressante est celle où il apparaît lui-même avec sa figure majestueuse, appuyé sur un bâton, un chien à ses côtés, et entouré de ses richesses patriarcales. Pour plus de sûreté, à côté des différents troupeaux est inscrit leur chiffre ; nous apprenons ainsi que ce savant du palais, nommé Chafraanch, possédait huit cent trente-cinq bœufs, deux cent vingt vaches, deux mille deux cent trente-cinq chèvres, sept cent soixante ânes et neuf cent soixante-quatorze moutons. La coutume de gratifier de tels biens les savants est, comme on sait, tombée en désuétude; plus d'un d'entre eux ne possède pas même cette unique vache « qui le fournirait de beurre. »

Au sud-est de notre groupe de pyramides et de leur champ des morts, nous sommes attirés de nouveau par un ancien monument de pierre, très-admiré, et contemporain des pyramides, puisqu'on y a lu le nom de Chafra, constructeur de la seconde pyramide. Pour la plupart des visiteurs

elle est malheureusement ensablée en très-grande partie; seuls, Caviglia en 1817, plus tard Lepsius et enfin Mariette ont fait enlever le sable qui la cachait et réussi, notamment le savant français, à étudier de près le secret de sa construction. Ce que j'en ai vu se borne à la tête et au cou du sphinx, qui représente le dieu Soleil. La beauté tant célébrée de la figure géante est gravement compromise par la perte du nez. Dans le monument tout entier, la nature et l'art se sont donné la main. Le rocher naturel a servi à former un immense sphinx. Tandis que le corps et le cou ont subi peu de transformation, c'est la tête qui a réclamé surtout le talent du sculpteur. Lorsqu'on dégagea pour la première fois le colosse des masses de sable, on découvrit, entre les deux pattes étendues vers l'orient, un petit temple, devant lequel se trouvaient deux lions, placés sur des socles, ainsi qu'un troisième regardant entre les deux vers l'entrée. Depuis l'extrémité des pattes jusqu'à la naissance de la queue, les dernières mesures ont indiqué 172 pieds. D'après les découvertes de Mariette, il y a encore, au sud du « Lion de la Nuit », comme les Arabes l'appellent, un superbe temple, des galeries et des salles, entourés — rapporte Brugsch, un témoin oculaire — de murailles cyclopéennes de syénite et d'albâtre. C'était vraisemblablement le centre du culte de la divinité symbolisée d'une façon si grandiose.

# XIII

## LE SÉRAPÉUM

L'examen du sphinx nous a déjà fait rencontrer l'homme dont le nom se rattache aux découvertes monumentales les plus importantes faites depuis un siècle sur le sol de l'Égypte. La plus remarquable de toutes eut lieu en novembre 1851 aux environs de Sakara, qui se trouve à deux lieues au sud des grandes pyramides de Gizeh. Au lieu de mes visites plus récentes, je me permets de décrire celle que je fis en avril 1853, un an et demi après la découverte, avec le célèbre égyptologue Brugsch.

Montés sur des ânes, nous partîmes de l'Esbékieh à sept heures et demie du matin. Lorsque nous passâmes près des hautes ruines de la Babylone égyptienne, les nuages de poussière nous prouvèrent toujours plus clairement que nous avions un compagnon très-désagréable dans le *chamsin,* ce vent du sud qui, pendant nos mois de printemps, est une des plaies d'Égypte. Tant que nous fûmes dans les limites de la culture, il resta pourtant tolérable.

Quand nous eûmes passé le Nil et laissé derrière nous Gizeh, nous traversâmes une grande et belle forêt. De là, notre route nous conduisit par des prairies vertes et pleines de fleurs; des ânes et des chevaux, des chèvres et des chameaux fourrageaient dans de superbe trèfle; les champs, plantés surtout d'orge, de froment, étaient couverts d'une moisson dorée. Au bout d'environ quatre heures de chemin, nous eûmes atteint le bord du désert. Dans l'espace de trois quarts de lieue environ qui nous séparait encore des fouilles, nous comprîmes parfaitement comment le sable envahisseur peut engloutir des monuments colossaux et même des villes entières. Nous avancions dans une atmosphère étouffée et accablante, ne voyant qu'à quelques pas devant nous; plusieurs pyramides devenaient même momentanément invisibles. Après une course aussi fatigante, avec quelle joie ne quittâmes-nous pas le dos de nos montures pour entrer dans la demeure de Mariette. Cette maison improvisée dans le désert est elle-même une curiosité; elle est bâtie uniquement d'anciennes briques et de pierres calcaires qui ont fait partie du Sérapéum.

Mariette nous reçut de la façon la plus aimable; Brugsch, qui lui avait déjà fait plusieurs visites pleines d'intérêt scientifique, était pour lui un ami et un hôte toujours bienvenu; moi-même j'avais fait précisément sa connaissance à Paris, au musée égyptien, à la direction duquel il appartenait. A ma grande surprise, il me présenta — honneur immérité! — la traduction anglaise de mon *Voyage en Orient*, qui faisait partie de sa bibliothèque du désert, nécessairement limitée à un petit nombre de volumes. Presque toute l'après-midi le chamsin nous força de

rester à l'abri des murailles de pierre. Nous nous contentâmes d'entrer en rampant dans quelques-uns des tombeaux souterrains, dont mon savant compagnon avait déjà étudié les parois de marbre couvertes de hiéroglyphes et d'élégantes figures, — et de visiter les magnificences des magasins que Mariette a établis dans les anciennes salles creusées dans le roc. Mais après le coucher du soleil, je pus admirer la plus intéressante des découvertes de Mariette.

Nous prîmes un chemin qui descendait obliquement; à nos pieds le roc, dans lequel il était pratiqué, était couvert d'un sable épais, tandis que des deux côtés s'élevaient des murs de pierre calcaire. Sur ses parois, on a trouvé des centaines de *stèles* (tablettes de forme allongée) avec des inscriptions hiéroglyphiques et démotiques. Bientôt nous nous trouvâmes devant un portique de pierres de taille s'ouvrant à l'orient, et portant de nombreuses inscriptions d'écriture démotique en encres rouge et noire. Ce portique conduit à un grandiose édifice souterrain. Nous entrâmes d'abord dans un vestibule dont les murs, maintenant nus, portaient des stèles écrites, semblables à celles que nous venons de mentionner. Deux entrées mènent de là dans de grandes galeries, larges de seize pieds et presque aussi hautes. Après être entrés dans celle de droite et y avoir marché quelque temps, nous rencontrâmes au milieu du chemin quelque chose qui avait l'air d'un grossier bloc de granit; examiné de plus près, il se trouva être un grand sarcophage carré, haut de 7 pieds et large de 6 environ, devant lequel se trouvait son couvercle, de 3 pieds de haut. Peu après, nous remarquâmes, des deux côtés de la longue galerie, des caveaux voûtés ou des niches contenant de gigantesques

sarcophages. Mariette ayant illuminé ces caveaux, ils faisaient une impression magique, fantastique : nous nous sentions au milieu des mystères de l'ancienne Égypte. Les voûtes latérales, hautes d'une vingtaine de pieds et larges de 16, sont de plusieurs pieds plus basses que la galerie, de sorte que l'on doit descendre pour visiter les sarcophages. Le nombre de tous ceux que l'on a trouvés s'élève à trente et un ; ils sont pour la plupart en granit d'un vert foncé et ont une couverture polie et brillante comme une glace ; un seul, le plus grand, est de granit rougeâtre et tacheté. Leur hauteur et leur largeur sont d'environ 7 pieds, leur longueur de 12. A l'exception de quelques-uns qui sont en maçonnerie, chaque sarcophage est d'un seul bloc; il en est de même du couvercle haut de 3 pieds, qu'on a trouvé, pour la plupart des sarcophages, déplacé de 2 pieds de sa position primitive et permettant de jeter un coup d'œil dans l'intérieur. Il y a là une trace de fouilles anciennes et probablement antérieures au christianisme, trace à laquelle viennent se joindre les tas de pierres mis sur les sarcophages et à côté, en signe de mépris. Ces recherches n'ont pu manquer d'avoir un heureux résultat; aussi n'a-t-on plus rien trouvé dans les sarcophages qui ait quelque valeur, si ce n'est des os d'Apis. Dans deux d'entre eux seulement, qui n'avaient pas été ouverts, Mariette a eu le bonheur de mettre la main sur un vrai trésor, des anciens bijoux. Nous n'en avons rien vu nous-même ; ils avaient été déjà expédiés à Paris, où deux des plus beaux sarcophages devaient les suivre. Un petit nombre de ces cercueils sont ornés de caractères hiéroglyphiques, comme par exemple celui où l'on a lu le nom de Cambyse ; ainsi les renseigne-

ments les plus précieux fournis par cette découverte viennent des stèles, dont le texte détaillé rendra possible de déterminer, depuis Ramsès le Grand au xve siècle avant notre ère jusqu'à l'époque des Ptolémées, les périodes complètes des Apis. Comme il faut compter vingt-cinq ans pour chacune de ces dernières, les trente et un cercueils qu'on a trouvés embrassent près de huit cents ans.

L'importance de ce sépulcre des Apis, qui s'est ouvert tout d'un coup après tant de siècles pour parler avec une telle éloquence, s'explique par la connaissance de l'antique culte consacré à l'Apis. Le taureau auquel on rendait des honneurs divins passait pour le représentant d'Osiris lui-même, l'une des divinités les plus vénérées, le « seigneur des tombeaux », comme on l'appelle de préférence; on pensait sans doute que l'âme d'Osiris avait établi sa demeure dans un taureau semblable. Le bœuf Apis était élu parmi toute sa race, devait être de couleur noire, avoir un carré blanc sur le front et divers autres signes importants lui servant de titres de crédit. Sa naissance était entourée de légendes; la vache, sa mère, avait été, disait-on, fécondée par la lune. Sa découverte était un grand événement national, auquel se rattachaient des fêtes brillantes. Dans son temple, il était soigné et gardé avec une religieuse vénération; on l'honorait surtout par des sacrifices de taureaux rouges; mais au bout des vingt-cinq ans que sa vie ne devait pas dépasser, en rapport avec la période lunaire de 25 ans, les prêtres le noyaient dans un puits sacré. On célébrait alors les funérailles solennelles du mort regretté, et le souverain d'Egypte lui élevait dans le sanctuaire souterrain un splendide sarcophage.

On peut supposer, d'après ce qui précède, que le lieu de la sépulture communiquait avec le temple où l'Apis (Osir-Apis) était adoré ; en effet, la découverte de Mariette ne se borne pas aux tombeaux ; ils ne forment qu'une partie du Sérapéum mis au jour par lui. Une grande muraille carrée, — qu'on avait fort bien remarquée avant Mariette, mais sans savoir ce que c'était, — entoure à la fois le temple et le sépulcre. Une allée de sphinx conduit à son entrée orientale, qui est la principale. Strabon trouva déjà cette allée en grande partie remplie de sable ; près de dix-neuf cents ans après lui, la notice qu'il en a laissée a été pour Mariette la clef de ce trésor caché dans le désert. On trouve, outre les sphinx, des panthères montées par des enfants, ainsi que beaucoup de choses intéressantes et précieuses qui enrichissent les musées égyptiens. Au nombre des plus belles reliques, Mariette compte une statue d'Apis taillée par une main très-habile dans la pierre calcaire. Des signes sacrés, de couleur noire, ornaient encore son corps, et elle portait des inscriptions démotiques. Avant notre visite, elle avait déjà fait le voyage de Paris. Des diverses pièces du Sérapéum que j'ai vues moi-même, je mentionnerai encore la salle « bleue », sur les murs de laquelle est représentée une procession offrant un sacrifice à l'Apis. Les couleurs qui y sont employées, nommément le noir, le rouge et le bleu, se sont si parfaitement conservées qu'aucun observateur ne supposerait que le pinceau les a déposées là il y a des milliers d'années.

Le second jour de notre séjour chez Mariette, le chamsin était heureusement tombé. Nous partîmes donc à cheval de bon matin pour le village de Mitrahenny, construit

sur les ruines ensablées de Memphis. A une demi-heure du temple de Sérapis qui est, du reste, plus près d'Abousir que de Sakara, nous arrivâmes à ce dernier village, dont le nom est dérivé de « Sakar », surnom d'Osiris. Une muraille, auprès de laquelle nous passâmes, — elle appartenait à la demeure du scheik de Sakara — était toute construite en belles pierres antiques avec des inscriptions hiéroglyphiques et des figures dont mon compagnon prit aussitôt quelques copies. Dans le bois de palmiers et d'acacias de Mitrahenny, à trois quarts de lieue de Sakara, nous rencontrâmes des fouilles que la Société géologique de Londres faisait pratiquer sous la direction du savant arménien Hékékyan-Bey. Autour du campement anglais, se trouvaient rangés des objets qu'on avait déterrés : statues et débris de statues, fragments de colonnes, piédestaux, etc., la plupart en granit; on remarquait en particulier un beau reste de statue d'albâtre. Un grand nombre de ces objets portaient des inscriptions hiéroglyphiques ou démotiques; sur la poitrine de la statue d'un prêtre ou d'un scribe royal, selon le nom qui lui est donné sur le monument même, Brugsch découvrit un calendrier des fêtes étonnamment complet. Brugsch attribue toutes ces statues à l'époque de Ramsès le Grand, dont le colosse est au centre de ces fouilles. Quant à ce colosse lui-même, découvert il y a quelques dizaines d'années par Caviglia et Sloane, on s'arrête devant lui dans une admiration toujours nouvelle. Il est étendu là dans la forêt de palmiers, dans le même pli de terrain où il a été trouvé, un des côtés de la figure tourné contre terre. Il est fait d'un seul morceau de fine pierre calcaire, et mesure encore, bien que les pieds manquent, quarante pieds de longueur. Ce n'est pas seule-

ment la grandeur de la statue qui captive le spectateur, c'est encore l'expression du visage. Les noms écrits en hiéroglyphes sur la ceinture et sur le pectoral ne laissent aucun doute à cet égard : c'est bien le grand Ramsès, le célèbre roi guerrier que les Grecs nommaient Sésostris. Et, chose remarquable ! Hérodote, comme plus tard Diodore, fait lui-même mention de cette colossale statue que nous avons retrouvée. Les deux historiens rapportent que le roi Sésostris éleva à Memphis devant le temple de Ptah, qu'ils appellent Héphestos, deux statues de pierre hautes de trente coudées, et quatre autres de vingt coudées, représentant les premières sa femme et lui, les dernières ses quatre fils. Il est extrêmement vraisemblable que nous avons sous les yeux l'un de ces six colosses, savoir l'un des deux plus grands. On a aussi trouvé dans le voisinage des fragments des autres ; on peut également les rattacher aux monuments du temple consacré à Ptah. Mais le zèle scientifique ne se contentera pas encore de cela : il s'agit en effet du temple le plus ancien que connaisse l'histoire, puisque Hérodote lui-même lie à sa construction un nom qui flotte dans le vague des temps les plus reculés, celui de ce Ménès que nos égyptologues placent au cinquième millénaire avant notre ère. Au reste, si le plan formé avec le consentement du vice-roi de transporter la statue de Ramsès en Angleterre se réalisait, Londres s'enrichirait d'une véritable merveille.

Après notre retour chez Mariette, nous pratiquâmes nous-mêmes une petite fouille, pour chercher non des colosses, mais des momies d'ibis. Près d'Abousir, il se trouve en effet, avec beaucoup d'autres tombeaux, des momies d'oiseaux sacrés. Le travail qui consiste à déterrer ces momies

n'est pas précisément agréable. Nous entrâmes tous deux, — Brugsch devant, armé d'une lumière, moi derrière, — dans l'allée souterraine où les urnes de terre contenant les momies d'ibis sont empilées à perte de vue. Il n'est pas difficile de trouver des cruches qui ne soient pas encore ouvertes, quoique les fragments de celles qui sont brisées couvrent le sol de ce lieu où un enfant peut à peine se tenir debout. Mais parmi vingt à trente urnes que l'on casse, il en est une à peine dont on puisse transporter le contenu. Ce que la plupart contiennent s'émiette et forme une poussière noire, de sorte que le souterrain à peine éclairé se changea bientôt pour nous en une cheminée pleine de suie. Cependant, au bout de quelques heures, nous en avions trouvé plusieurs qui étaient capables et dignes d'être transportées. Ces momies d'ibis nous rappellent une ancienne coutume religieuse des Égyptiens, qui peut se comparer à l'usage de la messe des morts chez les catholiques. On chargeait les prêtres de présenter, pour des morts bien-aimés, une offrande aux dieux, nommément à Osiris. Cette offrande consistait à placer dans les catacombes une cruche avec une momie d'ibis. Les couvertures de lin, dans lesquelles la momie est enveloppée, indiquent par leur diversité, par leur valeur inégale, le rang des personnes en l'honneur desquelles elle a été déposée, ou encore le plus ou moins de libéralité de la famille.

On a de plus fait l'observation que, dans un certain nombre de cruches, l'enveloppe de toile, qui a d'ordinaire la forme d'un pain de sucre avec la pointe aplatie, recouvre un petit bâton occupant la place de l'ibis. On a cru d'abord que c'étaient de fausses momies d'ibis, de fabrication récente. Mais une semblable imitation eût été certainement plus coûteuse

et plus difficile pour les Bédouins que la découverte de momies authentiques. La tricherie doit être probablement mise sur le compte des prêtres égyptiens qui pouvaient avoir souvent à faire de telles offrandes sans posséder l'oiseau nécessaire. S'ils osaient faire d'un bâton une momie et le mettre sous ce titre dans la cruche qu'ils fermaient soigneusement, ils pouvaient dormir tranquilles. Leur fraude pieuse ne devait venir au jour que maintenant, au bout de plusieurs milliers d'années.

Après que Mariette eut enrichi avec une rare libéralité ma petite collection d'antiquités d'un certain nombre de fragments de papyrus grecs, qu'on avait trouvés dans les environs et qu'on lui avait apportés, je repris le même jour la route du Caire, où mon âne infatigable, trottant ou galopant sans relâche, me ramena en trois heures et demie.

# XIV

## HÉLIOPOLIS

Après les excursions faites à l'ouest du Caire, nous devons mentionner brièvement celles du nord-est. Revenus de Memphis et des admirables monuments qui l'avoisinent, allons maintenant à Héliopolis. Comme là Mitrahenny s'élève avec ses huttes et ses palmiers sur les temples et les palais écroulés sous les sables, ici il en est de même de Matarieh ; seulement ce dernier endroit a su conserver quelque chose de plus de la riche végétation de l'Egypte. Matarieh est à peine à deux lieues du Caire; le chemin nous fait passer à côté de l'Abbassiyeh, ce beau château qu'Abbas-Pacha a bâti près de la montagne Rouge, entre le désert et une contrée toute parfumée de fleurs. Après avoir dépassé les prairies ornées d'allées d'acacias et de tamaris, et les champs couverts de riches moissons, nous descendons près du jardin où se trouve le fameux obélisque d'Héliopolis. Les quatre côtés de ce monolithe, qui a 60 pieds de haut, sont couverts d'hiéroglyphes ; seulement des colonies

d'insectes se sont établies sur deux des côtés, et leur épais filet a complétement enseveli les vieilles inscriptions. Les portions encore visibles du texte attribuent la construction du monument à Sésourtésen I[er], que l'égyptologie d'aujourd'hui place au III[e] millénaire et Wilkinson au XVIII[e] siècle avant J.-C. Voilà donc le seul témoin de la gloire de cette cité qui pendant des centaines et des milliers d'années a été le centre brillant de la culture, de la sagesse et de la piété égyptiennes, et dont les murs — malgré les dévastations causées par Nabucadnetsar et Cambyse, les exécuteurs des menaces prophétiques — ont vu venir des pèlerins avides de science, tels que Platon et Eratosthène. Dans cet obélisque elle a, il faut le dire, laissé à la postérité un monument digne de sa renommée. Selon toute vraisemblance, il se trouvait jadis devant le célèbre temple du Soleil, desservi par ce prêtre Potiphéra qui donna sa fille Asnath en mariage à Joseph, le favori de Pharaon. Comme, d'après le témoignage d'Abd-Allatif, le portail même du temple, avec un grand nombre d'inscriptions, existait encore au moyen âge, ainsi que beaucoup d'autres monuments, on peut compter pour toute cette construction disparue sur une résurrection analogue à celle du Sérapéum. En attendant, quelques beaux fragments en marbre ont été du moins remis au jour, parmi lesquels deux linteaux de porte chargés d'inscriptions du XVII[e] siècle avant l'ère chrétienne, avec une architrave artistement travaillée et une patte de lion appartenant à l'un des nombreux sphinx qui décoraient autrefois la route du temple.

Mais Matarieh conserve un autre reste, un souvenir vivant des sanctuaires détruits de l'ancien dieu Soleil. C'est la célèbre *Source du Soleil*, à laquelle le temple et la ville

doivent peut-être leur existence. Au moyen âge, — comme cela ressort d'Edrisi au XII^e^ siècle et d'Aboulféda au XIV^e^ — toute la localité portait le nom d'Aïn-Chems, qui pouvait avoir remplacé depuis longtemps celui de Beth-Chems, *Maison du Soleil*, employé par Jérémie[1]. Cette source tant glorifiée par le culte égyptien dès la plus haute antiquité, la légende chrétienne s'en est pourtant emparée de bonne heure ; car le récit d'après lequel elle aurait jailli sur l'ordre du divin enfant pour désaltérer ses parents est déjà indiqué dans l'évangile syro-arabe de l'Enfance[2]. Récemment seulement, au respect de son eau fraîche et bienfaisante, exprimé par beaucoup de voyageurs, a succédé la prose de l'industrie égyptienne. On ne se contenta plus, comme précédemment (depuis 1483), d'étaler près du courant des roues à puiser l'eau, mues par des buffles ; on plaça ces roues jusqu'à la source même.

De la source, nous n'avons que quelques pas à faire pour arriver à cette autre relique de la tradition chrétienne, aussi estimée que la précédente et en rapport intime avec elle : ce sycomore à l'ombre duquel la sainte famille doit avoir trouvé repos et sécurité lors de sa fuite en Égypte. L'évangile de l'Enfance se borne encore à mentionner ce fait, tandis qu'ailleurs et dans la tradition orale il s'est

1. A Aïn-Chems se rattache aussi le nom de Matarieh (eau fraîche?). Comme ce nom actuel se lit déjà dans l'*Évangile de l'Enfance* en syro-arabe (*Ad sycomorum illam digressi sunt, quæ hodie Matarea vocatur*, chap. XXIV. Voir mes *Évangiles apocryphes*, pag. 184), il remonte plus haut que le XII^e^ siècle. Mais probablement il ne désigna d'abord que le sycomore par rapport à la source qui était à côté.

2. Le passage cité poursuit immédiatement ainsi : *et produxit dominus Jesus fontem in Matarea, in quo hera Maria subuculam* (lange, camisole) *ejus lavit.* »

conservé avec les plus riches ornements. Ce grand figuier-mûrier qui porte encore chaque année son fruit, une espèce particulière de figue, est une vraie curiosité. Trois puissantes racines donnent naissance à cinq fortes branches, dont deux seulement continuent, formant néanmoins un arbre d'une grosseur rare. Les cinq branches principales ont à leur origine 10 pieds de circonférence. Toute l'apparence de cet arbre montre qu'il est vieux de plusieurs siècles. Or, Fabri le désignant déjà comme un « très-grand et gros » et « très-vieux figuier, » dans le tronc[1] duquel brûlaient « deux lampes allumées en l'honneur de la sainte Vierge, » il peut fort bien avoir maintenant le double au moins de l'âge qu'il avait alors; le livre syro-arabe de l'Enfance suppose en effet que le sycomore est connu, et l'on ne peut guère admettre qu'il y en eût un second qui méritât cette mention.

Ce même arbre se trouvait, du temps de Fabri, dans le jardin de baumiers dont, longtemps avant les descriptions des voyageurs du moyen âge, notre livre de légendes orientales attribue l'origine au pouvoir miraculeux de l'enfant de Dieu[2]. Aujourd'hui encore il est au milieu d'un magnifique jardin, où, à la place des arbustes à baume, le pêcher et l'abricotier, l'oranger et le limonier, et les plus belles roses à cent feuilles fleurissaient en répandant leur parfum dès le milieu de février.

1. D'après le récit de Thévenot, l'autre moitié du tronc, indiqué comme creux depuis des siècles, s'est rompue en 1656.

2. *Ex sudore autem domini Jesu, quem illa ibi sparsit, balsamum in illa regione provenit.*

## XV

### SUITE DES NÉGOCIATIONS DU CAIRE

J'ai déjà mentionné les bonnes dispositions qu'on m'avait exprimées au couvent du Sinaï à l'égard de l'empereur Alexandre. Pendant le cours de mes relations avec les religieux, je conçus, en effet, la vive espérance que la proposition du don du manuscrit serait faite par le nouvel archevêque, dès qu'il serait nommé, et par les députés. L'élection eut lieu la semaine de Pâques; malgré une certaine opposition de la part du haut clergé, l'unanimité des voix se porta sur un archimandrite du nom de Cyrille, arrivé de Constantinople, un homme qui paraissait légitimer par ses talents, son expépérience, son caractère, la recommandation que lui avait donnée le défunt archevêque. Lorsque, peu après l'élection, j'eus l'honneur de le voir chez moi ainsi que plusieurs prieurs, j'appris avec étonnement que la donation méditée ne pouvait pas avoir lieu avant que l'archevêque eût reçu sa consécration du patriarche de Jérusalem et sa reconnaissance de la Sublime-Porte et du vice-roi d'Égypte. Je vis là une preuve de l'importance que le nouvel archevêque

attachait à ce que ses décisions, indépendantes de toute puissance supérieure, à l'égard des propriétés du couvent datassent de sa reconnaissance complète et officielle. Comme on me dit en même temps qu'il fallait tout au plus trois mois pour accomplir ces formalités, j'eus bientôt pris la résolution de m'occuper sans retard des autres objets de la mission qui m'était confiée. Il est vrai que ma révision de la copie déjà faite n'était pas tout à fait terminée, mais le désir de rejoindre à Jérusalem le grand-duc Constantin m'engageait à me hâter. Lorsqu'il m'avait reçu au mois d'octobre précédent au château d'Altenbourg et m'avait exprimé le plus bienveillant intérêt pour mon entreprise, il considérait au moins comme possible que son voyage s'étendît jusqu'en Terre-Sainte. Or, depuis quelque temps, les journaux m'apportaient des indications dans le même sens. Mais avant mon départ du Caire, le patriarche d'Alexandrie, prélat d'une culture distinguée, m'apprit, en me rendant ma visite, que le sultan avait mis un bateau à vapeur à la disposition du patriarche de Jérusalem pour aller recevoir Son Altesse impériale à son entrée dans la ville sainte. D'après ces nouvelles, je pensais, selon toute apparence, arriver plus aisément trop tard que trop tôt.

## XVI

### DÉPART ET QUARANTAINE

Au nombre des plus grandes plaies de l'Orient, il faut mettre non-seulement la peste qui ravage les villes et les contrées, mais encore ce qu'on a inventé pour la combattre: la quarantaine. En effet, cette institution, certainement salutaire et nécessaire en son temps, se maintient avec toute sa rigidité dans les moments où l'idée même d'une épidémie ne se légitime pas et ne trouve des défenseurs que chez les charlatans au courant des habitudes de la spéculation orientale. La quarantaine infligée alors sur les côtes asiatiques de la Méditerranée à tout ce qui sortait d'Egypte était de cette nature. Pendant qu'au Caire, à Alexandrie et dans les environs de ces villes, la santé était parfaite, tout ce qui venait de là, hommes, bétail et marchandises, n'en devait pas moins être traité sur la côte turque comme étant soupçonné de peste. Cette absurde mesure avait pour conséquence de paralyser singulièrement le commerce entre l'Egypte et la Turquie. Le Lloyd

autrichien et les autres sociétés européennes de bateaux à vapeur ne servaient plus comme à l'ordinaire d'intermédiaire à ce trafic; il était abandonné à quelques bateaux turcs qui faisaient de temps en temps la traversée, et dont deux terribles catastrophes mettaient hors de doute le peu de sûreté. Comme une telle conduite de la part des autorités sanitaires de la Turquie nuit surtout aux intérêts européens, nommément aux voyageurs venant d'Europe, on a le droit de demander si les ambassades de Constantinople sont trop occupées ou trop négligentes pour garantir leurs nationaux du tort que leur fait l'arbitraire turc.

L'espoir que la quarantaine syrienne allait cesser s'était déjà répandu en Egypte dans les mois d'avril et de mars; il était naturel de prendre en considération le grand nombre de pèlerins se rendant de tout pays à Jérusalem. La malheureuse précaution n'en continuait pas moins; seulement à la fin d'avril l'inspecteur général de la quarantaine de Constantinople parut à Alexandrie et, voyant que l'état sanitaire était si excellent, il fit espérer le prompt rétablissement des communications.

Sur ces entrefaites, je cherchai vainement à Alexandrie, au commencement de mai, un bateau allant à Jaffa. Cependant, comme je trouvai trois compagnons de voyage, un général russe, un lieutenant de hussards prussien et un *gentleman* américain, la compagnie turque mit un bateau à vapeur à notre disposition, pour un prix élevé, il est vrai, et dans l'espérance que la bonne occasion tenterait plusieurs autres personnes. Elle ne se trompait pas dans son attente. En effet, lorsque, le 5 mai au matin, nous montâmes sur notre bateau, nous le trouvâmes déjà occupé par

une cinquantaine de passagers, au nombre desquels il y avait des prêtres juifs et mahométans, ainsi que des moines grecs et latins. Le capitaine Hassan-Bey, un Turc pur sang, s'appuyant sur son expérience, considérait cette rencontre comme le signe précurseur d'une mauvaise traversée. Indépendamment de cela, la mer où nous naviguions était faite pour nous rappeler Jonas, car c'est précisément à Jaffa que le prophète s'était embarqué quand il fut jeté à l'eau par les matelots pour apaiser les flots courroucés. Pourtant notre traversée s'effectua heureusement; malgré sa mauvaise réputation, le port de Jaffa était parfaitement calme à notre arrivée, de sorte que nous pûmes quitter la cabine turque dès le 6 après midi. Comme le soleil allait se coucher, tous se pressaient sur les nacelles de débarquement. La nôtre était surchargée. Les gens de l'équipage s'arrangèrent, selon leur habitude, de telle sorte que nous, les trois chrétiens et Franks, — le général restait sur le bateau — nous fûmes forcés de défrayer la société turque en payant au moins trois fois plus qu'il ne fallait; en effet, ils ne nous laissèrent descendre à terre que lorsque nous leur eûmes jeté les écus sonnants. Cela nous rappela que nous étions en pays barbare; car, à la nuit tombante, nous étions complétement à la merci de ces hommes dans leur frêle embarcation. En outre, il nous fallut nous laisser porter, ainsi que nos bagages, sur le dos des bateliers pour atteindre le sec.

Quand nous sentîmes enfin la terre sous nos pieds, nous ne trouvâmes d'autre porte ouverte pour nous offrir l'hospitalité que celle de la quarantaine. Ce lugubre édifice forme un carré; au milieu une cour avec de misérables plantations et une fontaine; tout autour les chambres grandes

et petites, qui ressemblent plutôt à des étables qu'à une habitation. Dans la plupart, les meubles font totalement défaut; la mienne seulement, désignée par le gardien comme *la più bella*, possédait une table de bois. Outre cela, sa *bellezza* se bornait à sa petitesse, trois fenêtres qu'il vaudrait mieux appeler des soupiraux, une niche dans le mur et une planche élevée d'un côté. Les femmes de notre société — grecques, russes et juives — se trouvaient dans une position particulièrement lamentable. Les gardiens de la quarantaine avaient positivement l'air de mendiants; leur costume n'était que quelques guenilles dont ils se laissaient sans scrupule arracher un lambeau, et ils portaient pour arme officielle un gourdin. On ne vit paraître que dans les derniers jours le gardien en chef, un peu mieux mis que ses subordonnés. Tout commerce avec le dehors était soumis à des formalités ridicules. La faculté de manger à sa faim était bien laissée à chacun; mais elle suppléait au luxe de la table. Nous dûmes passer près d'une semaine dans cette captivité; pendant ce temps le médecin, un Français, se montra deux fois; la seconde fois, l'un des motifs de sa visite était de nous présenter son compte. Si quelqu'un arrivait dans un tel lieu avec des dispositions maladives, — et combien aisément cela n'est-il pas le cas après une traversée fatigante! — il pourrait difficilement être placé dans des conditions plus défavorables; quand aux voyageurs bien portants, ils doivent se féliciter de sortir sains et saufs d'un endroit aussi sale et aussi malsain. Dans un précédent voyage, j'avais déjà subi une de ces quarantaines orientales et menacé le médecin de porter plainte auprès de l'autorité supérieure. Il me répondit qu'il en

était bien aise et encore plus si ma plainte avait du succès; mais, ajouta-t-il, on s'est déjà plaint fréquemment sans le moindre résultat.

Mentionnons encore un incident comique. Un Écossais trouvant au coucher du soleil la porte ouverte et non gardée, il sortit et se promena pendant un quart d'heure sur le bord de la mer. Les gardiens s'en aperçurent alors et le firent rentrer. La chose fut rapportée au gouverneur de Jaffa ; il envoya incontinent dans la quarantaine une troupe de soldats pour s'enquérir du délit. Bien que l'officier du détachement parût comprendre le ridicule de l'affaire, toutes les portes n'en furent pas moins dès lors occupées par des militaires, d'autant plus que précédemment déjà, un Juif ayant répondu par un coup à une malhonnêteté d'un des gardiens caractérisés ci-dessus, une plainte avait été portée à la même haute juridiction sur les « violences » des habitants de la quarantaine.

## XVII

### VOYAGE A JÉRUSALEM — LE GRAND-DUC CONSTANTIN ET SON ENTRÉE

Mais passons de ce spectacle désagréable à un tableau plus riant. Le 10 mai, peu après midi, nous aperçûmes à l'horizon les mâts de deux frégates qui venaient du nord, et, selon toute apparence, de Grèce. Comme leur apparition fut immédiatement saluée par les drapeaux du consulat russe et des autres consulats de Jaffa, il ne restait aucun doute. Elles amenaient sur les rives de la Terre-Sainte l'hôte auguste attendu depuis longtemps : le grand-duc Constantin. Lorsque les deux frégates, auxquelles se joignit plus tard un vaisseau de ligne, eurent jeté l'ancre, une barque consulaire s'aventura, à travers les flots soulevés, vers celle qui portait le pavillon de l'amirauté. C'étaient les consuls de Jérusalem et de Jaffa et le consul général de Syrie qui se hâtaient d'aller souhaiter la bienvenue au noble arrivant. Une heure plus tard, malgré l'agitation de la mer, qui, il faut le dire, est rarement paisible devant Jaffa, le grand-duc et la grande-duchesse, accompagnés de leur fils aîné

Nicolas, descendirent à terre. A leur arrivée sur le quai, où la population s'était portée en masse, ils furent accueillis par l'archevêque de Pétra, comme vicaire du patriarche, ainsi que par le caïmacan de Jaffa et le commandant de la garnison. Au milieu des flots de la foule, ils se rendirent dans la cathédrale grecque pour y entendre un *Te Deum,* puis ils prirent possession des pièces qu'on leur avait préparées dans le monastère grec, à la porte duquel Cyrille, supérieur de la mission que la Russie avait fondée depuis peu à Jérusalem, les attendait pour une salutation solennelle. Non-seulement les consuls russes, mais tous les autres consuls et les notables de Jaffa furent reçus le soir, après le repas.

La quarantaine contrastait avec la ville animée et en fête. Le mécontentement que nous éprouvions à être retenus derrière ses murs était encore accru par le spectacle que nous avions sous les yeux. Nous n'avions pas manqué de faire comprendre à l'autorité sanitaire, par l'intermédiaire des consuls anglais et prussiens, l'absurdité de sa conduite; cependant nous n'atteignîmes la fin de notre captivité que le matin du 11, et par une faveur spéciale. En effet, en dépit de cet emprisonnement, j'avais aussi salué dès le 10 au soir l'arrivée du grand-duc en Terre-Sainte. Je lui avais adressé d'Alexandrie à Jérusalem une lettre annonçant la découverte que j'avais faite au Sinaï. Le consul de cette ville présenta mon écrit à la réception du soir; le prince en ressentit une vive joie. N'était-ce pas, en effet, une coïncidence remarquable? Son arrivée en Terre-Sainte était saluée par la nouvelle inattendue que la mission scientifique, entreprise sous ses auspices, avait eu pour résultat la trouvaille

du plus ancien et plus important document biblique! Comme à l'ouverture de ma missive le vice-consul de Jaffa avait annoncé en même temps mon séjour à la quarantaine, il apparut le 11 mai de bonne heure avec un message du grand-duc pour moi, et une heure après arriva le médecin pour nous octroyer notre liberté.

Grâce à la bienveillante sollicitude du vice-consul prussien, Arménien aisé, nous obtînmes même tous les quatre — c'est-à-dire le lieutenant prussien, l'Américain, l'Écossais et moi — encore un cheval, quatre mulets et un âne pour nous rendre sans retard à Jérusalem. Après une abondante distribution de bakchichs à tous ceux qui nous avaient rendu quelque service, nous partîmes sur nos montures à neuf heures du matin, avec près de 20° Réaumur, pour traverser la riante contrée qui avoisine Jaffa. Entre des haies de figuiers-cactus devenues comme des murailles vivantes, et derrière lesquelles on voyait partout des grenades d'un rouge de feu, ainsi que des orangers, des citronniers chargés de fruits dorés, nous atteignîmes la fameuse plaine de Saron, célébrée par le prophète Esaïe et par le Cantique des cantiques. Ses roses et ses lis étaient déjà flétris, mais de tous les côtés l'œil était réjoui par une verdure fraîche et pleine de fleurs, et par de magnifiques champs de blé; le long du chemin et au loin, près des villages composés il est vrai presque uniquement de cabanes de terre glaise ou de pierre, il ne manquait pas non plus d'oliviers et de figuiers. Yazour, qui est sans doute un reste de l'antique résidence de Gazer, célèbre dans les annales de la guerre; Beit-Dedjan dont le nom rappelle Dagon, l'ancienne idole des Philistins; Sarafend, qui était, au VIe siècle, le siége d'un évêque, se

trouvaient sur notre route. Par contre, nous n'étions salués que de loin, du haut d'une colline au nord, par cette Lydde où Pierre guérit Enée, et où saint Georges, le vainqueur du dragon, mourut martyr sous Dioclétien. Il ne reste aujourd'hui que quelques ruines pour raconter ses nombreux souvenirs.

Lorsqu'il fut environ midi, nous aperçûmes devant nous la pointe de la célèbre vieille tour qui est près de Ramleh ; j'y étais monté, quinze ans auparavant, pour jeter de cette hauteur un premier regard sur la chaîne des montagnes de Juda qui s'élève à l'est escarpée et déserte. Bientôt aussi nous vîmes briller, à travers des bosquets d'un vert foncé, les minarets de la ville dans laquelle, depuis les Croisades au moins, les yeux de la piété reconnaissent l'Arimathée biblique, patrie de celui qui ensevelit le Seigneur dans son propre sépulcre ; elle est habitée par mille chrétiens. Vers une heure nous nous arrêtâmes au portail du couvent latin qui porte le nom de Nicodême.

Après avoir joui de quelques heures de repos dans cette paisible et hospitalière demeure, nous poursuivîmes notre route. Dans les rues de la ville nous rencontrâmes des groupes de gens vêtus de leurs habits de fête, en l'honneur d'un cortége plus solennel que n'était le nôtre ; et à peine avions-nous atteint la pleine campagne que nous vîmes, à peu de distance devant nous, la caravane du grand-duc faisant le même chemin. Partie à sept heures de Jaffa, elle s'était reposée pendant les heures les plus chaudes du jour au couvent grec de Ramleh — où une grande tente avait été tendue pour les illustres hôtes — et venait de quitter la ville peu avant nous, vers quatre heures. Une très-belle

troupe de cavaliers formait la tête de la caravane. En avant on voyait à cheval l'archevêque de Pétra en costume sacerdotal, le caïmacan de Jaffa et le commandant de la garnison de cette ville, suivi d'un détachement de troupes régulières et de Bachi-Bozouks, dont on voyait briller les armes et les uniformes bariolés. Le prince impérial montait un cheval de noble race arabe, que le pacha gouverneur de Jérusalem avait envoyé à Jaffa à sa rencontre. La grande-duchesse se servait d'une litière turque envoyée également par le pacha : cette litière, ressemblant à une voiture, était portée par deux mulets que conduisaient deux Arabes ; en outre, quatorze hommes de l'équipage du grand amiral formaient l'escorte personnelle de la princesse. Les femmes de sa suite avaient des chaises à porteurs ordinaires, à l'exception de la jeune comtesse Kamarofsky qui était à cheval. Le petit prince de dix ans, le grand-duc Nicolas, montait un cheval dont la selle — présent de la reine de Grèce — avait la forme d'un fauteuil. Le cortége du grand-duc pouvait compter une centaine de cavaliers. Nous nommerons le conseiller d'État Mansouroff, qui avait la direction du voyage, le médecin Haurowitz, un des plus fidèles serviteurs de son maître, le conseiller intime Golownin, personnalité sérieuse, le maréchal de la cour Tschitscherin accompagné de sa femme, le contre-amiral Istomim, le capitaine de vaisseau baron Taube avec huit autres officiers de l'escadre, les trois adjudants Lissianski, Likhatchoff, baron Boye, les deux gouverneurs du jeune prince, baron Mirbach et Gorkovenko, le secrétaire de la légation athénienne, très-versé dans la connaissance des langues, Koumani, les consuls russes de Syrie, de Jérusalem, de Jaffa. Une grande partie de ces

cavaliers portaient de légers vêtements d'été de couleur blanche, et des casquettes blanches de marin comme le grand-duc, sur les épaules duquel flottait de plus un bournous blanc, souvenir de son précédent voyage à Alger. La caravane se terminait par une troupe d'infanterie ; c'étaient trois cents hommes de l'escadre, tous vêtus du costume blanc des marins, avec des carabines Minié sur l'épaule, un tambour au milieu. Fidèle à un vœu qu'il avait fait, le brave aumônier du grand-duc allait à pied pendant tout le pèlerinage dans la Terre-Sainte.

S'étendant devant nos yeux en une longue ligne à travers les champs, cette caravane présentait un charmant coup d'œil. Bien que la grande route des pèlerins conduise, chaque année, des milliers de personnes de contrées plus ou moins éloignées vers le même but vénéré, elle n'en avait probablement pas vu de semblable depuis les Croisades. Le souvenir de ces dernières, de cet admirable élan d'un grand patriotisme chrétien, s'éveilla involontairement dans mon âme.

Il y avait environ trois heures que nous étions sortis de Ramleh, lorsque nous passâmes près de deux localités remarquables, dont l'une était située tout près de notre chemin, l'autre à vingt minutes de distance. Les vastes ruines que nous apercevions sur une hauteur considérable portent depuis des siècles le nom de Latroun ou Castellum Latronis, les moines du moyen âge ayant voulu y retrouver la patrie du malfaiteur gracié sur la croix. Elles prétendent avec plus de raison à l'honneur de glorieux souvenirs des Macchabées ; et même les sept pyramides funéraires de Simon, « visibles de la mer, » peuvent bien avoir été là.

A cette antique renommée les Croisés en ajoutèrent une nouvelle, en choisissant ce lieu pour leur dernier campement avant d'arriver sous les murs de Jérusalem. Un souvenir non moins important se rattache aux autres ruines qui sont moins remarquables en elles-mêmes. Elles viennent de la ville d'Emmaüs également connue par les Macchabées et nommée plus tard Nicopolis; d'après la plus ancienne tradition, appuyée par Eusèbe et Jérôme, elles rappellent donc la rencontre miraculeuse du Christ ressuscité avec les deux disciples. Bien qu'on soit frappé de la distance considérable de Jérusalem, peut-être ce trait s'accorde-t-il pourtant avec Luc lui-même[1].

Mettons enfin au nombre des grands souvenirs dans le cercle desquels nous étions entrés ce cri de Josué triomphant : « Lune, arrête-toi sur la vallée d'Ajalon ; » car cette vallée avec son village Yalo n'était qu'à une petite distance de nous, au nord-est.

Nous avions atteint la montagne de Juda : nous nous en apercevions à notre route qui devenait toujours plus inégale et raboteuse. Aux approches de la nuit, nous eûmes à traverser un long espace de terrain tellement pierreux que l'on aurait pu douter d'être dans le chemin parcouru chaque année par tant de milliers de pèlerins. Tantôt des broussailles et des racines, tantôt des quartiers de roc et des pierres roulantes s'opposaient à notre passage ; le sol déchiré par les eaux de la montagne rendait la prudence nécessaire à chaque pas. S'il en était ainsi pour chaque

1. Dans Luc, xxiv, 13, le *Codex Sinaiticus* et d'autres autorités très-anciennes indiquent 160 stades au lieu de 60.

cavalier en particulier, combien plus pour cette grande caravane, si diversement composée. La lune s'était levée, mais son disque étroit ne répandait qu'une faible lumière. Pour lui venir en aide, on avait allumé un grand nombre de torches, qui produisaient un effet des plus pittoresques. Toutes les fois que la caravane s'arrêtait, ce qui avait lieu fréquemment, des Bachi-Bozouks arrivaient au galop en traversant le taillis qui bordait le chemin.

En sortant de Ramleh, la grande-duchesse était montée sur un cheval turc ; lorsque plus tard elle l'échangea, avec le jeune prince, pour la litière portée par des mulets, cette litière fut soutenue et appuyée par quatre hommes, à cause du peu de sécurité de la route. Le grand-duc lui-même chevauchait près de là ; il admirait l'intrépidité de sa compagne dans les endroits les plus difficiles de cet effrayant sentier de pèlerins.

Il était plus de neuf heures quand nous atteignîmes notre étape de la journée. Au milieu de cette contrée boisée et pierreuse nous avions atteint un plateau — le point le plus élevé de cette montagne — où quelques cabanes portent l'antique nom de Saris, déjà mentionné par les Septante. On y avait préparé un nombre considérable de tentes grandes et petites où la caravane devait trouver un abri pour la nuit. Je n'aperçus pas les cabanes du village, qui a été, il est vrai, détruit il y a bientôt trente ans par Ibrahim-Pacha ; probablement elles ne se trouvaient pas dans notre voisinage immédiat. En revanche, nous rencontrâmes là beaucoup de chameaux et de mulets, envoyés en avant avec un bagage considérable. Des mesures furent bientôt prises pour restaurer les voyageurs très-fatigués d'un tel voyage ; mais

ce qui nous fit le plus de bien, ce fut le repos même, bien que notre couche, du moins la mienne, pût me faire trouver confortable celle de la quarantaine.

Il me reste à mentionner encore une surprise particulière. Le grand-duc était à peine entré dans sa tente pour la nuit qu'il vit paraître devant lui Moustapha-Abou-Ghoch, dont le nom était jadis la terreur de tous les voyageurs dans ce pays. Il venait tout armé, mais, on le conçoit, simplement pour témoigner son respect et sa soumission.

Lorsque le matin fut là, nous vîmes que nous étions campés dans un site très-romantique. Des collines arrondies, plantées d'oliviers, de caroubiers, de petits chênes à épines, de genévriers, caractérisaient le paysage. Cependant tous quittèrent très-volontiers les tentes de bonne heure ; les yeux et les cœurs étaient tournés vers Jérusalem.

Dès six heures, toute la troupe se remit en marche. Quelque riant que fût le paysage, notre chemin n'était pas tout à fait infidèle au caractère qu'il avait eu la veille au soir. Peu après notre départ, le visiteur nocturne, Moustapha-Abou-Ghoch, vint à cheval au-devant du grand-duc pour implorer de lui l'honneur d'une visite dans sa forteresse. Cet homme est actuellement le chef principal des Bédouins de la Palestine, et comme tel, vu les circonstances de ce pays barbare, il jouit d'une considération princière. Son frère et son aïeul ont su mettre leurs noms parmi les plus redoutables de la contrée et en faire la terreur de tous les pèlerins. Moustapha — qui est encore un homme de belle apparence, avec une expression d'énergie dans sa tenue et sur ses traits — marcha un certain temps sur leurs traces.

Il racheta son père des galères en fournissant à Ibrahim-Pacha mille hommes de troupes auxiliaires ; plus tard il subit lui-même la prison et l'exil jusqu'à ce que, en 1851, il rentra en triomphe : il préféra dès lors d'échanger le pillage de grand chemin contre les arts de la paix, l'épée contre la bêche. Nous pûmes nous en convaincre de nos propres yeux en passant près de sa résidence. Elle se distingue en effet par de belles plantations d'oliviers, de figuiers, de vigne, etc. ; elle possède aussi une mosquée et plusieurs maisons en pierre, phénomène rare dans la contrée. Du reste, le grand-duc et sa femme ne dédaignèrent pas de descendre pour un quart d'heure chez le chef bédouin, qui de son côté, suivant la coutume des sálons orientaux, fit offrir du café, des pipes et des confitures.

Du château situé sur une éminence le chemin conduit dans une vallée où se trouvent encore des ruines considérables ; ce sont des murs ayant appartenu à une église du moyen âge. Du fond de la vallée le chemin remonte sur la hauteur, d'où nous eûmes de rechef à descendre par un sentier escarpé et pierreux. Avant de le prendre, je reçus la nouvelle que le grand-duc, apprenant que j'étais dans la caravane, désirait me parler. Il ne m'était pas facile de répondre à ce désir, vu qu'avec ma monture peu régulièrement harnachée — qui, il est vrai, était parfaitement en harmonie avec son cavalier équipé à la mode des Bédouins — je faisais partie de l'arrière-garde, tandis que le prince sur son bouillant cheval arabe était à la tête de la caravane. Cependant la tentative que je fis pour inspirer à mon animal, sur une si mauvaise route, un zèle inaccoutumé eut à mon grand étonnement un si heureux succès que j'arrivai

à Coulonieh presque en même temps que l'avant-garde. Coulonieh est placé au pied du sentier de montagne que j'ai déjà nommé, dans une ravissante vallée plantée de grenadiers et d'orangers et traversée par un ruisseau où David le jeune berger est, dit-on, allé chercher les pierres que sa fronde devait lancer au front du géant philistin. Dans cette vallée, un grand oranger tout fleuri à côté du ruisseau murmurant offrait un refuge très-tentatif sous son ombre ; le grand-duc s'y arrêta avec son médecin et l'archevêque de Pétra. J'y vins moi-même et fus reçu par lui de la manière la plus gracieuse. Bientôt après, la grande-duchesse parut aussi près de là ; le prince lui annonça avec beaucoup d'affabilité comment la caravane s'était accrue ; elle prit alors également place à l'ombre de l'arbre odorant et couvert de fleurs.

Une des premières paroles du grand-duc fut pour me demander ce qui en était de la fin de l'évangile de saint Marc dans la Bible du Sinaï. Cette demande me surprit au plus haut degré ; sept mois auparavant, au château d'Altenbourg, j'avais indiqué au grand-duc ce passage avec plusieurs autres pour caractériser mes travaux critiques sur le texte. Je pus maintenant lui répondre que le manuscrit du Sinaï confirmait pleinement ma manière de voir. A cette occasion le grand-duc émit un jugement qui semblait provenir du maître du collége de la Trinité à Cambridge, le célèbre critique anglais du siècle dernier, plutôt que d'un prince russe.

La caravane s'était à peine remise en marche depuis une demi-heure dans les sentiers raboteux de la montagne, lorsqu'on vit venir à la rencontre de la famille grand-ducale le patriarche grec de Jérusalem, vénérable vieillard aux che-

veux argentés, et Surreya-Pacha, gouverneur de la province, tous deux avec une escorte. Le grand-duc descendit de cheval en même temps que le patriarche, qui le bénit et s'écria : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Là-dessus il salua et bénit la grande-duchesse. Un peu plus tard les nobles pèlerins rencontrèrent le patriarche arménien, l'évêque de Syrie, le clergé copte et abyssin.

Sur ces entrefaites midi approchait et la journée était chaude. Nous apercevions déjà à l'est les murailles grises de la cité sainte, à l'arrière-plan le mont des Oliviers que dominait dans le lointain la chaîne bleue des montagnes de Moab, lorsque nous trouvâmes sur notre chemin trois tentes élevées pour les cérémonies de la réception. Au moment où le grand-duc en uniforme d'amiral russe avec le cordon bleu de Saint-André, la princesse à son bras et derrière lui le jeune prince conduit par son gouverneur, entra dans la tente ouverte du pacha, qui resplendissait de l'éclat des uniformes, les petits canons postés à côté se mirent à faire feu, la troupe de parade présenta les armes, les tambours battirent aux champs, les trompettes sonnèrent. Le pacha présenta le corps diplomatique, composé des consuls d'Angleterre, de France, d'Autriche, de Prusse et d'Espagne, ainsi que les premiers ulémas de Jérusalem. L'évêque anglican Gobat s'était joint au corps diplomatique.

Plus près de la ville s'était placé le clergé israélite avec une petite tente d'étoffes brochées d'or ; pour cette occasion extraordinaire il n'avait pas voulu rester en arrière.

Mais le public le plus nombreux pour souhaiter la bienvenue aux illustres voyageurs n'était pas le public officiel, celui des tentes. Depuis une demi-heure déjà, notre cara-

vane s'était considérablement accrue par de nombreux pèlerins de Pâques, des Russes surtout, venus à notre rencontre. Il était touchant de voir les yeux brillants de joie, souvent mouillés de larmes, de ces derniers; quel bonheur n'éprouvaient-ils pas à voir, à saluer au terme de leur pieux pèlerinage le couple grand-ducal poussé par le même besoin du cœur. Beaucoup de femmes jetaient à l'envi des fleurs à la grande-duchesse et voulaient en joncher le chemin. Mais la place leur manquait désormais; car après notre départ des tentes nous fûmes entourés des deux côtés par des foules épaisses, portant des costumes de toute sorte. Les turbans de toutes les formes et de toutes les couleurs, chrétiens, juifs, mahométans, le chapeau français lui-même et la toque polonaise garnie de zibeline, formaient une surface compacte. De nombreux groupes de femmes, en longs vêtements blancs et voilées selon l'usage, avaient occupé les hauteurs à notre gauche. Des cris de joie interrompaient souvent la musique militaire, dont les forces furent mises à l'épreuve, car depuis les tentes jusqu'à la porte de Jaffa des soldats turcs firent la haie. Derrière cette haie, les nobles pèlerins, alors tous à cheval, avaient encore pour escorte l'équipage russe.

Arrivé à la porte, le grand-duc, malgré le concours extraordinaire de la population, descendit de cheval ainsi que la grande-duchesse et le jeune prince, pour entrer dans la ville sainte à pied, selon l'antique et pieuse coutume. Le sol était jonché de feuilles de roses et aspergé d'eaux de senteur. Le couple grand-ducal fut saisi d'une profonde émotion ; des larmes brillaient dans leurs yeux à tous deux.

A leur entrée, l'évêque russe, qui était revenu en hâte

de Jaffa à Jérusalem, se présenta entouré de son clergé et les reçut avec la croix et l'eau bénite. Dans la ville même, partout où le cortége devait passer, chaque mur, chaque toit, chaque fenêtre, toutes les plus petites places disponibles étaient occupées par des spectateurs; tous les visages resplendissaient et les cris de joie ne cessaient pas. Une salve de la citadelle, l'antique « Tour de David, » avait signalé l'entrée des voyageurs dans l'enceinte de Jérusalem; elle se répéta à leur entrée dans l'église du Saint-Sépulcre. Car suivant le désir du prince le cortége se rendit directement à cette église, qui était illuminée par des milliers de flambeaux et de lampes.

Sous le portail se tenait déjà le patriarche grec tout resplendissant d'or et de pierreries, avec le haut clergé revêtu de son superbe costume. Le vénérable vieillard, plein d'émotion, souhaita encore une fois la bienvenue aux trois membres de la famille impériale, « protectrice de la sainte Église que caractérise la foi à la divine Trinité; » il rappela en même temps les bienfaits que l'Église orthodoxe, nommément à Jérusalem, devait à l'empereur Nicolas. Après cette salutation, il conduisit les illustres pèlerins aux deux endroits les plus sacrés de la terre, à celui où la pâleur de la mort a couvert le front du Rédempteur crucifié, et au Saint-Sépulcre, pendant que la principale église grecque faisait retentir un solennel *Te Deum*.

Ajouterai-je encore un mot au sujet de cette entrée dans l'antique cité de Dieu? Si elle a été si joyeuse et si grandiose qu'aucun prince européen depuis les Croisades n'en a probablement eu de semblable, ce caractère exceptionnel avait d'autant plus d'importance qu'il provenait du concours de

causes multiples et très-diverses. Le grand-duc n'avait nullement provoqué ces manifestations. « Faire son entrée à Jérusalem dans le silence et la prière, » voilà ce qui eût été beaucoup plus selon son cœur, comme il le disait encore le lendemain dans un cercle intime. Ainsi l'on tint compte du désir des autres plutôt que du sien propre, et l'entrée du frère du czar fut l'occasion d'exprimer les plus vives sympathies. Elle a, j'en suis convaincu, éveillé dans plus d'un cœur ce souhait : Puisse-t-elle présager une autre entrée, d'importance plus durable ! Je sais également que beaucoup d'autres personnes la considérèrent, avec tout ce qui s'y rattachait, comme significative déjà pour l'avenir de la ville sainte. Ceci peut expliquer la réserve qui d'un côté du moins fut opposée à la joie universelle. Le différend qui depuis tant de siècles sépare des frères en la foi n'aurait-il pas dû renoncer à toute expression, même muette, près du Saint-Sépulcre, lors de cette entrée solennelle ! L'islamisme lui-même eût désespéré de son avenir.



Page 150.

Entrée du Grand-Duc à Jérusalem.

Typ. L. T. et C^ie.

## XVIII

### SÉJOUR DE LA FAMILLE GRAND-DUCALE A JÉRUSALEM

L'entrée solennelle eut lieu en plein midi; aussi avec tous ses côtés édifiants fut-elle fatigante à un haut degré, comme durent s'en convaincre tous ceux qui y prirent part. Lorsque quelques heures de repos eurent succédé à l'épuisement, alors seulement nous eûmes complétement conscience de cette idée : Nous sommes à Jérusalem ! Comment se soustraire à la puissance de ce sentiment, pourvu qu'on ait apporté quelque intérêt pour cette ville du salut et des douleurs, pleine de grâce et de gloire plus qu'aucune autre au monde, mais aussi frappée de la plus lourde malédiction, de la plus profonde souffrance ! La brillante lumière qui a brillé en Sion l'avait élevée jusqu'au ciel ; mais maintenant elle est assise sous le sac et la cendre, depuis qu'elle a méprisé les larmes de Celui qui si souvent a voulu rassembler ses enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes. Son élévation et son abaissement ont tous deux également sanctifié Jérusalem, et l'ont placée au-dessus de

toutes les villes de la terre; ses pierres sont devenues d'impérissables témoins des faits rédempteurs et des châtiments divins; elles racontent depuis des milliers d'années les voies de Dieu pour le salut de l'humanité, et elles en parleront à toutes les générations futures. Et pour qui ce langage aurait-il plus d'éloquence que pour un cœur chrétien? Tous les pays sans doute ont entendu la prédication de la croix dressée sur Golgotha, et les paroles d'éternelle paix qu'une bouche divine a prononcées dans ces murs: toujours est-il que nous tressaillons de joie, comme autrefois le chantre inspiré, lorsque nos pieds foulent ton sol sacré, ô Jérusalem! Toujours est-il que nous sommes saisis d'une émotion indescriptible en contemplant de nos yeux les endroits où a régné David l'oint du Seigneur, où les prophètes ont parlé sous le souffle de Dieu, où le Sauveur a marché parmi les enfants des hommes, où il a accompli et scellé de son sang la rédemption du monde.

C'est sans doute sous l'empire de telles impressions que, le jour même, dans le silence de la soirée, le couple impérial retourna au Saint-Sépulcre. Si à midi ils avaient eu une brillante escorte d'ecclésiastiques et de laïques, cette fois-ci ils étaient seuls. Et comment le cœur plein de reconnaissance et de prières pourrait-il trouver autrement satisfaction dans ce sanctuaire!

### LE 13 MAI

Nous avons dit précédemment que le patriarche de Jérusalem s'était empressé de venir, sur un bateau à vapeur du

sultan, de Constantinople, sa résidence habituelle, pour recevoir Leurs Altesses dans la ville sainte. Il était porteur d'une lettre du sultan qu'il remit au grand-duc le 13 mai à midi. Ainsi le prince russe, qui compte aussi parmi ses ancêtres les empereurs byzantins[1], recevait à Jérusalem, de la main du prélat orthodoxe, la bienvenue du padichah turc dans les États de ce dernier. Le grand-duc adressa au patriarche ses remerciements pour l'excellent arrangement des appartements du patriarcat en l'honneur des visiteurs; il lui exprima aussi son contentement de voir régner une si bonne harmonie entre sa sainteté et la mission de l'Église russe à Jérusalem. La grande-duchesse, présente à l'entrevue, réjouit visiblement le digne vieillard en l'entretenant des vives sympathies de son mari pour les Grecs d'Orient.

Un quart d'heure après le départ du patriarche, le grand-duc et la grande-duchesse lui firent l'honneur de lui rendre sa visite; le grand-duc lui remit de la part de l'empereur Alexandre une croix magnifique, ornée de pierres précieuses de grand prix.

A deux heures après midi Leurs Altesses impériales reçurent au patriarcat l'évêque de Mélitopolis avec les membres de la mission russe.

Deux heures plus tard elles entreprirent, accompagnées de leur suite et à pied, leur premier pèlerinage à travers la ville. Il s'agissait d'abord de suivre la *voie douloureuse*, dont on parle tant et qu'on a si souvent imitée en Europe. On ne

1. On sait qu'Ivan Vassiljévitch épousa en 1472, avec le concours du pape Sixte IV, la princesse Sophie, unique rejeton de la maison de Constantin Paléologue, le dernier empereur byzantin.

peut pourtant pas dire qu'elle soit célèbre depuis une haute antiquité à Jérusalem ; ce n'est que pendant les Croisades que l'on paraît avoir ravivé avec tant de zèle les souvenirs du chemin qui conduisit à Golgotha le roi des Juifs condamné. Mais dès le xv$^e$ siècle nous trouvons, avec les premiers récits qui le concernent, le chiffre des pas d'une station à l'autre : pour la première fois chez Gumpenberg en 1449, puis chez Tucher en 1479. Depuis lors la *via sancta* ou *via crucis*, ou — comme on la nomme de préférence aujourd'hui — la *via dolorosa*, devint un des endroits les plus fréquentés et les plus vénérés ; au xvii$^e$ siècle par exemple, d'après le témoignage du père Surius (1647), les franciscains la parcouraient régulièrement tous les vendredis, nu-pieds et en procession.

Sortant du patriarcat grec près de l'église du Saint-Sépulcre, nous suivîmes la direction de l'ouest à l'est, et nous eûmes à descendre, tandis que le chemin lui-même avec ses stations se dirige de l'est à l'ouest et monte la plupart du temps. Le point de départ à l'est est formé par le prétoire, ou la Maison de Pilate, à laquelle se relie l'arc de l'*Ecce Homo*. On distingue de plus les places où Jésus portant sa croix tomba pour la première, pour la deuxième, pour la troisième fois ; où Marie aperçut sa tête couronnée d'épines; où la pieuse Véronique demeurait et où elle essuya avec un linge la sueur du Seigneur — il en résulta sur ce linge la célèbre image qui opère des miracles [1] ; — où le

1. La légende du linge qui reçut l'empreinte du visage du Christ est beaucoup plus ancienne que celle de la maison de Véronique. Sous le titre de *Vindicta Salvatoris*, j'ai joint, d'après des manuscrits latins, un récit là-dessus à mon édition des *Evangelia apocrypha* (Leipzig, 1853). Cette anecdote a aussi été traitée en anglo-saxon. Voir p. LXXXI de cet ouvrage. Elle remonte, comme on peut le prouver, à plus de mille ans en arrière.

Sauveur consola et exhorta les filles désolées de Jérusalem; où Simon de Cyrène fut chargé de la croix, etc. En y comprenant la descente de la croix et la mise au tombeau, on atteint le chiffre de quatorze stations.

Un intérêt particulier se rattache aux deux premières que nous avons nommées, les dernières auxquelles nous arrivâmes : l'arc de l'*Ecce Homo* et la *Maison de Pilate*. Cet arc traverse en biais la *via dolorosa;* les vieilles pierres qui forment sa voûte sont masquées par une crépissure plus récente ; en outre, dans le mur qui en fait le couronnement, on a pratiqué une chambre avec deux fenêtres grillées qui regardent à l'orient.

On conçoit aisément qu'un pareil reste de l'antiquité prête précisément aux opinions les plus divergentes. Tandis que les uns pensaient que Pilate a adressé au peuple ameuté son *Ecce Homo*[1] à travers ce même grillage, les autres, s'appuyant sur la critique, ne pouvaient y voir autre chose qu'un de ces objets, très-insignifiants en eux-mêmes, auxquels l'imagination des moines du moyen âge a seule prêté de l'importance. Les découvertes faites inopinément peu après notre visite n'ont pas du tout confirmé l'opinion qui refuse à ce monument une haute antiquité. En effet, en entreprenant une construction près de là, des catholiques français écartèrent des ruines informes et dégagèrent le côté nord de l'arc ; il apparut alors « dans cet ouvrage incontestablement romain, » comme s'exprime Rosen[2], une seconde voûte d'une hauteur moindre. L'iman de la petite mosquée élevée en ce lieu assura à ce judicieux observateur

1. « Voici l'homme! » Jean, xix, 5.
2. Voyez *Zeitschrift der Deutsch-morgenl. Gesellschaft.* 1860. xiv, p. 605.

qu'il y avait eu au sud une voûte semblable; mais comme elle endommageait l'intérieur de la mosquée, on la démolit il y a quarante ans. Si tout ceci légitime déjà l'opinion que l'arc de l'*Ecce Homo* vient d'un arc de triomphe romain d'Aelia Capitolina, l'examen attentif du terrain auquel on s'est livré à cette occasion autour du monument a conduit à d'autres conclusions encore. On a trouvé en effet, à 4 ou 5 pieds au-dessous du niveau de la route, un pavé composé de grandes dalles en substance calcaire — longues, en moyenne, de 4 pieds, larges de 2 1/2 et épaisses de 2. — Ce pavé s'avance à environ 36 pieds au nord de la route, tandis qu'au sud et dans les autres directions on n'a pas suivi plus loin son étendue. Il est possible que ce superbe pavé ait été établi exprès pour l'arc de triomphe, bien que la dimension qu'il faudrait admettre dans ce cas fût de nature à surprendre. Il faudrait en effet qu'elle fût égale au nord et au sud. Mais n'est-il pas légitime de penser retrouver ici le *Pavé* ou Gabbatha de saint Jean[1], qui a pu être utilisé pour l'arc de triomphe? Même sans partager ce sentiment, on peut penser que ce Gabbatha était analogue au pavé qu'on vient de retrouver. Mais le voyageur italien Sigoli (1384), et Fabri (1485) transportaient déjà Gabbatha à cette place; probablement le pavé, encore en vue, avait depuis longtemps conduit à cette idée. Elle est appuyée en outre par le fait que, d'après la tradition et des recherches historico-topographiques, le prétoire n'en était qu'à une petite distance. Qui oserait se prononcer dans de semblables

1. « Quand donc Pilate eut entendu cette parole, il mena Jésus dehors et s'assit dans le tribunal au lieu appelé le *Pavé*, et en hébreu *Gabbatha*. » Jean, XIX, 13.

questions ? Tout au moins ces fouilles récentes rendront encore plus circonspects ceux qui aiment à douter des antiquités traditionnelles de Jérusalem ; cependant si quelqu'un voulait hasarder d'en tirer cette conséquence édifiante qu'une lumière nouvelle nous est accordée sur les circonstances de Jérusalem se rapportant à la vie du Seigneur, cette opinion aurait autant de droits que l'avis opposé.

De l'arc de l'*Ecce Homo* nous parvînmes en cinquante pas environ à la *Maison de Pilate*. Ce grand bâtiment, qui donne l'impression de la désolation, servait précédemment de demeure au pacha ; depuis vingt ans on en a fait une caserne. Il vaut surtout la peine de monter sur son toit en terrasse : d'aucun autre point on n'a une aussi belle vue sur le grand sanctuaire de l'islam, la mosquée à laquelle Omar a laissé son nom et qui avec sa splendide coupole brille de toutes les couleurs, ainsi que sur la place qui l'entoure, ornée d'arbres, de magnifiques cyprès surtout, de fontaines, de chapelles et de monuments funéraires. A l'angle nord-ouest s'élève le bâtiment lui-même. De quel droit le nom de Pilate s'y rattache-t-il ? A cette question on fait une double réponse. Ce que nous avons maintenant devant les yeux n'a certainement rien à faire avec le palais du proconsul. Mais que la forteresse Antonia avec la résidence du gouverneur romain ait occupé précisément cet emplacement, sur une plus grande étendue, cela est extrêmement probable[1]. A la fin du XII^e siècle, la tradition s'est prononcée en faveur de cet endroit, comme cela ressort du remarquable livre *La citez*

1. Voir, après d'autres, comme Krafft (p. 133), l'ouvrage de Gust. Unruh, orné de nombreux plans et intitulé : *Das alte Jerusalem und seine Bauwerke*. Langensalza, 1861.

*de Jerusalem*[1], qui remonte à 1187. Le pèlerin de Bordeaux y fait-il déjà allusion en 334 ? Le texte peu clair de son itinéraire ne permet pas de s'en rendre bien compte. Il ne serait pas étonnant qu'à cette époque, malgré les transformations qui avaient eu lieu, un monument aussi important que la citadelle se fût conservé dans la mémoire des habitants du pays.

Après avoir vu et le prétoire traditionnel, et, vis-à-vis, la chapelle franciscaine de la Fustigation, nous entrâmes dans l'antique *église de Sainte-Anne*, récemment relevée d'un état d'abandon et de délabrement. Elle a derrière elle un passé riche, mais en grande partie peu édifiant. Elle a été fondée vraisemblablement peu après les temps d'Hélène ; il était naturel de consacrer une église dans Jérusalem christianisée à la mère de Marie, à cette Anne que le *Protévangile* attribué à Jacques avait déjà glorifiée au IIe siècle. A partir des Croisades les pèlerins en font régulièrement mention comme d'une basilique vénérée. Depuis que la femme de Baldouin, forcée par son royal époux de prendre le voile, fut entrée au couvent de Sainte-Anne, une florissante corporation de bénédictines vint augmenter la renommée de l'église. Mais cet éclat du cloître et de l'église fut de courte durée; car, peu après l'entrée de Saladin, en 1187, ils furent remplacés par une mosquée et une école mahométane qui acquit de la réputation. On se servit sans les détruire des pièces sacrées aux yeux des chrétiens ; malgré ce changement, la profonde chapelle souterraine considérée comme le lieu de naissance de la Vierge, resta en particulier un but de pèlerinage pen-

1. Schulz, dans sa *Jérusalem* (1845), a imprimé ce livre entier avec des notes instructives.

dant les siècles suivants. Dans leurs récits toutefois les pèlerins font entendre bien des plaintes sur la profanation de l'ancienne abbaye de Sainte-Anne; ainsi, d'après le voyageur français Salignac, un vieux mahométan y demeurait, en 1522, avec les soixante femmes de son harem. Dans des temps plus rapprochés on ne paraît pas même en avoir fait un tel usage, de sorte que les débris s'entassèrent de plus en plus tout autour. Le sultan précédent a dû trouver d'autant plus facile, à la suite de la guerre de Crimée, d'en faire présent à son allié chrétien des bords de la Seine. Par la promulgation du dogme de l'immaculée conception de la mère du Sauveur (1854), le nom de sainte Anne — objet de ce miracle reconnu si tard officiellement par Rome — avait passé au premier rang des saints de l'Église catholique[1]. Napoléon III témoigna la vivacité de sa sympathie en suggérant au sultan l'idée de restituer la vieille église de Sainte-Anne, pour laquelle les Croisés franks avaient eu un intérêt tout particulier. Le sultan acquiesca à ce vœu avec une grande bonne volonté par un firman en date du 29 octobre 1856; peu de jours après, le consul français prenait solennellement possession de l'édifice, et sur des autels portatifs on offrait de nouveau le sacrifice de la messe après une interruption de sept siècles.

Le consul de France, M. de Barrère, — en apparence

1. Que ce dogme apparaisse pour la première fois dans un vieux livre d'Évangiles apocryphes, écrit en latin, c'est ce qui, à ma connaissance, n'a pas encore été remarqué. Voir là-dessus mes *Evangelia apocrypha*. Il y est raconté, p. 59, que Joachim, rentrant des montagnes après une longue absence, avec les troupeaux, Anne le reçoit à la porte d'Or avec ces paroles : *Vidua eram, et ecce jam non sum; sterilis eram, et ecce jam concepi*. (De quatre manuscrits, un seul a échangé le dernier mot contre *concipiam*.)

presque plus artiste que diplomate — fit au grand-duc, pendant cette visite, les honneurs de l'église. Les différentes parties (nef, bas-côtés, chœur), en pierres de taille et voûtées, rappellent encore qu'elles ont appartenu à un bel édifice chrétien. L'architecture, en style ogival, occupa l'œil exercé du grand-duc. Les murs, surtout dans le haut, ont conservé mainte trace des anciennes peintures qui, d'après les descriptions du moyen âge, représentaient les récits relatifs à la naissance de la Vierge Marie[1]. Nous descendîmes aussi dans l'endroit le plus sacré de l'église, la grotte où Marie est née, et le consul nous offrit même en souvenir de petits fragments qui se détachaient du rocher. Un peu plus haut que cette caverne, il s'en trouve une autre dans laquelle, selon des pèlerins du moyen âge comme Fabri (p. 54), Joachim et Anne ont été enterrés. Toute l'église présente à la munificence de son nouvel et impérial possesseur une excellente occasion de s'exercer; sans doute il ne tardera pas à entreprendre la restauration de cet antique et intéressant monument.

De l'église de Sainte-Anne nous n'eûmes que quelques pas jusqu'à la porte de Saint-Étienne. Avant de la traverser, nous nous détournâmes légèrement vers le sud pour visiter la *piscine de Béthesda*. Elle est située près de la muraille nord de l'enceinte du temple et touche presque également la muraille orientale de la ville, dont elle n'est séparée que par une étroite ruelle. Les murs qui l'entourent portent, au nord et au sud, des maisons. Elle mesure dans sa plus grande

1. Ces représentations paraissent avoir concordé parfaitement avec le recueil d'Évangiles cité plus haut.

étendue 360 pieds anglais de l'est à l'ouest, sur une largeur de 130 pieds du nord au sud. Sa profondeur est d'environ 80 pieds. A l'angle du côté du sud on voit en bas deux voûtes de 12 à 19 pieds de largeur. Elles contiennent, comme tout le carré de l'étang, des décombres amoncelés sur lesquels croissent non-seulement de l'herbe et des broussailles, mais encore de petits grenadiers; l'un de ceux-ci portait justement de belles fleurs. Nous étions en présence d'un des principaux objets de contestation de la topographie de Jérusalem. Le grand-duc, mis au courant de ces questions par l'étude attentive d'un grand nombre d'ouvrages sur Jérusalem[1], était très-décidé à voir dans l'endroit où nous nous trouvions le *lieu de grâce* — c'est le sens de Béthesda — qui d'après le Nouveau Testament attirait tant de malades. Il combattit mon opinion qui en faisait un fossé des fortifications. Il alléguait les murs recouverts, comme on le constate encore en quelques places, d'un mortier fait pour l'eau et de petites pierres. Ce genre de construction met hors de doute que c'était un réservoir d'eau, ce qui, il est vrai, n'est pas inconciliable avec l'idée d'un fossé. Les voûtes à l'angle sud-ouest furent, on le sait, prises de très-bonne heure pour le Béthesda biblique, bien qu'elles n'aient probablement servi qu'à la construction des maisons au-dessus; on dit même qu'elles sont ce qui reste des cinq portiques mentionnés par saint Jean (v. 1 et suivants) comme ayant appartenu à l'étang miraculeux. Mais ce qui contredit positivement cette assertion, c'est l'étendue de l'une de ces

1. Parmi les ouvrages anglais il distinguait avec raison le livre de Williams. Il n'avait pas négligé Mislin lui-même, en dépit des invectives que le prélat catholique prodigue aux autres confessions.

voûtes, qu'on a mesurée jusqu'à 100 pieds de profondeur, en étant loin d'en avoir atteint l'extrémité [1]; c'est en outre le fait que ces voûtes ont dû être anciennement traversées par les eaux du bassin, ce qui ne cadre pas avec la narration biblique. Du reste la valeur de la tradition concernant ce Béthesda diminue singulièrement par la certitude que dans des siècles antérieurs un autre étang a eu la même réputation. Au commencement du XIIe siècle les Franks en ont retrouvé un devant l'église de Sainte-Anne. Probablement il a été identifié avec le nôtre près de l'enceinte du temple dès le IVe siècle (par le Pèlerin de Bordeaux, comme aussi dans l'*Onomastikon* par Eusèbe et Jérôme), considéré comme l'étang « d'un rouge de sang » par opposition au « réservoir d'eau pluviale », et comme tel tenu déjà alors pour la piscine biblique où s'opéraient les guérisons.

Après un coup d'œil rapide jeté sur le Béthesda traditionnel, nous retournâmes vers la *porte de Saint-Etienne*. A l'extérieur, deux paires de lions, sculptés en bas-relief dans la pierre et trahissant un goût oriental, y attirent l'attention. Selon une tradition, ils remontent à Soliman et rappellent une vision qui l'empêcha de détruire la ville sainte, comme il en avait formé le dessein. Quant au nom de la porte — elle en a encore plusieurs autres, chrétiens et mahométans, — il vient de ce que le premier martyr y passa, dit-on, lorsqu'il fut conduit à la lapidation; on montre le théâtre même de son supplice non loin de là, près de la route qui descend à la vallée de Josaphat. Lorsque nous eûmes fait ce chemin, le couple grand-ducal fut reçu par

1. Voir Robinson (II, 75), que nous suivons généralement pour nos mesures.

le patriarche de Jérusalem accompagné de son haut clergé, et conduit par lui, par quarante-sept larges degrés de marbre, dans l'*église du Tombeau de Marie*, creusée en forme de grotte à côté du jardin de *Gethsémané*, pour y entendre un solennel *Te Deum*. La tradition que Marie a dans cet endroit de la vallée de Josaphat son tombeau, c'est-à-dire un cénotaphe, remonte certainement à une haute antiquité chrétienne [1]. Le sépulcre vénéré, en forme de sarcophage, recouvert d'une plaque de marbre blanc veiné de noir, se trouve lui-même dans une petite chapelle carrée dans la portion orientale de l'église en croix, là où le rocher forme un mur naturel. On y rend également des honneurs aux tombeaux des parents de Marie et à celui de Joseph, placés dans deux niches ou chapelles, à peu près au milieu des marches de marbre à l'est et à l'ouest.

L'église, avec un beau portail en style ogival modéré, dénonce une antique origine. Au VII^e siècle, l'évêque français Arcoulf en fait positivement mention; quant à savoir si les allusions encore plus anciennes à une *église de Gethsémané* (la première remonte à Jérôme) s'y rapportent, c'est ce qui est difficile. Elle a du reste été ravagée bien des fois; la construction la plus durable a été celle qui fut exécutée

1. Il est question de son enterrement interrompu par des prodiges dans un vieil écrit grec que j'ai publié pour la première fois, d'après un grand nombre de manuscrits dispersés dans les bibliothèques européennes, au troisième volume de mes *Libri Novi Testamenti apocryphi*. La tractation déjà connue de la même matière en latin et en arabe n'a qu'une place très-secondaire à côté du texte grec. Dans ce dernier il est dit, d'après un document de Munich, que les apôtres déposèrent le corps à Gethsémané dans un sépulcre neuf taillé dans le roc. On entendit alors pendant trois jours retentir les voix d'anges invisibles célébrant les louanges du divin fils de la Vierge. Lorsque ces voix se turent, les apôtres s'aperçurent que la sainte dépouille avait été enlevée au paradis. Dans plusieurs Pères de l'Église on rencontre des traditions identiques ou analogues.

au XII^e siècle par la reine franque Mélésendis, et c'est à celle-là que paraît remonter ce qui est debout aujourd'hui. Mais ce qui donne à l'église un intérêt tout à fait extraordinaire, c'est la vénération dont elle est entourée par les mahométans. Il y a plusieurs siècles qu'ils en ont transformé une partie en mosquée. Maintenant ils y possèdent bien encore une niche pour la prière, cependant le spectacle touchant de chrétiens et de sectateurs du prophète adorant dans le même sanctuaire est devenu une rareté.

Après le *Te Deum*, qui résonna admirablement sous les voûtes sonores et éclairées par une magnifique lumière, nous visitâmes le *jardin des Oliviers*. Quand je le vis en 1844, alors que son terrain à peu près carré, mesurant environ 150 pieds de chaque côté, et en grande partie nu et aride, n'était entouré que d'un enclos de pierres peu élevé, il faisait à mon avis une meilleure impression qu'à présent. Depuis dix ans, en effet, les franciscains en ont environné la partie principale, celle qui contient les huit oliviers, d'une haute et forte muraille qui en fait leur propriété particulière ; ils ont aussi entouré ces huit arbres vénérables d'un superbe parterre de fleurs. Les bons pères donnèrent à la grande-duchesse de magnifiques bouquets, tandis que des rameaux des oliviers étaient offerts avec une modération légitime. Gethsémané est du nombre des endroits de Jérusalem dont l'authenticité ne permet guère le doute, lors même qu'on ne pourrait pas en déterminer à un pied près la situation et l'étendue. Le Pèlerin de Bordeaux de l'année 334 mentionne du moins le rocher situé au pied du mont des Oliviers, à côté de vignes, et près duquel Judas

Iscariot trahit Jésus [1]. Eusèbe et Jérôme le désignent également comme se trouvant au pied du mont des Oliviers. Même sans décrire plus exactement la localité, — aucune raison ne les y appelait — ils ne pouvaient avoir en vue que celle qui, depuis Hélène et Constantin, a été remarquée par les pèlerins. Or il est très-probable qu'au commencement du IVe siècle elle était connue par une tradition remontant à l'époque des événements eux-mêmes, vu que les données de l'Écriture sainte concordent parfaitement avec le Gethsémané traditionnel. De Gethsémané les augustes pèlerins allèrent à cheval, et nous avec eux, sur le *mont des Oliviers*, c'est-à-dire sur la cime du milieu qui porte spécialement ce nom ; elle mesure environ 200 pieds au-dessus de Jérusalem et 500 au-dessus du lit du Cédron. Notre but prochain était le lieu, vénéré dès les temps les plus anciens, de l'ascension de Jésus-Christ. La première mention qu'on en trouve remonte au commencement du IVe siècle [2], et le premier empereur chrétien et sa mère le consacrèrent les premiers par l'érection d'une église, de sorte qu'elle est honorée, depuis plus de quinze cents ans, par la dévotion des pèlerins. Des différentes constructions qui dans ce long espace de temps ont entouré de leurs murs et de leurs ornements la place de l'Ascension, il ne reste plus que des murailles qui entourent une cour et qui ont probablement appartenu en majeure partie au temple octogone construit par les croisés. Dans l'enceinte des murailles ou au milieu

1. Un bloc de pierre marque encore aujourd'hui cet endroit fatal, comme du reste tous les détails du récit des évangélistes sur Gethsémané ont été fixé localement par la tradition.

2. Elle se trouve en effet dans la *Demonstratio evangelica* (VI, 18) d'Eusèbe, composée probablement en 315 environ.

de la cour s'élève une petite chapelle sans ornements et également octogone. On y voit, non loin de la porte par laquelle le jour y pénètre, une pierre calcaire d'un blanc jaunâtre avec un enfoncement qui représente un pied droit d'homme dirigé vers le midi. Dans cette empreinte d'un pied sur la pierre dure on croit posséder un souvenir de l'ascension du Seigneur; aussi la tient-on en très-grand honneur. Cependant les anciens récits remontant jusqu'à la fin du IVe siècle contiennent des divergences; selon eux la marque du pied a été imprimée d'abord dans le sable (*arena*), ou dans la terre (*calcati Deo pulveris perenne documentum*), tandis que depuis le XIIe siècle seulement, on l'a vu dans la pierre; il est donc au moins très-douteux qu'Hélène ait eu sous les yeux la relique actuelle. Pour l'œil du critique celle-ci ne peut donc être qu'un moyen de rendre sensible le miraculeux événement; la piété naïve tient au contraire à son habitude tant de fois séculaire, et baise avec un profond respect l'empreinte attribuée au pied du divin Ressuscité. Cela eut lieu aussi de la part des membres de l'Église grecque, selon la coutume qui y prévaut à l'égard des saintes reliques, lors de la visite des princes russes que l'archevêque de Pétra accompagnait.

Après avoir quitté la chapelle, qui a servi longtemps de mosquée et appartient encore à la dévotion mahométane comme à celle des chrétiens, nous montâmes tout à côté sur le minaret, débris, dit-on, d'une ancienne mosquée. La vue qu'offre ce minaret, point le plus élevé du mont des Oliviers, sur les environs dans toutes les directions l'ont rendu depuis longtemps célèbre parmi les pèlerins. Nous avons devant nous, comme un livre ouvert plein des plus

mémorables tableaux, l'Ancien et le Nouveau Testament avec l'histoire de la Terre-Sainte; l'œil et l'âme ne peuvent se rassasier de ce spectacle. Les temps anciens nous apparaissent dans leur grandeur solennelle à travers les brumes du passé; nous assistons aux luttes des héros du peuple élu contre les ennemis de Dieu; mais nous cherchons toujours en vain la palme inflétrissable de la victoire, la paix. Le regard embrasse à l'ouest toute la ville sainte, telle qu'elle s'étend paisiblement avec ses coupoles et ses toits en terrasse, avec ses minarets et ses tours, sur le mont de Sion et sur les hauteurs de l'ouest et du nord, derrière la grande enceinte de Morija qui occupe le premier plan : là s'élève fièrement, sur le terrain du sanctuaire bâti par Salomon, la brillante mosquée, comme le monument d'un triomphe. A côté d'elle au sud, ombragée par de sombres cyprès, se trouve cette autre mosquée, El-Aksa, dont l'aspect trahit incontinent l'ancienne basilique chrétienne de l'empereur Justinien. L'œil de l'observateur découvre bientôt les lieux saints de la ville qui lui sont plus familiers. Les hautes tours de la citadelle de David, en face de nous à l'ouest, peuvent nous servir de guide. Un peu au nord on aperçoit avec sa double coupole, à côté du clocher triste et silencieux, l'église du Saint-Sépulcre, entre deux minarets; du haut de l'un des deux, la voix du *muezzin*, convoquant pour la prière, retentit régulièrement dans la ville muette. Si nous détournons nos yeux de ce sanctuaire, le plus antique et le plus considérable que les chrétiens aient à Jérusalem, pour les reporter sur la forteresse de David encore plus ancienne, nous rencontrons très-près de là, à l'est, le plus récent et de l'avis de plusieurs le plus insignifiant de tous, l'église

protestante du Christ, construite avec une noble simplicité. Derrière les murs de la ville s'étendent à l'ouest devant la porte de Jaffa des collines peu élevées, qui bordent l'horizon et au delà desquelles le voyageur cherche le chemin de sa lointaine patrie. Au sud le regard erre jusqu'aux montagnes qui entourent Thékoa et Bethléhem; on remarque surtout dans son isolement le mont des Franks (*Frankenberg*), regardé depuis le xv^e siècle comme le dernier retranchement des guerriers franks, et, d'après des investigations plus récentes, comme le lieu où étaient la forteresse et le sépulcre du tyran Hérode, à environ une heure au sud de Bethléhem; tandis qu'à peu près à la même distance au nord de Bethléhem, sur une légère éminence, se trouve le couvent d'Élie. Plus près nous avons le mont du Scandale (*Berg des Aergernisses*) et même les premières maisons de Siloam. Au nord nous sommes surtout captivés par le sommet le plus élevé de la contrée, auquel les souvenirs du prophète Samuel ont fait donner le nom de Nebi Samwil : il est identique sans doute avec Mitspa, ce lieu de rassemblement pour le peuple criant au ciel contre l'oppression païenne au commencement de la révolte des Macchabées [1]. — Tournons-nous enfin vers le levant. Dans les environs immédiats nous ne pouvons pas suivre jusqu'à son terme le chemin qui conduit à Béthanie, la ville de Lazare, car il est caché par des hauteurs; en revanche nos regards embrassent d'autant mieux le désert qui s'étend tout ouvert à l'Orient avec ses collines dépouillées, et s'abaisse toujours davantage. Dans ce désert était, au nord du point où nous nous trouvions,

1. I Macch, III, 46 *sq.*

Jéricho, la célèbre ville des palmes, et au sud s'élève, au bord du lugubre ravin du Cédron, le vieux monastère de San Saba bravant le temps du haut de son rocher. Dans un lointain profond, nous apercevons cet impérissable monument de la Providence divine érigé dans les anciens temps bibliques, la mer Morte, dont l'extrémité nord brille de sa magnifique couleur bleue, tandis que plus au nord encore un étroit ruban vert sur le sol blanchâtre du désert marque le cours du Jourdain. Derrière le Jordan et la mer se dressent chauves et sans couleur les hautes montagnes de Moab. Là est aussi le Pisga [1]; c'est du Nébo, l'une de ses cimes, que l'Éternel fit voir à son serviteur Moïse Canaan, la terre de la promesse, puis lui commanda de mourir « parce qu'il avait péché [2]. » Nous avons donc à l'est la promesse, à l'ouest l'accomplissement. Mais même sur cette terre de l'accomplissement a passé depuis longtemps le pied du juge, « parce qu'elle aussi, elle a péché. » Et combien de traces des châtiments divins, infligés au nouvel Israël lui-même, se pressent devant nos yeux dans cette seule contrée! Vraiment, en aucun lieu du monde, les jugements de Dieu ne se présentent à l'âme avec plus de vivacité que sur le mont des Oliviers, sur lequel l'esprit prophétique vit resplendir les derniers jours. Car, s'écrie Zacharie, « l'Eternel se tiendra debout sur ses pieds sur la montagne des Oliviers — et la

1. Deutér., XXXIV, 1.

2. Deutér., XXXII, 49 *sq.* « Monte sur cette montagne d'Abarim, sur le mont Nébo, qui est au pays de Moab, vis-à-vis de Jérico; puis regarde le pays de Canaan, que je donne aux enfants d'Israël pour le posséder. Et tu mourras sur la montagne sur laquelle tu montes — comme Aaron ton frère est mort sur la montagne de Hor — parce que vous avez péché contre moi — car tu verras vis-à-vis de toi le pays que je donne aux enfants d'Israël, mais tu n'y entreras point. »

montagne des Oliviers se fendra par le milieu de l'orient à l'occident. »

Le lecteur ne nous demandera pas si nous avons éprouvé avec vivacité toutes ces impressions, lorsque nous visitâmes le minaret en compagnie du grand-duc. Ma plume a résumé ici tout ce qui s'est passé dans mon esprit lors de mes diverses visites. Quand les illustres pèlerins voulurent jouir le 13 mai de ce rare spectacle, il fut abrégé par un vent violent qui régnait sur la hauteur, peu avant le coucher du soleil. Les ténèbres avaient déjà enveloppé la ville lorsque nous y rentrâmes.

## LE 14 MAI

La matinée fut consacrée depuis dix heures à une messe solennelle dans l'église du Saint-Sépulcre. Célébrée en Golgotha par Cyrille, évêque de Mélitopolis, et les ecclésiastiques attachés à la mission de Russie, cette messe eut un caractère national qui se révélait entre autres par les voix belles et sonores des chanteurs russes. Le prince et la princesse, tous deux connaisseurs en fait de musique, surent très-bien apprécier cela. Le roc naturel, se montrant derrière le revêtement de marbre, fit beaucoup d'impression sur le grand-duc et fortifia sa conviction de l'authenticité de ce lieu.

Après le service Leurs Altesses impériales reçurent tous les archevêques et évêques du patriarcat de Jérusalem, ainsi que le métropolitain Agathangelos de Céphalonie, qui avait

longtemps dirigé, en Crimée, le couvent de Balaclava. Aux Grecs succédèrent les Latins, c'est-à-dire les mêmes franciscains, ces fidèles et constants représentants de l'Occident chrétien, du moins de l'Occident catholique romain à Jérusalem depuis les croisades.

Dans le courant de l'après-midi on visita les églises et les couvents de plusieurs confessions autres que la grecque. Les augustes pèlerins se rendirent d'abord dans l'*église du Christ*, allemande et anglicane à la fois. Avant de nous approcher de cette jolie et simple maison de prière, je dois faire observer que son existence est en elle-même un fait important. L'active mission juive de Londres avait bien envoyé toujours depuis 1820 quelques ministres isolés à Jérusalem ; des missionnaires de l'Amérique du Nord, qui ne confondent pas le zèle de la foi avec le désir de conversions, y avaient de même annoncé la parole du salut : mais de ces commencements d'une activité et d'une représentation du protestantisme dans la cité de David jusqu'à l'érection de l'église protestante de Sion il y avait encore un grand pas. Il fallut que l'idée de fonder à Jérusalem un évêché anglican se présentât à l'esprit du noble Frédéric-Guillaume IV, que sous l'influence de Bunsen elle fût embrassée avec ardeur par les théologiens et la souveraine de l'Angleterre, enfin exécutée par les Allemands et les Anglais avec générosité et bonne harmonie, pour qu'on pût songer sérieusement à entreprendre la construction d'une église protestante sur le terrain acheté déjà en 1838 à l'instigation de l'infatigable Nicolayson (natif du Schleswig). Le premier évêque anglican, nommé Alexandre (Alexandre Wolf, du grand-duché de Posen), arriva à Jérusalem en janvier 1842 et posa le 28 fé-

vrier de la même année, en Saint-Jacques[1], la première pierre de l'église du Christ. Après plusieurs interruptions involontaires, elle fut terminée au commencement de 1849, et le 21 février consacrée par le nouvel évêque Gobat, que le vieux et digne missionnaire Nicolayson secondait encore vaillamment. Avec cette église le protestantisme, sous sa forme allemande et anglaise, a pris solidement pied pour la première fois dans la ville sainte; l'église qui professe l'évangile sans hiérarchie et sans prescriptions humaines avait, nous paraît-il, un double droit à s'établir dans le lieu même qui fut le berceau du christianisme.

Ce temple, qui a coûté une somme assez forte, — on parle d'environ 150,000 thalers,—est un édifice simple mais digne, construit dans le style gothique. Calculé de façon à contenir quatre à cinq cents personnes, il a la forme d'une croix et mesure 65 pieds de long sur 55 de large. Ses murs sont en pierres de taille de calcaire blanc; le toit auquel il manque une tour est couvert de grandes tuiles, par-dessus lesquelles il y a encore des plaques de fer-blanc. La couverture de la nef consiste en belles poutres brunes de bois de noyer; le chœur au contraire est voûté. Sous la galerie qui porte l'orgue se trouve le portail. Lorsqu'on entre, le regard rencontre immédiatement le chœur et la chaire, qui sont au fond. Des deux côtés du chœur et au-dessus de l'autel se font remarquer les deux tablettes de granit noir et brillant sur lesquelles sont gravés en hébreu et en lettres d'or les dix commandements, le symbole des Apôtres et l'oraison dominicale. Cet ornement

1. Cette désignation du quartier des Arméniens et des Syriens provient de l'hypothèse que c'est là que Jacques (le Majeur) a été décapité par ordre d'Hérode.

est caractéristique, car il indique la tendance de la mission juive; il n'y a guère que les israélites de naissance qui puissent y trouver de l'édification. L'évêque Gobat, natif de la Suisse, a derrière lui une carrière riche d'expériences et de services rendus. Après avoir fait avec un grand dévouement deux voyages missionnaires en Abyssinie, et pendant plusieurs années exercé une activité scientifique dans les établissements de mission de Malte, il a été choisi en 1846 par Frédéric-Guillaume IV pour succéder, dans la direction de l'œuvre protestante de Jérusalem, à Alexandre, mort de bonne heure. Un tel homme, aussi distingué par sa persévérance et par son tact chrétien que par ses fortes études, était fait pour attirer l'attention du grand-duc. Aussi le prince ne manqua-t-il pas d'interroger l'évêque anglican sur les questions dogmatiques et ecclésiastiques, par exemple sur la notion réformée de la sainte cène.

De l'église du Christ, le grand-duc se rendit au *couvent arménien de Saint-Jacques*, situé près de là. Ce monastère avec ses dépendances est sans contestation le plus grand de Jérusalem, probablement aussi le plus riche. Le patriarche, dont les prédécesseurs remontent au commencement du XIVe siècle, y occupe la position d'un prince, étant dans son diocèse indépendant de toute autorité ecclésiastique sauf le *katholikos* ; [1] cinq évêques et un nombreux clergé habitent là avec lui. Les salles destinées aux pèlerins sont très-propres et, assure-t-on, d'une telle dimension que plusieurs milliers de personnes peuvent y loger. Les jardins du couvent sont aussi beaux qu'étendus; l'un d'entre eux se

1. Tel est le titre du chef de l'Église arménienne qui réside à Edjmiadzin.

distingue par des pins et des cyprès fort élevés, ainsi que par un bois d'oliviers. L'église forme le plus grand contraste avec celle que nous venons de quitter. On ne peut guère la surpasser en magnificence; un tel luxe paraît au goût sévère des Occidentaux propre à distraire la dévotion plutôt qu'à la favoriser. Le porche est déjà orné avec profusion de fresques représentant des scènes de l'histoire biblique. Le roi et le chantre du mont de Sion, David, dont la fête est célébrée dans ce couvent, ne manque pas de se retrouver dans ces peintures murales avec sa couronne et sa harpe. Le monastère lui-même y est représenté. Mais c'est la nef qui nous surprend par une véritable galerie de tableaux à l'huile qui en ornent les murs ; ils sont pour la plupart consacrés à de sanglantes scènes de martyre. Ils sont sans doute surpassés, au point de vue du goût, par plusieurs autres œuvres d'art incorporées au couvent par une main prodigue : les magnifiques arabesques de la grille dorée, les mosaïques de marbre de toutes couleurs, ainsi que les ouvrages analogues en ivoire et en écaille. Les deux derniers ornent les portes qui conduisent au trésor et à la chapelle sépulcrale de Saint-Jacques. Le chœur, couronné d'une haute coupole, contient la représentation des précédents supérieurs de l'église, à commencer par Jacques qui, on le sait, est honoré par toute l'Église arménienne comme Pierre par les catholiques. Un trône doré est destiné à ce patriarche invisible, entre le chœur et la nef, tandis que le patriarche visible en occupe un plus modeste à côté. Les œufs d'autruche suspendus devant l'autel à des cordons de soie rouge rappellent l'usage des mosquées. Les reliques de Jacques, considérées comme le plus grand trésor du monastère, consistent nommément

en la main et la tête du martyr décapité ; ces deux objets, recouverts d'or, furent présentés à la vénération des nobles pèlerins.

Après être entrées pour quelques minutes dans l'appartement du patriarche, qui les reçut avec les plus grandes prévenances, Leurs Altesses impériales visitèrent encore les *cachots du Christ* chez Anne et Caïphe, lieux également conservés et vénérés par les Arméniens. Ils appartiennent l'un et l'autre aux deux petits couvents voisins ; celui d'Anne au couvent des religieuses dont la petite église a pour seul objet sacré le *cachot du Messie*. Dans l'autre église qui porte le nom du Rédempteur, une pierre recouverte de chaux et de porcelaine, et employée comme autel, partage avec le second cachot du Messie l'attention et la vénération du voyageur ; elle passe pour avoir été à l'entrée du sépulcre de Jésus, et ainsi pour être la pierre qui en formait la porte et que l'ange a roulée. En conséquence on la nomme aussi la pierre de l'Ange. Dans la cour du monastère se trouvent les tombeaux des patriarches arméniens de Jérusalem.

Cette prétendue maison de Caïphe est déjà sur le Sion au delà de la porte, bien que le couvent des nonnes situé en deçà ne soit qu'à deux cents pas environ de l'autre.

En allant du couvent arménien des nonnes à la porte, nous passâmes près des *cabanes des Lépreux*. C'est une triste colonie, au dedans comme au dehors. Au premier abord on croit voir un coin couvert de grossières pierres de construction qui y auraient été jetées, mais on reconnaît bientôt les arrangements pris pour les rendre habitables. Seize cabanes placées à côté et derrière les unes des autres forment ce quartier séparé. A hauteur d'homme, ou bien à un ou deux

pieds plus haut, elles sont construites en pierres mal assemblées et recouvertes de terre et de ramilles; elles sont ouvertes du côté de la muraille de la ville. Les infortunés qui les habitent — trente à peu près, tant chrétiens que mahométans, plutôt hommes que femmes — n'ont de relations qu'entre eux; ils sont soumis à peu de lois, cependant l'un d'eux est regardé comme leur scheik. Quelle que soit la crainte qu'on éprouve à l'approche de ces pauvres malades complétement abandonnés par les médecins, ils sont pourtant réduits à recourir pour tous leurs besoins à la mendicité. Du reste ce mal, plus ou moins déclaré, ne se borne pas à ceux qui sont parqués ici; les juifs eux-mêmes, d'après le docteur Tobler [1], n'en sont pas épargnés, comme on l'a souvent prétendu : seulement on se cache plutôt, si possible, derrière les murs de la famille que dans ce lugubre asile.

Lorsque nous retournons sur le sommet du mont de Sion, il se présente à nous sur le premier plan maint objet intéressant qui parle d'un passé plus ou moins éloigné. Jetons d'abord un coup d'œil sur les nombreux *cimetières chrétiens*. L'arménien, le latin et le grec se suivent, non sans murs de séparation. Un peu au sud du cimetière grec on en a ouvert un américain en 1838, et dix ans plus tard l'allemand-anglican qui, malgré son peu d'ancienneté, contient déjà des tombes bien connues. A côté de l'évêque Alexandre je mentionnerai un savant distingué, l'infortuné docteur Schultz, premier consul de Prusse à Jérusalem. Tandis que ces quatre cimetières occupent l'angle nord-ouest de la mon-

1. Voir *Denkblaetter aus Jerusalem*, p. 413.

tagne, du tombeau de David à la muraille de la ville, l'allemand-anglican est placé à une petite distance au sud-ouest du prétendu sépulcre royal. La haute vénération dont les mahométans entourent ce sépulcre rend étonnante la tolérance avec laquelle on laisse toutes les confessions chrétiennes enterrer leurs morts près de là. Et ce n'est pas simplement de la vénération, c'est une réserve toute particulière que les mahométans observent à l'égard de ce monument consacré par le souvenir de David ; des chrétiens n'ont obtenu que dans des cas très-rares la permission d'y entrer. Les princes russes furent au bénéfice d'une de ces exceptions. Le vaste bâtiment dans lequel le tombeau de David est caché avec soin se rattache à une des églises chrétiennes les plus anciennes et dont l'origine remonte même plus haut qu'Hélène, bien qu'elle ait été plus tard attribuée à la pieuse mère de Constantin. On glorifiait par cette église la salle où les apôtres s'étaient retirés à leur retour du mont des Oliviers après l'ascension de leur maître, cette « chambre haute où ils persévéraient tous d'un commun accord dans la prière et dans l'oraison[1], » et où des inspirations postérieures ont transporté encore d'autres saints souvenirs, ainsi la cène, le lavement des pieds, l'effusion du Saint-Esprit, la dernière heure de Marie. Après toutes les vicissitudes traversées par la « sainte église mère de Sion » il reste encore le *cœnaculum* ou salle de la communion, espace désert qui se trouve entre des murs de pierre sous une voûte portée par des colonnes; une niche pratiquée dans la muraille orientale y sert à certains moments d'autel

1. Actes, I, 13, 14.

pour la messe, tandis qu'un autre vers le sud indique aux sectateurs de Mahomet la direction de la Mecque.

Au-dessous de cette salle de prière, dont le côté occidental est couronné par un minaret, se trouve le mystérieux *tombeau de David*. Une porte de fer à deux battants conduit à une chambre petite mais somptueuse. On voit là un grand sarcophage en pierre, dont la forme, comme on l'a très-bien dit, est celle d'un catafalque. La pierre est recouverte par de pesantes étoffes de soie verte avec beaucoup de broderies d'or et une table de velours sur laquelle sont brodés de grands caractères arabes en or. Au-dessus du sarcophage il descend du plafond un baldaquin également de lourde soie et rayé de diverses couleurs. Les murailles sont revêtues de pierres de porcelaine bleue avec des arabesques de fleurs, et le sol d'un tapis de couleur. Que nous ayons là le véritable tombeau de David, il n'y faut naturellement pas songer ; on pourrait plutôt y voir le monument expiatoire d'Hérode. On n'a peut-être eu d'autre intention que d'élever à David par ce catafalque un monument commémoratif, bien que la piété islamite, qui s'y attribuait un droit exclusif, l'ait pris pour la tombe même. Il est pourtant possible que cette chambre ne soit que la chapelle du tombeau souterrain ; car à l'un de ses côtés se trouve une porte recouverte de velours brodé en argent et marquée par deux candélabres d'argent allumés, qui doit conduire plus bas. Un regard jeté sur cette porte nous conserva au moins l'illusion que le sépulcre royal se trouvait dans le voisinage. Après les ténèbres qui ont régné pendant des siècles sur sa situation, cette proximité serait toujours quelque chose. Une circonstance doit cependant pousser à de nouvelles re-

cherches : c'est la découverte d'un escalier de pierre conduisant plus haut et plus bas, découverte occasionnée par les travaux d'établissement du cimetière protestant et de l'école épiscopale à côté. Peut-être trouverait-on de l'inattendu au lieu de ce qu'on chercherait. Le moment viendra certainement pour ces fouilles qui sont, il est vrai, toujours difficiles.

A notre retour par la porte de Sion nous fîmes encore une courte visite au *couvent syrien*, que désigne une croix sur son portail, et à sa petite église ornée de l'image de saint Georges. On dit qu'il est construit à la place où Marie, mère de Jean Marc, habitait et où elle reçut Pierre lorsqu'un ange l'eut fait sortir de prison pendant la nuit [1].

## LE 15 MAI

A neuf heures du matin, Leurs Altesses impériales se rendirent à l'église du Saint-Sépulcre, pour une messe doublement solennelle, puisque le patriarche la célébrait en personne, avec le métropolitain de Pétra, les archevêques de Lydde et de Bethléhem, et l'évêque russe de Mélitopolis. L'éclat répandu dans ce lieu par des cierges d'une grosseur exceptionnelle placés sur des candélabres dorés, et par d'innombrables lampes, était éclipsé par la magnificence que ces prélats déployèrent pour cette messe du dimanche. La mitre du patriarche paraissait pouvoir rivaliser de valeur avec les couronnes royales; sur sa poitrine resplendissaient une

1. Actes, XII, 12 *sq.*

quantité de décorations, grandes comme la main, en brillants et en émail, parmi lesquelles on distinguait le récent présent impérial. Après lui, celui qui portait le plus riche costume était l'évêque russe. Par un singulier contraste, avec toute cette pompe, nous apercevions, juste au-dessus de nos têtes, la célèbre coupole qui avec ses ouvertures béantes représentait la grande question orientale, toujours sans solution, et regardait l'assemblée d'un air moitié accusateur, moitié menaçant. Peut-être devrais-je dire plutôt : d'un air de prière et d'exhortation, puisque le secours était si près. Le grand-duc et la grande-duchesse — le premier toujours en simple habit de voyage — étaient debout à l'entrée de la chapelle de l'Ange et tenaient à la main des croix d'or où étaient cachés des morceaux de la croix du Christ, présents offerts aux illustres voyageurs. Les prières pour la famille impériale occupèrent une place marquante dans le service. La consécration des éléments et la communion du patriarche et des évêques le terminèrent au bout de deux heures à peu près.

Dans le courant de la journée le grand-duc reçut le patriarche catholique romain Valerga. Le haut dignitaire, dont l'aspect trahit encore beaucoup de jeunesse, n'avait nullement oublié que six millions de ses coreligionnaires vivent sous le sceptre de la Russie.

A quatre heures de l'après-midi on entreprit le tour de la ville. Mais avant d'en sortir nous montâmes sur la *citadelle de David* ou *tour de David*. On appelle ainsi non pas tant la citadelle entière que l'une de ses fortes tours carrées. Elle est à l'angle nord-est de l'ensemble et se distingue des quatre autres tours, qui peuvent avoir été détruites et rebâ-

ties plusieurs fois, par les grandes pierres de taille avec des bords en mortaise de 8 à 12 pieds de long, sur 4 environ de haut et de large, qui forment ses constructions inférieures jusqu'à une hauteur de 40 à 50 pieds. Ces antiques constructions n'ont pas simplement fait reconnaître le *hippicus* d'Hérode épargné par Titus vainqueur en témoignage pour les armes romaines, mais elles rendent probable qu'Hérode avait déjà utilisé de plus anciens bâtiments, datant peut-être de David. La position de toute la citadelle, qui domine la montagne et la ville, ne laisse aucun doute que dès l'origine le point le plus fort de Jérusalem, par conséquent la forteresse de David aussi, n'ait été là. Celui qui monte avec cette conviction sur la tour, dont des travaux modernes ont doublé la hauteur, n'a nul besoin de curiosités douteuses pour se transporter en esprit dans ce passé hébraïque, qui nous a transmis avec le récit des saintes guerres du peuple élu, les impérissables monuments de l'inspiration religieuse de ses rois et de ses prophètes.

La célèbre chambre secrète de la tour de David ne s'ouvrit pas pour notre visite ; comme cela arrive si souvent en Orient, on n'en trouva pas tout de suite la clef, et le grand-duc n'attendit pas le résultat des perquisitions. Mais du haut de la plate-forme nous jouîmes d'une admirable vue sur la ville et les montagnes environnantes. Jérusalem est riche en beaux points de vue ; beaucoup de ses toits en terrasse en offrent ; mais après la montagne des Oliviers, celui de la citadelle est le plus remarquable : le regard s'étend de là, si ce n'est jusqu'à l'Horeb et au Thabor, qu'une imagination hardie croit apercevoir, du moins du côté du sud-est jusqu'à une ligne de la mer Morte au pied des mon-

tagnes de Moab. Pour moi, je fus attiré surtout par des objets plus rapprochés, comme l'étang d'Ezéchias ou des Patriarches avec son tranquille miroir apparaissant entre les hautes murailles des maisons.

Devant la porte de Jaffa, qui n'est qu'à quelques pas au nord de la citadelle, la troupe des pèlerins monta à cheval et se dirigea au nord, vers la porte de Damas. L'espace qui s'étend entre ces deux portes est jusqu'ici passablement désert. A notre gauche ou au nord-ouest, à plus de 900 pieds de la porte, est l'*Étang de Mamilla* ou de *Guihon*, à l'entrée de la vallée de Hinnom qui longe la colline de Sion. De l'est à l'ouest sa longueur est de 300 pieds sur une largeur de près de 200; ses parois en pierre, construites avec du mortier et pourvues dans les coins de degrés mal conservés, ont une hauteur de 20 pieds. C'est très-probablement l'étang supérieur nommé par Esaïe, tandis qu'un autre, situé un peu au sud au-dessous de la porte de Jaffa dans la même vallée de Hinnom et qui porte aujourd'hui le nom de Birket-es-Sultan, serait l'étang inférieur. Ce dernier reçoit ses eaux, autant qu'on a pu s'en rendre compte, uniquement de la pluie que les hauteurs environnantes envoient dans ce lieu. Par un canal il entretient l'étang d'Ezéchias ou des Patriarches, entre la porte de Jaffa et l'église du Saint-Sépulcre. Autour de l'étang de Mamilla les mahométans ont établi des sépultures.

Le grand-duc me désigna une petite élévation, sur laquelle nous montâmes, plus près de la porte de Jaffa que de celle de Damas, comme le terrain choisi pour les constructions que la Russie venait de décider. Il s'y joignit bientôt un autre emplacement avec un bosquet d'oliviers plus près

de la porte de Damas. Le sultan ajouta en présent au terrain acheté un morceau de la place d'armes de la garnison. On a dès lors appris en Europe qu'il se construit là devant les portes de Jérusalem une nouvelle ville, également protégée par des murs. La première pierre de l'église d'Alexandre fut posée en 1860, à l'anniversaire de l'empereur Alexandre II; un palais épiscopal, de vastes habitations pour les pèlerins, et d'autres constructions utiles s'élèvent à côté. Tout cela a eu pour première origine la parole inspirée de la fille de ce Spéransky dans lequel les annales de la Russie ont une de leurs plus mémorables figures, éminent par le talent, le caractère et le mérite, et dont l'intrigue, l'arme meurtrière de l'envie, a fait un martyr. Il en résulta dans tous les cercles de l'Église russe un tel esprit de sacrifice pour les intérêts du pèlerin russe, « qui s'en va déposer humblement au pied du Golgotha ses souffrances, ses douleurs, ses espérances et sa foi [1], » qu'on mit des millions de roubles à la disposition du grand-duc Constantin : fait qui méritait bien un monument aussi durable de gratitude que la construction d'une ville pour les pèlerins, tout à côté des sanctuaires de Sion et de Golgotha.

La porte de Damas de la muraille septentrionale fut le point qui captiva ensuite notre attention. Son nom arabe est plus caractéristique : *porte aux Colonnes*; il se rapporte aux colonnes élancées qui soutiennent la voûte en ogive au-dessus de laquelle s'élève le chapiteau crénelé. Elle passe avec raison pour la plus belle des portes de Jérusalem, et elle a ordinairement l'honneur de servir au nouveau pacha pour

1. *Les pèlerins russes à Jérusalem*, par madame de Bagréef-Spéransky, I, 77.

son entrée. Bien que sous sa forme actuelle elle ne paraisse pas fort antique, elle doit occuper la place de la porte de Naplouse, déjà mentionnée au IVe siècle, — nom qui lui est encore donné à elle-même, — et de la porte d'Etienne[1] souvent nommée dans les siècles suivants. Quand on veut remonter plus haut que le IVe siècle, on rencontre une grande difficulté dans le fait que précisément au nord de la ville la situation des anciens murs est très-douteuse. Pourtant, entre la porte de Damas et l'angle nord-est des murs actuels, le rocher haut de 20 à 30 pieds est en beaucoup d'endroits tellement frappant que la nature même y désigne clairement la direction de la muraille. Cette circonstance, rapprochée des ruines colossales d'antiques fondements à l'angle nord-ouest près du couvent latin de Salvator, à quelques centaines de pas de la porte de Damas, est très-favorable à l'hypothèse d'après laquelle le mur nord actuel correspond à la troisième muraille de Josèphe, c'est-à-dire à celle qui fut élevée par Hérode.

A notre gauche nous avions près de la porte de Damas, à la distance d'une dizaine de minutes au nord, cet admirable et fameux caveau sépulcral qui porte le nom de *tombeaux des Rois* — identique probablement avec les sépulcres de la famille royale d'Hérode, desquels il est fait mention au premier siècle de l'ère chrétienne. On ne voit pas ces tombeaux de loin, car le rocher dans lequel ils sont pratiqués ne domine pas son entourage.

Beaucoup plus près, à deux cents pas de nous peut-être, dans la même direction, nous avions une autre construction

1. L'ancienne tradition plaçait donc de ce côté la lapidation du premier martyr chrétien.

dans le rocher : la *grotte de Jérémie* — c'est ainsi qu'on la nomme — est beaucoup plus mystérieuse quant à sa destination primitive et ses destinées postérieures que les tombeaux des Rois. Il est évident qu'elle est une carrière très-ancienne qui a probablement fourni des matériaux pour les édifices des temps les plus reculés. On ne peut non plus méconnaître qu'elle a servi de sépulcre, sur quoi l'on a fondé la supposition qu'Hérode ou Alexandre Jannée y avait été enseveli. On peut en être revenu plus tard à utiliser la carrière, et avoir ainsi nui aux tombes qui s'y seraient trouvées. La légende d'après laquelle le prophète Jérémie y aurait composé ses Lamentations ne se rencontre que dans les siècles qui suivirent les Croisades. Des siècles plus tard, les morts recommencèrent à en faire leur demeure, et les pieux chrétiens dont on parle au xv[e] siècle furent suivis des mahométans qui conservent aujourd'hui cet usage, surtout sur ou derrière les hautes parois de rocher que des cérémonies religieuses animent assez fréquemment.

Presque en face de cette grotte, à plus de 100 pas à l'est de la porte de Damas, s'ouvre dans le roc qui porte les murailles de la ville cette immense caverne dont la découverte a été faite il y a une quinzaine d'années par le chien d'un Américain, un dogue qui se mit à gratter la terre en cet endroit. On y a reconnu la *caverne du Coton*, dont on parle déjà au moyen âge (1101) et au xv[e] siècle. Elle est un excellent argument en faveur de cette assertion de Tacite que Jérusalem se trouve sur des montagnes minées [1]. Elle est

1. Tacit., *histor.*, v, 12. *Cavati sub terra montes*, ce qui est dit, il est vrai, à l'occasion du temple, mais ne paraît pas s'appliquer uniquement à cet édifice.

sans aucun doute l'œuvre de l'homme, bien que la nature ait pu en fournir les premiers éléments. Les galeries creusées dans le roc s'étendent dans diverses directions, surtout au sud-est; on fixe leur longueur à 644 pieds en ligne droite; sur cet espace elles descendent de 100 pieds environ. La largeur est variable. Pour ne pas mettre en danger la ville construite au-dessus, on a laissé des colonnes naturelles. A l'une des parois du rocher se trouve un bassin dans lequel dégoutte une eau amère. Il n'y a pas de communication avec le Haram-es-Chérif ou avec le Morija, comme on pourrait le penser; l'extrémité orientale des allées taillées dans le roc est encore à plusieurs centaines de pas de l'angle nord-ouest du Haram. On éprouve une vive impression en entrant à la clarté douteuse des chandelles dans cet antique atelier souterrain où se préparait la construction des maisons, des temples, des fortifications : il semble qu'on pénètre un des mystères du monde ancien, et pourtant même ici nous ignorons encore plus que nous ne comprenons. Il ne s'y trouve naturellement pas des reliques bien remarquables; cependant on y rencontre des ossements, parmi lesquels des squelettes humains, probablement témoins longtemps muets de crimes inconnus. Comme les caveaux funéraires des pyramides de Gizeh, ces souterrains déserts de Jérusalem ne paraissent habités par aucun être vivant hors les chauves-souris.

Après être sortis par l'étroite ouverture de la caverne du Coton, nous passons près de la porte d'Hérode ou porte des Fleurs, dès longtemps murée, poursuivant notre route vers l'angle nord-est de la muraille de la ville : là nous attend d'un air souriant et gracieux le *mont des Oliviers*, ce témoin

fidèle des milliers d'années qui ont passé sur Jérusalem et spécialement des souvenirs de la vie du Sauveur. Aussi le regard du voyageur ne se rassasie-t-il pas de sa vue. Il y croît encore des oliviers, rarement réunis en groupe, mêlés avec des figuiers, des térébinthes et d'autres arbres ; çà et là un champ de blé ; à sa base les constructions dont nous avons parlé, et sur sa cime le minaret qui rappelle l'Ascension. Du point où nous sommes, nous distinguons mieux sa forme et ses trois sommets ; le sommet central se sépare en particulier de celui du nord, Karem-es-Séjad, plus connu des chrétiens sous le nom de Galilée ou de Viri Galilaei (hommes galiléens) : allusion peu heureuse aux rapports de Jésus avec ses disciples galiléens et aux anges en vêtement blanc qui leur apparurent après l'ascension de leur maître. Au nord de cette cime, derrière les tombeaux des Rois et ceux des Juges, l'œil rencontre le Scopus devenu un véritable observatoire par les campements de Cestius et de Tite; Alexandre le Grand lui-même dans sa campagne contre Jérusalem observa de là la cité sainte.

La vallée de Josaphat, appelée aussi, probablement d'après ses beaux ombrages, vallée du Cédron (vallée sombre ou noire), s'ouvre au nord-ouest derrière les sépulcres des Rois et s'étend sur un espace de trois quarts d'heure jusqu'à l'extrémité orientale du val de Hinnom près de la fontaine de Job. Nous y cherchons le torrent du Cédron; mais l'histoire seule le connaît. Il y a bien encore des places dénudées par de violentes pluies, et l'on reconnaît le lit de la rivière, utilisé en partie pour l'agriculture; mais à aucun moment de l'année un ruisseau n'y coule. Les deux

ponts jetés jadis sur le Cédron, celui d'en haut près de Gethsémané, celui d'en bas près du monument d'Absalon, ne servent plus qu'à raccourcir la route pour traverser le ravin.

Nous profitâmes de cette course autour des murailles pour en examiner de plus près les matériaux. Juste entre la porte d'Etienne, à cinquante pas de l'angle nord-est, et la porte d'Or, on remarque dans les soubassements de la muraille, qui appartient ici tout ensemble à l'enceinte du temple et à la ville, des pierres colossales trahissant une antiquité extraordinaire et remontant sans doute plus haut que notre ère. Cette hypothèse ne paraissait pas acceptable au grand-duc ; il la croyait contredite par la parole adressée par le Sauveur à ses disciples en présence des bâtiments du temple : « Il ne restera ici pierre sur pierre qui ne soit renversée » [1]. Selon moi cette prophétie s'est accomplie de la façon la plus saisissante, alors même qu'il serait resté ces pierres de toutes ces magnificences. Elles sont demeurées debout comme le seul survivant d'une bataille des temps antiques pour montrer aux générations les plus éloignées quelles œuvres immenses de la puissance et de l'industrie humaines ont été réduites en poudre par la malédiction du Seigneur. On voit au sud et non loin de la porte d'Étienne des pierres de mur de 10 à 20 pieds de longueur ; la plus grande a même plus de 22 pieds de long sur 5 de large et environ 3 de haut. Cela se répète à un degré supérieur encore à l'angle sud-est : la muraille, qui n'a que 44 pieds près de la porte d'Etienne, s'élève là, par suite de l'inégalité

1. Matth, XXIV, 2; Marc, XIII, 2; Luc, XIX, 44.

du sol, jusqu'à 88 pieds. On n'y compte pas moins de quinze rangées de ces pierres gigantesques; leur longueur est de 16 à 23 pieds de Paris sur 3, 4 et même 6 pieds de hauteur.

Arrêtons-nous un moment à la *porte d'Or* : elle était vraisemblablement dorée autrefois, en souvenir peut-être de l'ancienne porte du temple, également recouverte d'or, qui occupait la même place [1]. La porte actuelle ne paraît pas remonter plus haut que l'Aelia Capitolina d'Adrien; son style romain en est une preuve suffisante [2]. Bien que murée probablement peu après les Croisades, on se rend encore bien compte de la beauté de sa construction, nommément à ses doubles arches extérieures et à des chapiteaux dont les colonnes manquent, comme aux magnifiques colonnes qui sont à l'intérieur et qu'on nous montra plus tard lors de notre visite à la mosquée d'Omar. D'après la tradition chrétienne, le Seigneur a fait par cette porte son entrée solennelle le dimanche des Rameaux; les évangiles [3] racontent en effet qu'il venait de Béthanie et du mont des Oliviers, et qu'il se rendit incontinent au temple. Aussi, sous les rois franks, en souvenir de cette entrée, la grande procession passait par la même porte. On répète après les musulmans qu'ils ont rendu la porte d'Or — appelée par eux « porte Éternelle » ou « porte de la Grâce » — à jamais

1. Conf. Josèphe, *De bello jud.*, V, v, 3, où il est parlé de neuf portes qui étaient « recouvertes d'or et d'argent tout autour. »

2. Les plus anciennes mentions que nous connaissions de cette porte se trouvent dans l'évangile latin du pseudo-Matthieu (p. 59 de mon recueil), et dans l'*Evangelium de nativitate Mariæ* (p. 108 *ibidem*), où la rencontre de Joachim, revenant chez lui avec Anne, bénie par l'ange, est placée à la porte d'Or. Le Protévangile grec, au contraire, ne désigne pas d'une façon plus précise la porte de la rencontre.

3. Matth., xxi, 12; Marc, xi, 11; Luc, xix, 45.

inaccessible, parce qu'ils avaient une frayeur superstitieuse que les ennemis y entrassent, surtout le vendredi, à l'heure de la prière dans la mosquée.

Si de la porte d'Or nous regardons dans la vallée les lieux sacrés pour les chrétiens, nous avons à notre gauche, au nord, l'église sépulcrale de Marie et Gethsémané. En face de nous s'élève sur le sommet du mont des Oliviers la chapelle de l'Ascension. A nos pieds nous voyons un lieu de sépulture mahométan, orné de monuments funèbres qui attirent l'attention. Nous en rencontrons un autre beaucoup plus étendu, mais plus modeste et avec de simples pierres plates, plus bas, au pied de la montagne des Oliviers et vis-à-vis de l'angle sud-est de la muraille : c'est le plus grand cimetière juif. Les indigènes israélites se sont choisi là une dernière demeure entre celles de leurs ancêtres. Car au-dessus de ce cimetière et derrière lui, à environ 200 pas du côté du sud-est, se trouvent les « tombeaux des Prophètes : » c'est un ancien cimetière juif, creusé de main d'homme en chambres et galeries, séparées les unes des autres par des piliers naturels, dans le cœur d'une roche calcaire tendre et gris clair ; il s'y joint encore un labyrinthe formé également d'allées et de chambres sépulcrales, mais moins régulièrement construit. Tout à côté du cimetière le ravin est décoré de ces quatre remarquables *monuments de rocher* si souvent nommés et décrits depuis quinze cents ans ; les deux qui sont monolithes portent d'ordinaire les noms d'Absalon et de Zacharie, tandis que les deux autres, creusés dans le roc, sont liés au souvenir de Josaphat et de Jacob. Cependant ce n'est pas seulement à cause de ce double voisinage que la communauté israélite réunit ses

morts dans ce lieu; la raison en est bien plutôt dans ces paroles du prophète Joël (3, 7, 17) d'après lesquelles l'Éternel assemblera tous les peuples pour les juger dans la vallée de Josaphat. Comme sur bien d'autres points, les musulmans ont adopté ici la croyance juive : selon eux leur prophète s'assiéra au dernier jour comme juge de toutes les âmes sur une colonne qui s'élève de 3 pieds au-dessus de la muraille entre la porte d'Or et l'angle sud-est, sur la limite du cimetière mahométan dont nous avons parlé.

Ces monuments de rocher, couverts d'anciens noms bibliques, captivèrent à un haut degré l'attention du grand-duc; surtout les deux monolithes, dont le plus caractéristique est celui qui rappelle la révolte du fils de David. De trois côtés — nord, est et sud — il est borné par le rocher naturel, qui, à l'est et au sud, n'est éloigné du monument que de 8 à 9 pieds. La partie inférieure du monument lui-même est taillée dans ce rocher sous la forme d'un dé; il a 20 pieds de haut, comme le rocher, et mesure 19 pieds carrés. De chaque côté sont deux demi-colonnes et deux quarts de colonnes ornés de chapiteaux ioniques et s'appuyant sur des pilastres. Ces colonnes supportent une frise ornée de triglyphes, de roses et de gouttes. Sur le dé monolithe repose d'abord un couronnement carré, haut de 5 pieds environ et formé d'un petit nombre de morceaux; sur ce couronnement s'en élève encore un autre cylindrique et de même hauteur à peu près, décoré en haut d'une sorte de turban. Enfin sur le cylindre est placé un cône composé d'un double soubassement, puis d'une seule pierre d'environ 10 pieds de haut, ressemblant à une cloche et assez élancée, dont la pointe, entourée d'une couronne, porte une fleur

ouverte. Dans son ensemble le monument, haut d'à peu près 45 pieds, fait encore, en dépit de sa détérioration et des broussailles qui y croissent en quelques endroits, une très-bonne impression, l'impression qu'il solennise dignement la mémoire de quelque prince. Les trois ouvertures ou trous qui conduisent dans l'intérieur n'y font voir que des monceaux de pierres, comme il en existe aussi en dehors par suite de l'habitude, qui remonte à plusieurs siècles en arrière et qu'on trouve surtout chez les musulmans, de maudire la mémoire du fils rebelle en jetant des pierres sur ou dans son tombeau.

Quant à nommer avec certitude le grand personnage dont ce monument devait conserver le souvenir, c'est ce que personne ne pourra. La position et la distance de la ville [1] permettent toujours de soutenir que nous avons là réellement « la Main d'Absalon, » ce « monument de marbre » qu'il se construisit sous ce nom « dans la vallée royale, à deux stades de Jésusalem [2]; joignez-y le fait que selon toute apparence ce monument d'Absalon était encore debout du temps de Josèphe et que cet historien ne parle pas d'autres monuments, tandis qu'en 334 déjà — 250 ans à peine après Josèphe — il n'y avait là d'autres monuments que les nôtres, reconnus dejà comme fort anciens. Dans cette tradition si vacillante, le premier représentant de l'opinion communément adoptée de nos jours est un israélite, Benjamin de Tudéla, au milieu du XII[e] siècle; le Pélerin de Bordeaux, au contraire, attribue au prophète Esaïe et au roi

1. Le mont des Oliviers est, d'après Josèphe, à « cinq stades » de Jérusalem.
2. Voir Josèphe, *Ant. Jud.*, VII, X, 3. La première mention s'en trouve déjà II Sam., XVIII, 18.

Ezéchias les deux magnifiques mausolées dont il parle le premier, et dont il désigne l'un comme un véritable monolithe. Cette explication de l'an 334, dans laquelle le nom d'Esaïe prend probablement la place de celui d'Absalon, prouve du moins qu'on croyait déjà alors ces monuments vieux de mille ans, quoique les connaisseurs ne trouvent pas les éléments grecs-romains de l'architecture en parfait accord avec cette hypothèse.

Quant au style, le monument qui est au sud du groupe, et qui porte le nom de *Zacharie,* est dans ses grands traits en harmonie avec celui d'Absalon. Au lieu de Zacharie, le Pèlerin de Bordeaux nomme le roi Ezéchias; c'est peut-être au VII[e] siècle (dans Grégoire de Tours) que Zacharie, « assassiné entre le temple et l'autel » et considéré tantôt comme le fils de Barachie, tantôt comme le fils de Jéhojadah [1], en recueillit la succession; cette opinion n'en manque pas moins de toute base sérieuse. Ce monument est complétement massif et monolithe. Il est taillé tout entier dans la paroi de rocher qui l'entoure à l'est et au sud, et il en atteint la hauteur : 31 pieds. Sa partie inférieure ressemble beaucoup à celle du monument d'Absalon. Elle a la forme cubique, mesure de chaque côté 17 pieds et a 19 pieds de haut. Les quatre côtés sont masqués par des demi-colonnes, des quarts de colonnes, des piliers rectangulaires; les chapiteaux appartiennent à l'ordre ionien. Mais le couronnement est moins orné que dans l'autre monument, et à la place du cône s'élève une pyramide carrée de 12 pieds de haut avec une pointe obtuse.

1. Luc, XI, 51; Matth., XXIII, 35; II Chron., XXIV, 21 sq.; *Protevang. Jac.*, XXIII, 24; Josèphe, *De bello jud.*, IV, V, 4.

Près de la paroi nord, à côté de ce monument pyramidal, s'élève le troisième, auquel on a donné le nom de *tombeau de Jacob* ou caverne de Jacob. Dans la paroi de rocher elle-même, ainsi que dans la muraille sud de la caverne de Jacob, une ouverture conduit à un passage long de 24 pieds et dirigé vers le nord; par ce passage on arrive, en montant trois marches, dans une vaste salle carrée qui s'ouvre à l'ouest à vingt pieds au-dessus du fondement de rocher, et à laquelle des colonnes rondes, hautes de 7 pieds et pourvues de chapiteaux doriques, forment avec deux pilastres un élégant portail. Cette salle introduit dans trois pièces situées à l'orient; de celle du milieu dépendent deux autres chambres au nord et au sud. Les tombes qui se trouvent dans ces chambres ne laissent aucun doute sur la destination primitive de ces constructions; d'autre part, selon la tradition, l'apôtre Jacques, après l'arrestation de son maître, y aurait cherché un refuge.

Tout au nord enfin, mais immédiatement derrière le monument d'Absalon, c'est-à-dire près de l'angle nord-est de la paroi de rocher qui borde ce dernier, nous rencontrons la grotte qu'on désigne du nom de sépulcre de *Josaphat.* L'entrée, surmontée d'un antique pignon triangulaire, est presque obstruée par les décombres. Elle conduit à des chambres taillées irrégulièrement dans le roc et dont les parois portent encore les traces de peintures à fresque. Toutefois les pierres sépulcrales et les ornements qui s'y trouvent ne remontent pas à l'antiquité; les Juifs actuels ont encore l'habitude d'y ensevelir les morts. D'un autre côté il est très-vraisemblable qu'il y avait là jadis une chapelle chrétienne, dont il est fait expressément mention sous

le nom de chapelle de Jacques au temps des Croisades. Il est certainement possible que ce ne soit là que l'emploi postérieur d'une construction plus ancienne qu'on aurait modifiée.

Après avoir quitté les tombeaux avec leur entourage pierreux et désolé, nous longeâmes vers le sud la gorge du Cédron et saluâmes le riant paysage qui s'étend au-dessous du village de Silouan. Près du commencement du village, au-dessous des dernières maisons du côté nord, vis-à-vis de la vieille porte occidentale du Fumier, maintenant rendue à sa destination primitive, — cette porte forme la limite de la muraille commune à la ville et à l'enceinte du temple — se trouve la *source de Siloé,* appelée depuis longtemps source de la vierge Marie parce que celle-ci, selon une antique tradition, y a lavé les langes de l'enfant Jésus. On descend à la source, qui est située environ 20 pieds plus bas, par deux rampes séparées au milieu par un palier, et comptant 18 et 14 marches; puis un court canal taillé dans la roche calcaire conduit en quelques pas au bassin proprement dit. Le grand-duc lui-même admit que nous étions vraiment à la fameuse source de Siloé; les recherches faites par Tobler, à la suite de Robinson, paraissent justifier parfaitement cette hypothèse. Depuis qu'Esaïe (VIII, 6) a mentionné « les eaux de Siloé qui coulent doucement, » elles ont été sans cesse nommées et célébrées. Le prophète de la Mecque n'en a-t-il pas fait lui-même une des sources du paradis! La chaleur dont nous souffrions déjà au mois de mai pendant notre voyage faisait ressortir agréablement la température dont on jouissait près de la source. Le grand-duc se pencha vers le courant et goûta avec nous l'eau de Siloé, qui nous parut agréable, douce et assez fraîche.

Le caractère le plus frappant de cette source, c'est certainement la crue et la décroissance subites et inexpliquées de ses eaux. On a observé récemment et à plusieurs reprises ce phénomène, et l'on serait porté à en faire dériver celui qui est attribué dans l'évangile de saint Jean au réservoir de Béthesda.

Laissant toujours à notre gauche le village de Silouan, pittoresquement placé sur la colline avec ses anciennes cavernes, servant autrefois de tombeaux, et ses maisons aux toits plats, nous parvînmes en quelques centaines de pas à l'*étang de Siloé*. Il est entretenu par un bassin qui se trouve sous la roche creuse, à l'issue du vallon des Fromagers et de la pointe sud du Morija, et qu'un tunnel souterrain, traversé par la route, réunit à l'étang. Ce réservoir, souvent visité, a été longtemps pris pour la source de Siloé elle-même; mais l'erreur ressort du fait qu'il forme le point extrême d'un canal creusé à travers le rocher et qui commence à la source de Siloé ou de Marie, dont nous avons parlé tout à l'heure. Robinson et Tobler sont parvenus, non sans beaucoup de peine, à parcourir en rampant ce canal si remarquable et longtemps peu remarqué; en le mesurant on lui trouva, vu ses nombreux détours, 1,750 pieds anglais de longueur, tandis que sur la terre la distance de la source à l'étang n'est que de 11 à 1,200. Nous ne trouvâmes, comme cela arrive souvent, que peu d'eau dans l'étang; on paraissait l'avoir employée surtout à arroser les jardins avoi-

1. Remarquons en passant que les mots qu'on lit ordinairement, ch. v, v. 3 et 4 : « qui attendaient le mouvement de l'eau. Car un ange descendait, en un certain temps, dans le réservoir et en troublait l'eau; et le premier, etc. », d'après les plus anciens documents, ne sont pas écrits de la main de saint Jean.

sinants. Quant à nous, nous avions à l'esprit cet aveugle-né qui, par l'ordre du Sauveur, lava dans ce réservoir ses yeux malades et s'en retourna voyant clair. Il est superflu d'ajouter que ce miracle a eu pour conséquence de donner pour toujours aux eaux de Siloé un pieux intérêt pour les chrétiens.

Immédiatement derrière l'étang, au sud, s'étendent les ravissants jardins, pleins d'arbres et de fruits, qu'il rafraîchit de son eau ; on peut les considérer comme les successeurs des anciens jardins royaux qui étaient à la même place. Près de là se trouve aussi, sur une terrasse et appuyé par des pierres, le grand et superbe mûrier sous lequel, d'après la légende, le prophète Esaïe a subi le martyre. On le mentionne expressément depuis le XVIe siècle, et alors déjà il passait pour fort vieux ; néanmoins sa réputation ne paraît pas remonter beaucoup plus haut, bien que des premiers siècles de notre ère nous vienne la tradition qu'Esaïe, après avoir été scié, fut enterré sous un chêne, près de la source de Roguel (« sous le chêne de Roguel »). Cette source de Roguel semble être la fontaine qui porte ordinairement le nom de Néhémie ou de Job (de Joab dans la bouche des Juifs). Profonde et très-abondante, elle est entourée de bâtiments anciens et modernes, et se trouve immédiatement derrière les jardins, c'est-à-dire là où la vallée du Cédron commence à serpenter entre la montagne du Scandale et le mont du Mauvais-Conseil. Le souvenir des sacrifices offerts à Moloch par Salomon se rattache à la première de ces montagnes ; quant à la dernière, située juste en face de la hauteur de Sion avec le tombeau de David au sud, la tradition y place la résidence de Caïphe ainsi que le *mauvais*

*conseil* auquel on s'arrêta contre le Sauveur. Il est certainement beaucoup plus probable que sur le versant nord-est de la même montagne, ou au côté sud du val de Hinnom, se trouve ce champ du Potier ou *champ du Sang*, acheté pour trente pièces d'argent, et destiné à la sépulture des étrangers. Tout près de là on tire encore aujourd'hui de la terre glaise pour les potiers. Le grand cimetière établi en ce même endroit, près d'une paroi de rocher, et uni à de plus anciennes cavernes sépulcrales dans le roc vif, a servi, si ce n'est antérieurement, du moins dans les derniers siècles, de lieu de sépulture à maint pèlerin qui, dans la Jérusalem terrestre, a trouvé le chemin de la céleste. Mais sur le même penchant de la montagne, devant Hakeldama, et de là plus à l'ouest, près des parois de rocher qui bordent la vallée de Hinnom et ses oliviers, on rencontre encore beaucoup d'autres sépulcres qui datent en partie de l'antiquité judaïque.

Lorsque nous fûmes à deux ou trois cents pas de la porte de Jaffa, le chemin nous fit passer près d'un étang complétement desséché, qui a été établi à l'aide des parois de rocher de l'est et de l'ouest, et d'une digue élevée au nord et au sud; il compte 230 pas de long sur 100 de large. Quoiqu'il soit difficile de déterminer son ancien nom, il demeure très-probable qu'il vient de temps très-reculés. Il s'appelle aujourd'hui *Birket-es-Soultan* en l'honneur du sultan Soliman-Ibn-Sélim qui, sur le témoignage d'une inscription arabe, a fait, de 1520 à 1526, restaurer l'étang pour la dernière fois. En 1177, au contraire, il avait été nommé étang de Germanus, d'après un Germanus, Frank qui mérita de la reconnaissance en s'occupant des eaux de la ville de Jérusalem.

LE 16 MAI

Le grand-duc avait projeté pour ce jour-là de visiter Bethléhem, mais une indisposition ayant la veille au soir saisi la grande-duchesse, il se décida pour *San Saba*. Les nouveaux préparatifs qu'il fallut faire nous empêchèrent de partir avant neuf heures du matin. La course, qui dura trois heures à cheval, tomba donc en plein dans le milieu d'une journée de mai dont nous sentîmes toute la chaleur dans ce désert de sable, de pierres et de montagnes nues. La caravane, escortée de nombreux *kawasses* du pacha, avait très-bon air. Le jeune prince, âgé de dix ans, était aussi avec nous à cheval; il a donné à cette occasion la preuve de son courage et de son habileté d'écuyer.

Malgré le caractère désolé du paysage que notre chemin traversait lorsque nous eûmes atteint derrière les eaux de Siloé et de Roguel les limites du terrain cultivé, le changement fréquent des monts et des vallées nous offrit pourtant plus d'un point de vue plus agréable; deux fois aussi nous rencontrâmes les tentes noires de Bédouins, dans l'une desquelles on nous donna à boire du lait qui nous fit grand plaisir; mais surtout la gorge, profonde et gris rougeâtre du Cédron, dont nos montures gravirent avec peine, du côté du sud, les rochers escarpés, protégés sur un certain espace par une muraille, exerçait avec toute son horreur un singulier attrait sur nous. Une famille de chacals sortit devant nous d'une grotte au bas des rochers du côté nord, et non loin de là, nous aperçûmes encore d'autres animaux analogues mais noirs: cela faisait partie de la couleur locale. Quant

aux ours et aux lions, que depuis l'époque de Daniel les jeunes bergers combattaient victorieusement dans les gorges de cette solitude[1], on en chercherait vainement aujourd'hui.

Au milieu des impressions d'une affreuse solitude retentit soudain le bruit des cloches; ce fut d'un effet profondément saisissant. Ce son pur et argentin nous adressait dans le silence du désert une solennelle bienvenue avant que nous pussions apercevoir encore une tour, un mur du couvent. Cependant peu de minutes après nous eûmes devant les yeux le mémorable monastère qui surplombe l'abîme comme un nid colossal placé dans le rocher, et qui, avec ses fortes murailles, couronnées des deux côtés par de hautes tours, descend la montagne comme par de nombreux degrés.

Le vénérable patriarche de Jérusalem était allé avec ses deux vicaires et l'évêque russe de Mélitopolis à la rencontre du grand-duc; il s'avança vers lui en prononçant des paroles de bénédiction et l'accompagna, en descendant le large escalier de pierre, par le grand portail qui s'ouvre rarement, dans ce respectable asile de la piété, de la contemplation, des persévérantes études. Nous entrâmes immédiatement dans la principale église du couvent qui, malgré toute sa simplicité, possède pourtant en abondance des tableaux dans le goût russe et gréco-russe. En l'honneur de la visite du grand-duc, on avait exposé les reliques du couvent, nommément plusieurs crânes provenant de martyrs et auxquels on attribue même une puissance miraculeuse.

Lorsque le grand-duc se fut retiré dans les appartements

1. Voir I Sam., XVII, 34 *sq.*; Sirach, XLVII, 3.

du monastère, qui brillaient par une propreté surprenante, il saisit le moment favorable pour me présenter au patriarche et lui recommander la mission scientifique qui m'avait été confiée par Sa Majesté impériale. A cette occasion il lui fit connaître avec la plus grande bienveillance ma découverte du Sinaï. Le patriarche nous répondit en nous parlant d'un très-ancien manuscrit, encore plus précieux, selon lui, des évangiles de Ladakia; on le prétendait trouvé dans le tombeau de Barnabas. Des Anglais, disait-on, en avaient offert des milliers de livres sterling. Bien que je n'eusse pas de détails plus exacts sur ce rare trésor, je ne pus retenir l'expression de mon incrédulité et la supposition qu'on avait pu se tromper faute de connaissance, comme cela arrive si fréquemment à l'égard des vieux manuscrits grecs.

Pendant le banquet qui eut lieu peu après, je donnai au patriarche des nouvelles des trois jeunes diacres pleins de talent qui étudient à ses frais à Leipzig. Le grand-duc lui ayant demandé comment il encourageait ainsi les études de jeunes ecclésiastiques grecs à Leipzig, le patriarche répliqua qu'il avait surtout en vue leur développement philosophique.

Le grand-duc manifestait le plaisir qu'il éprouverait si je réussissais à faire une bonne trouvaille parmi les anciens manuscrits tandis qu'il était encore au couvent. L'heure n'était pas favorable, c'était immédiatement après dîner et la température était élevée : je cherchai néanmoins sans retard à m'acquitter de cette tâche. Accompagné de l'évêque russe, je montai par une échelle dans un petit cabinet de l'église principale; lors de ma première visite en 1844, j'y avais vu entassés un certain nombre de manus-

crits, mêlés il est vrai à toute sorte d'imprimés. Au bout d'une demi-heure de recherches, j'avais trouvé trois manuscrits palimpsestes, que nous portâmes au grand-duc dans sa chambre à sa grande satisfaction. Le prince avait déjà vu des fragments palimpsestes, cependant il écouta avec intérêt, ainsi que sa suite, les explications que je rattachai à ces manuscrits[1]. Le plus intéressant était celui que, deux ans plus tôt, Coxe, le savant bibliothécaire d'Oxford, avait remarqué et sur lequel il avait donné quelques mots d'explications dans son « Report to Her Majesty's Government[2]. » A ma demande, je pus l'emporter à Jérusalem pour l'étudier plus à loisir.

Nous visitâmes ensuite le couvent. Le centre du vaste bâtiment est formé par une plate-forme spacieuse et pavée de larges pierres, qui se trouve à plusieurs cents pieds au-dessous des tours placées très-haut. Au milieu s'élève une chapelle octogone avec une coupole; c'est la chapelle funèbre de saint Saba, quoiqu'elle ne renferme plus ses os. Malgré cette lacune, le monastère a dans la personne de son fondateur un bel exemple de piété; le saint eut une excellente occasion de manifester son zèle et son intrépidité lors des troubles dogmatiques qui au commencement du VIe siècle mirent en danger l'empire byzantin lui-même. Il fit du couvent le siége de l'orthodoxie, qui consistait essentiellement alors à conserver la double nature du Christ; la

1. Lorsque six mois plus tard, à Zarsko-Sélo, j'eus l'honneur de présenter à Leurs Majestés impériales les plus remarquables manuscrits que j'avais recueillis en Orient sous leurs gracieux auspices, l'empereur Alexandre s'intéressa si vivement aux douze palimpsestes qu'il les prit chacun séparément à la main, cherchant à en déchiffrer les caractères en partie très-pâles.

2. Voir là-dessus mes *Anecdota sacra et profana*, p. 224. 1861.

généreuse protection de l'empereur Justinien envers le monastère tint à cette circonstance.

Sous la plate-forme il y a des tombes pour les frères.

Des crânes de martyrs de cette contrée sont entassés dans une petite église à côté de la chapelle de saint Saba, derrière un grillage de fer. On le sait, aucun autre désert n'a vu fleurir davantage l'enthousiasme des anachorètes pendant les premiers siècles de l'Église; mais aussi aucun n'a vu plus souvent des scènes sanglantes fondre sur la troupe de ses religieux. Et ceci est vrai, non-seulement des anachorètes proprement dits, mais encore des moines qui leur succédèrent ; ceux-ci échangèrent seulement les cavernes des rochers contre les murs du couvent. Car malgré la forte construction dont San Saba fut surtout redevable à Justinien, le monastère n'était nullement à l'abri de toute attaque. Les deux plus violentes, qui coûtèrent la vie à un grand nombre de ses habitants, tombent sur l'année 614, au moment où les Perses dévastaient sous Chosroès la Palestine, et en 812, lorsque sous les fils désunis de Haroun-er-Rachid, le fanatisme arabe cherchait tant de victimes en Terre-Sainte.

On conserve au couvent maint autre souvenir d'anciens martyrs et de saints. Parmi ces derniers il faut citer avec distinction Jean de Damas qui, après avoir sous le nom d'Al-Mansour occupé un poste élevé au service du kalife, se retira en 730 dans une cellule de ce couvent et y composa, au milieu d'autres travaux d'érudition, son écrit, encore souvent employé, sur la véritable foi. On montre sa cellule, et ses ossements sont conservés dans le monastère. Si l'on avait su conserver en même temps la bibliothèque du savant

religieux ou même un seul de ses livres, savoir son manuscrit du grand ouvrage d'Irénée contre les hérésies, on aurait sauvé une des plus précieuses reliques de la science chrétienne. Il est vrai que le goût du temps a changé du tout au tout.

On a établi sur quelques terrasses de jolis jardinets, dont il a fallu aller chercher la terre au loin. L'un d'entre eux est même orné d'un palmier toujours vert. Quel charmant spectacle au sein de cette aride solitude! Pour dominer la contrée il nous faut monter sur l'une des tours : le regard embrasse de là cette contrée désolée, ce vestibule de la mer Morte, tout prêt à servir de refuge et comme de patrie à un mysticisme sombre, ascétique et misanthrope.

Nous désirions pour notre retour que les rayons du soleil eussent perdu de leur ardeur, cependant nous ne pouvions pas attendre la nuit. Vers cinq heures nous quittâmes le couvent; à huit heures nous atteignîmes la ville sainte à la faible clarté de la lune.

## LE 17 MAI

Pendant les premières heures de la matinée le grand-duc visita deux couvents — celui des *Coptes* et celui des *Abyssins* — auxquels le généreux présent que le prince leur fit remettre après son départ, par le consulat russe, dut être particulièrement agréable. Le premier, pauvre et sans apparence, est consacré à saint Georges qui jouit d'une grande considération dans toute l'Église copte; il possède une triste curiosité, savoir : une cellule destinée aux aliénés, où une

chaîne et un carcan de fer attendent le malheureux[1]. Le cloître abyssin, consistant en cellules ou maisonnettes séparées autour d'une cour ouverte, touche à la partie nord-est de l'église du Saint-Sépulcre ou au Katholikon et à la chapelle d'Hélène. Des moines y sont établis ainsi que quelques nonnes; ces dernières s'occupent des travaux de ménage. Cette congrégation de frères et de sœurs, avec ses vêtements de couleur sombre et la pauvreté évidente du couvent et du genre de vie, frappe par le contraste le visiteur qui vient des monastères grecs, arméniens et latins.

Dans l'après midi le grand-duc fit don au métropolitain de Pétra et à l'archevêque de Lydde, tous deux vicaires du patriarche, de précieuses croix qui se placent sur la poitrine et qu'on appelle *panhagies*. Il offrit aussi à Surreya-Pacha l'ordre impérial de Stanislas de première classe.

A cinq heures, accompagnés par le pacha lui-même, nous visitâmes le *Haram-es-Chérif*, ce qui fut un événement pour Jérusalem, grâce au fanatisme, qui interdit d'ordinaire l'entrée de ce sanctuaire, le plus grand que possède l'islam après ceux de la Mecque et de Médine. La veille, le docteur Busch de Leipzig m'avait exprimé le désir que je demandasse pour lui au grand-duc la permission de se joindre au cortége. Non-seulement le grand-duc l'accorda avec la plus grande bienveillance, mais encore il témoigna le désir que tous ceux qui voudraient s'y joindre le fissent sans empêchement : liberté d'autant plus précieuse, que lors des précé-

1. Les fous sont traités parfois de la même manière chez les mahométans. Un jour j'en rencontrai un, entre le Caire et Boulak, avec une chaîne qui lui passait devant la bouche. C'était affreux. On légitimait ce traitement en disant que cet infortuné avait dans sa folie maudit le prophète, et qu'il fallait l'empêcher de recommencer.

dentes visites princières on avait timidement limité le cortége. On fit cette fois un usage très-étendu de cette autorisation; il y eut peut-être des centaines de personnes, tant pèlerins chrétiens que chrétiens indigènes, qui à la suite des princes de Russie foulèrent le sol de ces lieux mystérieux. Il est vrai qu'il en résulta, dans les passages étroits et à l'entrée de la mosquée d'Omar, une presse des plus désagréables : elle pouvait provenir du sentiment qu'on jouissait d'un fruit défendu, ou aussi de la crainte qu'au moment décisif des gardiens musulmans ne vinssent encore barrer le passage. Ceci n'était nullement dans les intentions de l'autorité supérieure; je vis à plusieurs reprises comment le pacha réprima personnellement avec le plus grand soin toute impolitesse de la part des soldats préposés à la garde du bon ordre. Pour moi, je m'étais confié au bras protecteur de l'évêque russe, qui inspirait le respect, non-seulement par son costume ecclésiastique orné de croix sur la poitrine, mais par deux kawasses marchant en grand uniforme devant lui. Nous n'en fûmes pas moins une fois tellement enveloppés dans le tourbillon qu'il y eut lieu de craindre tout au moins pour les ornements sacerdotaux de mon compagnon.

Lorsque d'une allée obscure à l'angle nord-ouest du Haram — par laquelle on avait maladroitement fait passer le cortége — nous sortîmes en plein air, nous nous trouvâmes réellement dans l'enceinte du temple. Cette place, un carré long, avec un sensible affaissement vers le sud-est, s'étend du nord au sud sur un espace de 1500 pieds — 100 plus loin à l'ouest qu'à l'est; — sa largeur de l'est à l'ouest mesure environ 1,000 pieds, et ici encore il y a une

centaine de pieds de plus au nord qu'au sud. Au nord et à l'ouest la limite est formée par diverses constructions arabes escarpées, mais de hauteur inégale; elles renferment la résidence du pacha, des logements pour des derviches et des employés de la mosquée, puis des écoles et des auberges pour les pèlerins; cependant, à l'angle nord-ouest on voit, servant de mur, ce rocher naturel haut de 25 pieds qui a porté jadis une partie de la forteresse Antonia, construite principalement pour la défense du temple. Sur tout le côté oriental au contraire et aussi sur une grande partie du côté méridional, la muraille de la ville, qui a encore précisément là les parties les plus antiques, sert en même temps de mur au Haram, et vue du dedans elle semble beaucoup moins haute qu'à l'extérieur, du côté de la montagne.

La grande place a des ouvertures au nord, à l'ouest et au sud; le côté occidental, qui en a le plus, en compte huit. Les deux qu'on distingue encore dans la muraille orientale, et dont l'une est la célèbre porte d'Or, sont depuis longtemps murées et hors d'usage.

Dans l'enceinte s'élève une plate-forme pavée de dalles de marbre bleuâtre, et sur la plate-forme, du côté de sa moitié sud-ouest, le dôme de la Roche. — Le terrain passablement inégal qui entoure la plate-forme de marbre a une végétation abondante, mais nullement exubérante : des pavots surtout montrent leur tête rouge au milieu de l'herbe et des décombres; on voit dispersés çà et là des bouquets de cactus, des oliviers, des cyprès; ces derniers, grands et vieux, ornent particulièrement les environs de la mosquée d'Aksa. Ajoutons-y plusieurs fontaines recouvertes, une

chapelle et de nombreuses tombes, parmi lesquelles se distingue celle de Fatime, la fille du prophète.

Du terrain général du Haram — qui malgré sa sainteté sert souvent de théâtre aux jeux des enfants des écoles voisines — montons sur la plate-forme qui mesure 550 pieds du nord au sud, et 450 de l'ouest à l'est. Huit larges escaliers de pierre, d'un nombre inégal de marches, conduisent des divers côtés à l'esplanade. Ces escaliers sont ornés en haut de voûtes reposant sur des piliers et formant une sorte de vestibule. Lorsqu'on monte à ce lieu sacré, l'étiquette des mosquées demande que la chaussure franque soit ôtée ou recouverte par les souliers de cuir des Turcs. Les princes russes eux-mêmes se les laissèrent mettre; la troupe des pèlerins se soumit également à l'usage sous l'une ou l'autre de ses formes; cependant ceux qui s'en affranchirent ne furent nullement inquiétés.

La mosquée elle-même est un bâtiment magnifique et toujours admirable, malgré quelques signes isolés de vétusté. Il se compose de deux étages. Le premier forme un parfait octogone, avec 536 pieds de circonférence, ce qui donne à chaque côté 67 pieds. Le rez-de-chaussée est formé par des dalles de marbre de couleur claire, au-dessus desquelles sont de hautes fenêtres à ogive en verre de toutes couleurs; les pilastres qui les séparent sont recouverts de tuiles de faïence bleu foncé et vertes, ou rouges et blanches. Chaque côté a sept de ces fenêtres, ou six, la septième étant quatre fois remplacée par une porte; — ainsi tout l'étage inférieur en compte cinquante-deux. Des versets du Coran, écrits en beaux grands caractères dorés au-dessus des fenêtres, courent tout autour; ils ornent la frise des huit murailles. Cette frise, qui

sert en même temps de parapet, dépasse de quelques pieds le toit de plomb de l'octogone, toit qui des bords au milieu monte insensiblement. Ici s'élève l'étage supérieur de la mosquée; c'est une coupole gracieuse, s'appuyant sur un soubassement cylindrique et couverte de plaques de plomb de couleur noire; tout en haut, au bout d'une perche façonnée, un croissant dont les cornes se rejoignent par leur extrémité resplendit au loin. La hauteur totale de la mosquée est évaluée à plus de 100 pieds, dont plus de la moitié revient à la partie inférieure; le diamètre de la coupole mesure 40 pieds environ. La mosquée brille d'un éclat tout particulier quand les rayons du soleil tombent sur ses murailles et sont renvoyés par les brillantes tuiles de toutes les couleurs.

Après avoir jeté ainsi un coup d'œil sur l'extérieur, entrons dans l'intérieur de la mosquée et foulons-en le sol de marbre recouvert de tapis. Remarquons seulement auparavant qu'elle a quatre portes, placées selon les quatre points cardinaux et qui se distinguent par des portiques reposant sur des colonnes de marbre et de porphyre artistement travaillées. La porte de l'est, par où nous passons, a reçu le nom de David; celle du nord, pour laquelle on a une vénération particulière, s'appelle la porte du Ciel. La mosquée fait réellement l'effet d'une maison de Dieu; la lumière, qui passe uniquement par les vitraux coloriés, mais dont l'éclat est magiquement amorti, me rappelait un demi-jour semblable dans l'admirable cathédrale gothique de Fribourg en Brisgau. Autour de la rotonde du milieu courent deux rangées de colonnes. La rangée extérieure, du côté des murs de marbre blanc, est formée par seize belles colonnes de marbre de couleur avec des chapiteaux corinthiens et par

huit piliers vis-à-vis des angles de la muraille. Au-dessus du léger et élégant entablement qu'ils supportent se trouvent — chose étonnante — des voûtes en plein cintre se terminant insensiblement en pointe et correspondant à l'espace entre les colonnes et les piliers. La rangée intérieure est formée par douze colonnes semblables, corinthiennes et antiques, avec quatre piliers dont chacun est placé après trois colonnes. Au-dessus se retrouvent des voûtes comme les premières. Le tapis qui recouvre l'espace d'une dizaine de pas entre les deux rangs de colonnes est uni, mais divisé en divers champs avec de riches ornements d'or ; des lustres et des lanternes bariolées y sont suspendues. Au-dessus de la rangée intérieure de colonnes s'élève le dôme, construit en bois. On y voit briller sur un fond vert une masse d'arabesques en stuc, chargées de dorures ; des sentences du Coran en grandes lettres d'or courent aussi à l'intérieur autour de la coupole.

Sous cette coupole est le principal trésor de la mosquée, celui qui lui a donné son nom. Des deux colonnades, nous passons devant une grille de fer doré. De l'autre côté de cette grille s'élève le rocher naturel, à environ 5 pieds au-dessus du pavé de marbre, ce qui lui donne une élévation de 10 à 12 pieds au-dessus du rocher qui forme le sol de la mosquée. La longueur du bloc de calcaire gris clair peut monter à 40 pieds ; sa largeur est un peu moins considérable [1]. Il a une forme passablement irrégulière ; la partie supérieure ne présente pas une surface unie et fait plutôt l'impression d'un fragment colossal gros-

1. L'estimation de Barclay (p. 497), 60 pieds de long et 55 pieds de large, est certainement exagérée.

sièrement taillé. Il est ordinairement couvert d'une lourde étoffe de soie cramoisie et d'un vert chatoyant ; lors de notre visite cette couverture avait été à moitié enlevée, afin que nous pussions mieux voir.

Mais ce morceau de rocher n'est pas tout. Au-dessous de lui s'ouvre « la noble caverne des musulmans, » à laquelle on descend par plusieurs escaliers de pierre sur le côté oriental. Cette grotte — un carré irrégulier, long de 15 à 20 pieds de chaque côté, haut de 7 à 8 pieds — est bornée à l'extérieur par des parois, qui en certains endroits consistent non dans le rocher, mais dans une muraille : aussi le musulman prétend-il, toujours conformément à sa tradition, que le bloc de rocher lui-même, sans ses appuis artificiels, serait suspendu en l'air. Dans les murs, plusieurs niches sont consacrées à des êtres vénérés ; deux d'entre elles, reconnaissables à de petites plaques de marbre, portent les noms de David et de Salomon. Une ouverture ronde, de 3 pieds de circonférence, au milieu du rocher qui sert de plafond, communique avec le dôme. Enfin dans le milieu de la caverne nous rencontrons une plaque de marbre bariolé scellée dans le sol de rocher ; lorsqu'on la touche avec un bâton, un son sourd prouve qu'elle a au-dessous d'elle un autre espace vide. Ce profond souterrain est nommé par les mahométans Bir-Arouah, Puits des Ames ; on croit qu'il forme l'entrée du séjour des morts et que c'est par là qu'on se met en rapports avec eux.

Après avoir donné une idée de cet objet de la profonde vénération des musulmans, il nous reste à nous demander si nous avons affaire à un produit de l'art moderne ou à une relique des temps anciens. Sans aucun doute c'est un monu-

ment de la plus haute antiquité, et peut-être la pierre la plus remarquable et la plus sacrée du monde; elle n'a pas été seulement célébrée avec exagération par l'imagination orientale, mais elle possède réellement une importante histoire. En effet, on ne peut guère méconnaître que cette pierre a formé il y a trois mille ans cette aire d'Arafna (Arauna, Arnan, Ornan) le Jébusien qui, après que l'ange du Seigneur s'y fut arrêté, fut achetée par David pour y élever un autel [1], et dont Salomon fit le point de départ ou le centre de la construction du temple [2]. Qu'un souvenir sacré encore plus antique s'y rattache, c'est du moins ce qu'affirme Josèphe, d'après lequel le sacrifice d'Isaac a été préparé à cette même place [3]. Cette donnée, qui au premier abord semble ne s'appuyer que sur l'ancienne tradition juive, se trouve placée sur un terrain historique par le fait que l'Écriture [4] indique positivement la montagne de Morija comme le théâtre de cette scène du sacrifice; aussi par cet événement le mont qui devait porter le temple paraît avoir reçu sa première consécration.

Quant à l'aire d'Arafna, en la reconnaissant on n'a fait que confirmer les observations des pèlerins du temps des Croisades, par exemple de Fulcher, chapelain de Baldouin. Ceux-ci, de leur côté, suivaient la tradition juive, qui, selon toute probabilité, s'était conservée sans interruption et très-fidèlement. Car lorsque le Pèlerin de Bordeaux (334) men-

1. II Sam., XXIV, 16 *sq.*; I Chron., XXII, 15, *sq.*

2. II Chron., III, 1 : « Salomon commença donc de bâtir la maison de l'Éternel à Jérusalem, sur la montagne de Morija, qui avait été montrée à David, son père, au lieu que David avait préparé dans l'aire d'Ornan Jébusien. »

3. Josèphe, *Antiq.*, VII, XIII, 4.

4. Genèse, XXII, 2 *sq.*

tionne la pierre trouée ou percée, non loin des statues d'Adrien élevées sur la place du temple — pierre à laquelle les Israélites faisaient un pèlerinage annuel pour l'oindre, en poussant des lamentations et en déchirant leurs vêtements, — ils désignent manifestement cette même pierre; elle était aux yeux des Juifs, si cruellement chassés de leur patrie, le vestige sacré de leur temple, et ils avaient, probablement depuis Constantin seulement, l'autorisation, achetée à prix d'argent, d'y pleurer la ruine du sanctuaire de Jéhovah [1].

Quant à savoir si Salomon a construit le lieu très-saint lui-même précisément à la place de l'ancienne aire, c'est ce qui reste douteux; c'est toutefois vraisemblable. L'établissement des cavernes à une époque très-reculée, probablement motivé par d'anciennes citernes, reçoit une lumière surprenante d'un passage de Josèphe [2]. Selon cet auteur, après la ruine de Jérusalem, le tyran Simon, ayant vainement cherché à s'enfuir par des passages souterrains, surgit subitement de terre, en vêtements blancs et pourpres, sur l'emplacement du temple, — terme par lequel il faut, nous semble-t-il (avec Rosen, *ibid.*, p. 618), entendre le lieu élevé où se trouvait le sanctuaire proprement dit. Aux jours de

1. Conf. surtout *Hieron. in Zephan*, I, 15, et Robinson, I, 394. Du reste, cet intéressant privilége dut, lorsque la pierre eut été comprise dans la mosquée, être transféré à d'autres lieux. En effet, depuis longtemps déjà les lamentations des Juifs se font près de la muraille occidentale de l'enceinte du temple, à deux cents pas de l'angle sud-ouest, et à peine à une double distance de la grande mosquée. A cette place, les Juifs de Jérusalem, ayant sous les yeux de colossales pierres de la muraille, répandent encore maintenant, chaque vendredi et d'autres jours aussi, leur cœur devant le Dieu de leurs pères et récitent avec des accents profondément tristes et saisissants des psaumes de pénitence.

2. Josèphe, *De bello jud.*, VII, II, 2.

Constantin, les chrétiens, pour lesquels la destruction du temple juif, prédite par le Seigneur, était une si grande satisfaction, n'ont certainement accordé aucune distinction à cette pierre. En revanche, Omar paraît déjà (depuis 636) l'avoir enfermée dans sa grande mosquée carrée, d'où elle passa dans l'édifice plus restreint, mais infiniment plus beau, du kalife Abd-el-Mélik (de 686 à 693), dans cet édifice qui est encore aujourd'hui l'objet de notre admiration.

A ces explications historiques nous n'ajouterons plus que la réflexion suivante : la forme actuelle du rocher laisse fort bien reconnaître l'aire avec une haute surface en pente et une citerne au-dessous ; il faut sans doute mettre en ligne de compte bien des altérations [1] apportées par la nouvelle destination et par l'arbitraire postérieur [2]. Si nous voulions maintenant y ajouter toutes les inventions de la légende, nous aurions trop à puiser dans les sources juives, chrétiennes et mahométanes. Ainsi, d'après le Talmud, c'est cette pierre qui a servi à créer le monde ; ce serait dès lors pour elle un rôle modeste que d'avoir porté l'arche de l'alliance. Le fond de la tradition musulmane, c'est que le prophète, en prière, est monté au ciel sur cette pierre. Mais, comme à l'approche du paradis elle se mit à pousser des cris de joie, Mahomet lui ordonna de se taire et de s'en retourner. Là-dessus elle n'est pas tombée tout à fait jusqu'à terre, mais s'est maintenue en l'air à quelques pieds au-dessus du sol.

1. Conf. Rosen, *ibid.*, 618.

2. Conf. Tobler, I, 539. Du temps des Franks on en brisait des morceaux pour les emporter, au grand scandale des musulmans. Un fragment est parvenu, dit-on, à Constantinople, un autre en Russie, où il aurait été littéralement payé au poids de l'or.

Les traces des pieds de Mahomet et des doigts des anges qui la tenaient attestent le miracle de cette ascension partagée avec le prophète. Plus tard, la vue de ce rocher suspendu a porté malheur à des femmes effrayées, aussi le sultan Sélim y fit-il mettre des appuis. — En face de ce tissu de fables orientales, cette mémorable pierre est devenue pour les froids Occidentaux une pierre de scandale, en ce sens qu'avec une prétendue sagacité, mais en réalité sans critique, ils lui ont dénié tout caractère historique.

Quittons enfin le dôme du Rocher pour jouir encore de ce que la bienveillance du gouvernement turc permit encore de voir au grand-duc et à la troupe nombreuse qui lui faisait escorte. Ne nous arrêtons pas à la *coupole à Chaînes* (Kettenkuppel) qui, à l'est de la grande mosquée de Sakhra, s'appuie sur une double ligne de belles et sveltes colonnes, et semble une copie de sa célèbre voisine; descendons plutôt les degrés de marbre du côté du sud, et passant près d'un groupe de superbes cyprès, acheminons-nous vers la mosquée d'El-Aksa. Son nom : « la plus éloignée, » se rapporte à l'éloignement de la Mecque et de Médine, et appartenait originairement à tout le Haram-es-Chérif.

Nous entrons non dans toutes les mosquées réunies ici en un certain ensemble, mais seulement dans celle qui porte spécialement le nom d'Aksa, et dont la forme est celle d'une basilique. Sa longueur, du nord au sud, est de 280 pieds, sa largeur de 180. Conformément à la division en une nef et trois bas côtés de chaque côté, son mur septentrional marqué par trois parvis compte sept portes. Elle est imposante par la richesse de ses colonnes et de ses pilastres de marbre

au-dessus desquels s'élèvent de hautes voûtes ogivales, supportant le toit plat et en bois. La diversité des colonnes rend vraisemblable la supposition qu'elles proviennent en partie de bâtiments plus anciens, et ont été restaurées par l'art des Sarrasins. A l'extrémité de la nef s'élève, sur quatre piliers, avec une voûte richement décorée, le dôme qui, entre plusieurs *mihrabs*, possède une chaire artistement travaillée et une sorte d'autel de marbre bariolé. Les vitraux coloriés de la coupole laissent tomber sur le chœur une lumière douce et agréable.

On s'est demandé, il y a quelques années, si cet édifice remonte à une église chrétienne, à celle qui, selon Procope [1], a été construite avec magnificence par Justinien en l'honneur de la Mère de Dieu, sur un emplacement éminent, mais qu'on dut agrandir par des voûtes destinées à supporter les constructions. Cette question a été discutée entre les deux savants auxquels on doit le plus pour la topographie de la Terre-Sainte.

En effet, lorsque Robinson se fut prononcé pour l'affirmative, Tobler soutint énergiquement la négative. Sans que je m'arroge le droit de décider ici, on me permettra de dire que je ne puis abandonner la première opinion. Baronius relève le manque de clarté du récit d'ailleurs circonstancié de Procope; cependant il faut tenir fermement aux points de ressemblance, car la tradition chrétienne du moyen âge a déjà sa racine dans cette explication; de plus c'est avec raison qu'Antonin de Plaisance (en 600 environ) met cette église en rapport avec la basilique de Marie, et même l'an-

1. Περὶ κτισμάτων Ἰουστινιανοῦ, v. 6.

cienne désignation de « portique de Salomon », — conservée par les Juifs pour le même bâtiment, — sert à confirmer ce sentiment.

Lorsque nous eûmes quitté l'Aksa et recouvré le droit de porter nos chaussures franques, le scheik de la mosquée nous engagea à descendre, à l'est, dans une ouverture du sol conduisant aux célèbres voûtes souterraines qui soutiennent l'édifice. Nous fûmes surpris de ces colossaux piliers carrés en grandes pierres de taille, recouverts d'arcs romains. Naturellement cela ne nous initia pas plus aux mystères de cette construction grandiose que d'autres voyageurs qui y pénétrèrent encore plus avant. Chose curieuse, on répète toujours la vieille et mauvaise plaisanterie des écuries de Salomon. Comme ces voûtes se prolongent sans doute sous la mosquée d'Aksa, on peut y voir un argument de fait en faveur de l'assertion de Procope au sujet de la remarquable église de Justinien dont nous venons de parler; en revanche, si les constructeurs de l'empereur ont déjà trouvé ces travaux souterrains, évidemment établis pour égaliser la surface de la montagne, cette combinaison contredit le texte de Procope.

Le scheik nous fit encore remarquer dans le mur, à l'angle sud, une niche désignée comme le berceau de Jésus. On ne peut pas reprocher aux musulmans de ne pas payer leur tribut au goût fabuleux des reliques qui caractérise les chrétiens orientaux. On nous fit encore mettre le pied dans la porte d'Or murée. Puis nous quittâmes ce lieu sacré en jetant un coup d'œil sur le mont des Oliviers qui regarde amicalement par-dessus ses murs.

La rapidité de cette visite, la foule qui nous pressait, la

diversité et la nouveauté des objets, tout cela n'était guère propre à éveiller dans l'âme les sérieux souvenirs qui, depuis trois ou quatre mille ans, se rattachent à ce lieu. Quelle que soit la gloire qui, depuis Salomon, a entouré cette maison de Dieu et rejailli sur le peuple élu, plus grandes encore sont les scènes de terreur et de désolation dont furent témoins ces murs si souvent relevés de leurs ruines, et le temple même changé en mare de sang. Et par quelles transformations passa le culte sur cette montagne depuis qu'Abraham, sur l'ordre du Seigneur, la choisit pour l'autel du sacrifice! Avant que des dômes chrétiens s'élevassent sur sa cime, les mains de conquérants païens avaient déjà construit un temple à Jupiter à l'endroit des chérubins réduits en poudre et sur les cendres des sacrificateurs. Le dôme chrétien fut bientôt remplacé par la mosquée, et, après avoir été pour un peu de temps supprimée par la croix victorieuse du moyen âge, elle s'est conservée paisiblement depuis six siècles jusqu'à ce jour.

Nous n'avons pas le droit de dire avec les enfants d'Israël : Hélas! Seigneur, jusques à quand ? Nous ne l'avons plus, du moins depuis la canonnade de Saint-Jean d'Acre et la guerre de Crimée. Cependant, en disant adieu au Haram, je ne pouvais réprimer cette pensée : De quel éclat brillera un jour la croix chrétienne à la place du croissant!

## LE 18 MAI

A sept heures du matin, le grand-duc, la grande-duchesse et le prince Nicolas étaient déjà prêts à partir. Il s'agissait

d'une des courses les plus attrayantes de Jérusalem, celle de *Bethléhem*. Quel enfant ignore que c'est de cette petite ville que s'est levée l'étoile de Jacob, la grande lumière venant éclairer tous les peuples dans l'ombre de la mort! Mais longtemps déjà avant la naissance du Seigneur, Bethléhem était riche en renommée; depuis longtemps elle n'était nullement la plus petite parmi les princes de Juda; car elle avait donné au peuple d'Israël son héros et son roi, son sage et son psalmiste, elle avait été mille ans auparavant le lieu natal de David. Et mille ans plus tôt le patriarche Jacob se rendait à Bethléhem; alors, à « quelque petit espace de pays » de cette localité, la belle Rachel enfanta à son époux son Bénoni (fils de ma douleur), — pour lui, son Benjamin (fils de la droite ou de la joie), — et Jacob lui éleva là même un tombeau[1]. Ces souvenirs nous accompagnaient. N'y eût-il là ni couvents ni églises pour diriger l'édification, ces souvenirs sont assez grands et assez élevés pour dresser aux yeux de la piété comme un dôme sacré au-dessus des murs et des campagnes de Bethléhem

Nous sortîmes de la ville par la porte de Jaffa, que l'on nomme aussi porte de Bethléhem. De la vallée de Guihon, — où nous examinâmes, près de l'étang desséché du Sultan, les voûtes inférieures encore existantes de l'ancien aqueduc de Salomon, — nous arrivâmes, en passant près du mont du Mauvais-Conseil, dans une grande plaine, El-Bakah (le champ), où l'on a voulu retrouver la plaine de Réphaïm[2], rendue célèbre par les combats de David contre les Philistins. A travers la plaine d'El-Bakah, toujours fer-

1. Genèse, xxxv, 16 *sq.*
2. Conf. II Sam., v, 18 *sq.*

tile et ayant à son entrée des jardins et des maisons de campagne modernes, notre chemin conduit au *monastère d'Élie*, qui, du haut de sa colline, à cinquante pas à peine à l'est de la route, nous sourit avec ses hautes murailles blanches. La fondation de ce couvent remonte à une grande antiquité chrétienne, bien qu'il soit postérieur au siècle d'Hélène; toutefois l'origine de son nom demeure obscure. La tradition le rattache sans scrupule au prophète Élie, comme on peut le prouver depuis le temps des Croisades; plus tard elle y relia même toute sorte de souvenirs personnels de la vie du prophète. D'autre part, on montrait encore il y a deux cents ans, dans l'église du couvent, la tombe d'un métropolitain de Bethléhem, nommé Élie, fondateur du monastère. Ainsi le rapport avec le prophète ne paraît pas primitif, à moins que le fondateur n'ait consacré le couvent à celui dont il portait lui-même le nom. De belles plantations d'oliviers ornent les environs.

Nous perdons bientôt Jérusalem de vue. Le chemin s'enfonce et devient pierreux et désolé jusqu'à ce que nous approchions du but; nous rencontrons alors de nouveaux bouquets d'arbres. Ils commencent déjà au *tombeau de Rachel*, à un quart d'heure de Bethléhem, à notre droite. C'est un petit monument en maçonnerie blanche, avec une coupole; depuis 1841, à l'instigation de Moïse Montefiore, il a été encore agrandi par la construction d'un vestibule de la même hauteur à peu près et passablement étendu. Dans l'intérieur du sépulcre est un sarcophage composé de plusieurs grosses pierres[1]. Aussi peu ce tom-

1. Voir Schwarz, *Das Heilige Land*, p. 81, 1852. Il rapporte aussi qu'on découvrit, il y a environ 40 ans, à une petite distance du monument, une grott extraordinairement profonde.

beau remonte à une antiquité reculée, autant toutefois sa position correspond à celle du monument élevé par Jacob. Et comme la distance indiquée dans l'*Onomastikon* au ɪvᵉ siècle, — cinq milles de Jérusalem, un mille de Bethléhem, — concorde parfaitement, cette localité doit avoir été fixée très-tôt par un monument, si même l'édifice primitif a traversé maintes transformations dans le cours de milliers d'années. Au reste celui d'aujourd'hui, que les juifs et les mahométans vénèrent en commun, appartient de nouveau, depuis vingt à trente ans, aux juifs, qui n'ont eu besoin d'aucun document pour légitimer leurs prétentions à cet héritage; du moins ils ont reçu une clef de la grille. Les pierres tumulaires turques à l'entour du sépulcre témoignent de la vénération particulière des musulmans.

Lorsque nous descendîmes la dernière colline avant la charmante petite ville, le grand-duc, qui avait mis pied à terre et donnait le bras à la princesse, sentit se presser dans son esprit les souvenirs de son enfance; il se réjouissait du fond du cœur de voir de ses propres yeux ce Bethléhem qui dans l'heureuse et solennelle nuit de Noël avait souvent flotté devant son âme. L'aspect de ce bourg ne peut manquer de produire un effet semblable sur quiconque a derrière soi une enfance pieusement passée. C'est comme si au milieu de l'année les cloches de Noël retentissaient soudain, faisant revivre — avec l'annonce du grand mystère de la fête éternellement nouvelle de l'humanité rachetée — le souvenir de tant d'heures bénies, chères à notre cœur.

Précisément, quand on arrive de Jérusalem, Bethléhem

se présente bien, quoiqu'on en ait une plus belle vue encore en venant d'Hébron. Le voilà devant nous sur ses deux collines, reliées par un col de peu d'étendue — l'une à l'est, l'autre à l'ouest.—La première incline vers le nord d'où nous venons nous-mêmes. De ce côté, des bois d'oliviers et de figuiers ferment le premier plan, derrière lequel on voit la petite ville construite en pierres calcaires grises sans toits en coupole. A l'est et au sud, nous sommes salués de loin par des montagnes désertes et nues. La colline orientale porte à son extrémité nord les bâtiments du couvent avec la grande église en forme de croix. Tandis que la ville elle-même n'a plus de murailles, ces bâtiments forment vis-à-vis d'elle, à l'est et à l'ouest, une sorte d'ensemble fortifié. Leur plus belle apparence est du côté nord, où le cloître latin domine le penchant de la montagne de ses contre-boutants massifs et en terrasses; au-dessous est une fertile vallée.

Quand la caravane du grand-duc approcha du monastère, elle fut accueillie par le son solennel des cloches. Bientôt le patriarche de Jérusalem et l'évêque russe Cyrille, suivis de leur clergé, apparurent pour recevoir les illustres pèlerins. Après les avoir tout de suite introduits dans l'église, ils y célébrèrent la messe devant le grand autel qui appartient aux Grecs. Pendant cette solennité, trop fatigante immédiatement après une chevauchée matinale de deux heures, le grand-duc se trouva tout à coup indisposé; heureusement cela ne dura pas.

Le grand autel que nous venons de nommer est dans le chœur de la basilique; de toute l'église, on ne se sert depuis longtemps pour le service divin que de ce chœur, et de la pierre baptismale de marbre rouge qui se

trouve dans la nef. La *nef* abandonnée est vaste et d'une construction grandiose ; du chœur, qu'une nouvelle paroi sépare, elle mesure 170 pieds jusqu'au vestibule ; sa largeur est à peu près aussi considérable. De chaque côté elle a deux rangs de colonnes de marbre diapré, hautes de 18 pieds, avec des chapiteaux corinthiens. Chacune des quatre rangées est formée par douze de ces colonnes ; celles-ci portent un étage supérieur dont les parois inférieures nouvellement nettoyées laissent voir des traces nombreuses de peintures et inscriptions antiques et belles — grecques surtout. Au-dessus, chacun des longs côtés, nord et sud, possède dix grandes fenêtres cintrées. Sur les parois de ces fenêtres on voit maintenant reparaître l'ancienne mosaïque d'or. Le plafond formé d'un poutrage de bois, probablement de cyprès, n'est pas laid, malgré sa simplicité. Le toit également en bois est recouvert de plomb.

De la nef rentrons dans le *chœur* tourné vers le levant. Le grand autel grec qui est au milieu fait de cette portion du bâtiment une cathédrale grecque de dimensions restreintes, mais très-ornée. Les deux chœurs latéraux paraissent hors d'usage ; de celui du sud, où s'élève un autel de la Circoncision, un escalier mène au couvent grec ; celui du nord avec un autel des trois Rois a une porte sur l'église latine de Sainte-Catherine ; celle-ci touche par son côté septentrional au couvent latin dont le cloître (Kreuzgang) seul la sépare à l'ouest.

Deux escaliers de marbre — l'un au sud, de treize marches, l'autre de seize au nord — conduisent du chœur central aux fameux sanctuaires de Bethléhem : la grotte de la Nativité et les salles souterraines qui y sont annexées. On

descend d'abord, par l'un ou l'autre des escaliers, dans la *chapelle de la Nativité,* qui occupe au-dessous du chœur une position assez centrale. Elle a 38 pieds de long de l'est à l'ouest, 12 pieds de large et 9 de haut. Son sol est couvert de dalles de marbre blanc veiné, ses parois sont de même masquées par du marbre et des étoffes de soie. De grandes lampes suspendues au plafond éclairent cette enceinte. Au milieu de l'espace qui sépare les deux escaliers au côté est de la chapelle, nous nous trouvons devant une niche haute de 8 pieds, large de 4, avec un autel arrondi par le bas. Au-dessous de cet autel, une plaque de marbre porte un resplendissant soleil d'argent et de jaspe, avec quatorze rayons, et cette inscription tout autour : *Hic de virgine Maria Jesus Christus natus est.* A quelques pas seulement plus au sud, une colonne de marbre isolée supporte la voûte et forme l'angle nord de la *chapelle de la Crèche.* Celle-ci, carrée et située plus bas, contient une crèche en marbre, longue de 3 pieds, large d'un pied, profonde d'un demi-pied. Au sud-ouest, du côté opposé à la chapelle de la Crèche — devant laquelle brûlent trois grands candélabres évidemment symboliques — est un autel dédié à l'Adoration des Mages. Des peintures à l'huile, se rapportant aux faits de l'histoire sainte dont ces chapelles consacrent le souvenir, décorent les murailles.

Les autres pièces souterraines sont situées au nord du centre. Nous pénétrons d'abord — en sortant de la chapelle de la Nativité, par un corridor taillé dans le roc, à l'occident — dans la *chapelle de Joseph* avec un autel à l'est, puis dans la *chapelle des Innocents* avec un autel du même côté, en face d'une colonne qui soutient la voûte. Sous cet autel,

une porte basse et grillée permet de jeter un coup d'œil dans une caverne naturelle, de 12 pieds d'étendue, que l'on donne pour la sépulture des enfants mis à mort par Hérode.

Ces deux chapelles, situées l'une derrière l'autre, peuvent être considérées comme constituant un tout; tandis que les autres, qui suivent la chapelle des Innocents, correspondent les unes avec les autres et forment une aile occidentale, à laquelle, du côté du nord, une allée, partant de l'église latine de Sainte-Catherine, conduit directement. Nous y rencontrons d'abord un modeste autel, dédié à *Eusèbe* de Crémone; d'après une tradition tardive, le saint serait enterré au-dessous. Plus à l'ouest, deux chambres creusées dans le roc sont surtout consacrées à la mémoire de *saint Jérôme*, le célèbre exégète et critique du IVe siècle. On désigne celle du nord comme son *studorium*, la cellule où il étudiait; celle du sud comme son sépulcre. Vis-à-vis de l'autel du Sépulcre (à l'est), se trouve un monument semblable, considéré comme la tombe de ces nobles Romaines, mère et fille, qui furent en relation avec le grand docteur de Stridon, quittèrent en conséquence les pompes et le luxe des palais, afin de vivre dans une cellule de Bethléhem pour l'étude sérieuse de la sainte Écriture, les exercices de la piété, le service de l'Église, les souvenirs de la Terre-Sainte, et de mourir dans le Seigneur.

Des peintures à l'huile, exécutées sur le rocher, animent ces grottes et illustrent l'histoire que la tradition leur attribue; relevons comme particulièrement bien réussie la représentation des deux femmes, dont leur saint ami et leur maître fameux a rendu la mémoire impérissable; on les voit glorifiées et entourées d'anges.

En revenant de ces chapelles — extrémité nord-ouest des dépendances de celle de la Nativité — nous montons par vingt-trois marches à l'église latine de *Sainte-Catherine*, longue de 100 pieds (de l'est à l'ouest) et large de 20, qui, outre d'excellentes peintures, se distingue aussi par un orgue.

Nous avons essayé d'indiquer tous les endroits sacrés qui attirent à Bethléhem l'attention du pèlerin chrétien, après qu'il a mis le pied dans un des trois couvents — grec, arménien ou latin — étroitement unis à la basilique.

Comme le couple grand-ducal, d'innombrables pèlerins, grands ou petits selon le monde, savants ou ignorants, ont, pendant les deux milliers d'années de notre ère, visité avec émotion ces lieux auxquels se rattache directement le plus grand événement de l'histoire : l'incarnation du Fils de Dieu dans l'humanité. Le sentiment de cette communion avec tant de milliers de chrétiens suffira à bien des personnes pour augmenter leur dévotion, par la conviction que ces localités ont reçu des faits eux-mêmes leur ineffaçable consécration. N'en avons-nous pas, d'ailleurs, une garantie suffisante dans le nom de Jérôme, ce défenseur infatigable de la vérité, ce savant sagace qui, il y a près de quinze cents ans, après toutes les expériences de sa vie agitée, ne connaissait pas de plus grand bonheur que de prier et de travailler en vue du lieu de naissance de son Sauveur ? Il fit également creuser son tombeau dans le rocher, tout près de cette place, pour ne pas s'en éloigner à sa mort plus que pendant les trente dernières années de sa vie. En effet ces localités n'ont point à redouter le regard de la science.

On le sait, le nouveau soleil qui, avec la conversion de

Constantin, se leva sur l'Orient, illumina de ses rayons, d'une façon toute particulière, les souvenirs de la vie du Seigneur conservés par la Terre-Sainte. Le lieu de naissance à Bethléhem et la place de l'Ascension sur le mont des Oliviers, tous deux formant déjà le but des plus zélés pèlerinages, furent consacrés, dès 326 environ, par une église que construisit la pieuse mère de l'empereur ; Constantin lui-même fit exécuter, bientôt après, les superbes édifices du Golgotha et du Saint-Sépulcre, et ajouta des embellissements aux créations de sa mère, morte sur ces entrefaites [1], dans un âge avancé. Mais si nous recherchons les plus anciennes preuves de l'authenticité du lieu vénéré à Bethléhem, la tradition nous fait remonter beaucoup plus haut que le siècle d'Hélène ; car ses premiers représentants sont Justin Martyr et l'auteur du Protévangile, tous deux au milieu du IIe siècle. Justin mentionne la « caverne de la naissance près du hameau de Bethléhem, » tandis que le Protévangile donne une description détaillée de ce qui s'est passé dans la grotte ; ils laissent ainsi d'autant moins de doute qu'on avait alors en vue une localité déterminée, saint Luc n'ayant pas parlé d'une caverne dans son évangile. Au témoignage de Justin succède celui d'Origène. Selon Origène, non-seulement on montrait de son temps à Bethléhem la caverne de la naissance avec la crèche, mais encore la renommée en était répandue, même parmi les habitants non chrétiens de la contrée. Or, comme de Justin à Origène on ne peut admettre aucune variation de la tradition quant à la localité, il est également certain

1. Ainsi le rapporte un témoin oculaire, Eusèbe, dans sa biographie de Constantin, III, 42, 43 ; comparer aussi ce qui précède, en particulier III, 41.

qu'un siècle après Origène Hélène glorifia bien la même place que l'on connaissait et vénérait du temps de celui-ci.

Il ressort donc de tout cela le fait extraordinaire que le lieu natal du Seigneur à Bethléhem est indiqué déjà dans la première moitié du IIe siècle. Mais il nous reste encore à savoir si la grotte de la Nativité du IIe siècle se concilie avec l'évangile de saint Luc, composé environ soixante ou soixante-dix ans avant la Première Apologie de Justin (139). Il y est dit seulement (Luc, II, 7) que, faute de place dans l'hôtellerie de Bethléhem, Marie déposa dans une crèche son fils premier-né. Bien que Luc ne parle pas d'une grotte, et qu'il eût pu nommer la grotte aussi bien que l'étable, nous n'avons pourtant nullement le droit d'exclure la première au profit de la seconde; car des grottes dans les rochers pouvaient servir assez souvent d'étables en Palestine, comme c'est encore le cas aujourd'hui. Justin réunit déjà la crèche et la caverne, sans ajouter une syllabe d'explication [1].

L'évangéliste n'a pas écrit davantage le mot d'étable, mais son texte fait voir qu'il s'agit de l'étable de l'hôtellerie. L'indication du fait que le nouveau-né dut être mis dans la crèche suffit à Luc pour désigner parfaitement la situation. Joignez à cela la coïncidence de la crèche et des bergers aux champs. Au surplus, ce qui a certainement contribué à faire attacher de l'importance à la caverne, c'est la prophétie

1. Le Protévangile apocryphe, au contraire, néglige complétement la crèche, et rapporte toute cette scène beaucoup plus librement. C'est dans les extraits latins postérieurs de cet écrit qu'apparaissent pour la première fois « le bœuf et l'âne » en adoration devant le divin enfant. Conf. surtout *Pseudo-Matthæus*, c. XIV (dans mes *Evang. apocr*), où, du reste, probablement d'après la conception occidentale, la grotte et l'étable sont séparées. Marie ne quitta la grotte pour entrer dans l'étable que le troisième jour après ses couches.

d'Esaïe (xxxiii, 16), traduite ainsi par les Septante : « Il habitera dans une haute caverne de rochers. » Justin fait déjà ce rapprochement explicite.

Jetons maintenant un rapide coup d'œil sur l'histoire de la grotte de la Nativité, depuis l'époque d'Hélène. Selon toute apparence, sa première construction a laissé longtemps des traces. Sur l'ordre de Justinien, elle aurait été, au bout de deux cents ans, détruite et remplacée par un édifice encore plus brillant, à en croire les annales arabes d'Eutychius, qui datent de quatre cents ans après Justinien. Toutefois cette assertion, accompagnée de détails étranges, mérite peu de confiance. Procope, dans son ouvrage sur les bâtiments élevés par son impérial protecteur, parle longuement des églises et des monastères construits partout aux frais de celui-ci en Palestine ; au sujet de Bethléhem même, il rapporte que l'empereur en a relevé la muraille, ainsi que le couvent de l'abbé Jean : mais il n'a pas dit un mot d'une église bâtie au lieu de la naissance. Et pourtant, cette dernière eût dû être mentionnée avant tout autre édifice, puisqu'elle n'a été possible que par le sacrifice d'un monument respecté de la munificence du premier empereur chrétien et de sa mère. Quant à la question de savoir si l'on doit admettre, sur la foi des annales d'Eutychius, que Justinien fit au moins restaurer et embellir l'église du iv^e^ siècle, je n'ose pas la trancher.

Jusqu'au vii^e^ siècle nous ne trouvons aucun nom particulier donné à l'église de Bethléhem, ni par Eusèbe ni par Socrate ou Sozomène ; mais dans la seconde moitié de ce siècle, nous apprenons par l'évêque Arcoulf qu'elle portait le nom de Marie. A côté de cette désignation, sou-

vent répétée plus tard, nous la voyons porter aussi le nom de Notre-Dame ou de la Mère de Dieu; on l'appelle même : église de la Crèche.

Au temps de la domination franque, elle fut l'objet d'une distinction remarquable : le jour de Noël de l'an 1101, Baldouin Ier fut couronné dans ses murs. Dans le même siècle, en 1169, la main généreuse de l'empereur Emmanuel Comnène s'occupa, selon le moine grec Phocas, de l'église de Bethléhem. En remarquant que l'empereur orna tout le temple d'une mosaïque d'or, et que les latins y placèrent par reconnaissance plusieurs images de l'empereur, cet auteur fait suffisamment voir que cette « réédification » de l'église n'est point une construction nouvelle, qui, du reste, soixante-huit ans après le couronnement de Baldouin et dans des circonstances paisibles, ne semble nullement motivée.

Jusqu'à quel point l'église de Bethléhem a-t-elle souffert lors de la reprise de la Terre-Sainte par les Sarrasins? C'est ce qu'il est difficile de déterminer d'après la notice du *Chronikon* d'Othon de Saint-Blaise. Cependant les inscriptions laissées par les pèlerins aux XIVe et XVe siècles témoignent contre l'idée d'une destruction, tout en contenant des plaintes sur des plaques de marbre enlevées et d'autres déprédations qu'aurait subies le vénérable monument. En revanche, il est parlé d'une importante réparation entreprise à la fin du XVe siècle, et pour laquelle il fallut l'autorisation du Grand Seigneur. Il s'agissait surtout de refaire complétement le toit qui tombait en ruines; Philippe, duc de Bourgogne, envoya pour cela le bois, et Edouard IV, roi d'Angleterre, le plomb, tandis que des ouvriers vénitiens exécutèrent le travail.

Près de deux siècles plus tard il s'éleva de nouvelles plaintes sur des violences qui avaient endommagé le bâtiment, principalement la toiture; par malheur la faute en retombait en grande partie sur les moines, qui avaient par exemple livré aux Turcs, lors de la guerre contre Candie (depuis 1645), les plaques de plomb du toit pour en fondre des balles. Le mal fut réparé cette fois aux frais des grecs, et la consécration du temple restauré fut célébrée également par le patriarche Dositheus, en 1672, lorsque le synode orthodoxe siégea à Jérusalem contre Cyrille-Lucar, l'ami des dogmes calvinistes.

La réparation la plus récente eut lieu en 1842, en suite d'un firman, et on la doit encore à l'initiative des grecs. Aussi tout le sanctuaire est-il depuis longtemps beaucoup plus entre les mains des grecs qu'entre celles des latins, dont les arméniens sont moins rapprochés que des grecs. On ne l'ignore pas, l'église de Bethléhem était intimement mêlée aux questions litigieuses qui furent débattues entre la Russie et la Sublime-Porte avant qu'éclatât la guerre de Crimée. Le document émané du sultan, à la date du 5 mai 1853, prononça au fond en faveur des prétentions russes, en décidant entre autres que la clef donnée peu auparavant aux latins impliquait simplement un droit de passage et non un droit de propriété. Relativement à la grotte de la naissance, on devait en rester strictement sur le pied du passé, ce qui concordait également avec les prétentions des Russes. Aujourd'hui encore les grecs sont avec les arméniens les maîtres de la grotte, tandis que les latins ne possèdent que la chapelle de la Crèche à quelques pas de là. A la décision que nous venons de rappeler le firman joint

la mention de l'étoile sous l'autel de la caverne de la Nativité. Il y est dit qu'elle a été faite sur le modèle de celle disparue subitement en 1847, et que le padischah l'a donnée à la nation chrétienne comme un souvenir solennel, sans que par là la position respective des confessions en ait été changée en quoi que ce soit. Mais naturellement, au sujet de ces lieux saints comme sur d'autres points, la question orientale n'est pas encore résolue, la chrétienté européenne ayant depuis des siècles, à l'égard de leur possession, des rapports très-compliqués avec la Turquie; la paix n'y règne donc pas plus qu'auparavant entre les latins et les grecs. Les frottements personnels et journaliers des deux partis font éclater sans cesse des divisions pénibles. Quant au gouvernement turc, si on veut le regarder comme ayant des droits dans l'Orient chrétien, il est évidemment le moins coupable; il a montré récemment[1] encore combien il désire la paix, en autorisant et favorisant les constructions russes à Jérusalem. Cette bienveillance mérite d'autant plus d'être relevée que ces constructions formaient un des points principaux (art. 5) dans le projet de traité de Menschikoff; on se rappelle que les scrupules touchant sa signature amenèrent le départ des envoyés impériaux et l'ouverture des hostilités. Mais le droit historique a subi trop de transformations essentielles depuis quinze cents ans, pour pouvoir placer entre de grandes puissances européennes une lettre décisive et obligatoire. Au milieu de ces conflits il n'y a que ceci de clair : l'infatigable hostilité des chrétiens, précisément à l'endroit où se rattachent les souvenirs les plus sacrés de la chrétienté, donne aux musulmans la plus

1. Ceci était écrit en 1862.

triste impression du déchirement de l'Europe chrétienne. L'illustre voyageuse que j'avais l'honneur d'accompagner s'était complétement faite à l'idée que Jérusalem doit devenir une ville fédérale pour toute la chrétienté. Mais combien, dans son état actuel, la cité sainte est encore loin d'un tel idéal, d'un tel patriotisme évangélique[1] !

Je termine cette digression. Elle ne se légitimait pas ici, en ce sens que la visite du grand-duc en Terre-Sainte avait déjà bien loin derrière elle les sons de la trompette guerrière, et que, partout où il portait ses pas, il ne rencontrait que des salutations pacifiques.

Mais il nous reste encore à dire si la grotte de la Nativité a réellement l'air authentique. Nous avons déjà considéré jusqu'à quel point elle s'accorde avec les expressions normatives de l'Ecriture, ainsi que la haute antiquité de la tradition. On se demande seulement si la localité s'est fidèlement conservée depuis le IIe siècle. Des recherches récentes ont fait douter que nous ayons encore devant les yeux une grotte naturelle; d'autre part on a affirmé que du temps

1. Je ne puis ici que répéter ce que j'ai dit dans mon *Voyage en Orient*, II, 142 : « Cela me paraît hors de doute, il faudrait aujourd'hui moins de plumes qu'il n'a fallu jadis d'épées pour obtenir ce que voulaient les Croisés. Mais à qui Jérusalem doit-elle écheoir en partage? Telle est la question délicate. Ce qui est le pis peut-être, c'est que la jalousie particulière prévaut sur la sainte cause de l'ensemble. Voici ce qui est clair : Jérusalem doit être chrétienne. Et maintenant, pour éviter toutes les querelles de famille au sujet de cet héritage commun, il faudrait déclarer Jérusalem ville fédérale des chrétiens et ville libre sous la protection des puissances chrétiennes. Ce serait une œuvre digne de notre siècle; ce serait un grand pas de fait vers cette union des cœurs dont on a tant parlé. Quel avenir pourrait en résulter pour toute l'Église! La triste étroitesse des confessions chrétiennes en Orient disparaîtrait aux rayons de la nouvelle vie que répandraient les troupes enthousiastes des pèlerins européens. A Jérusalem le christianisme recouvrerait son unité; les peuples s'assembleraient là comme des troupeaux jusqu'alors dispersés; il y retentirait l'évangile d'une universelle paix de l'Église. »

d'Ibrahim-Pacha le rocher a été découvert. En tous cas il est à regretter qu'au respect pour la sainteté du lieu ne se soit pas joint le désir de conserver la simplicité naturelle qui en constitue la vraie beauté. Comme, au contraire, dès l'origine on s'est plu à embellir cette grotte par des travaux et de somptueux ornements, son état primitif peut avoir été modifié de bonne heure par un faux zèle; les récits du VII^e siècle qui parlent d'une demi-caverne, ceux du VIII^e qui parlent d'une maison carrée dans le rocher, confirment cette supposition. Néanmoins nous n'avons pas de raison de douter de l'identité essentielle de notre grotte et de celle qui a été vénérée dès le commencement par de pieux pèlerins, bien que les divers lieux sacrés qui s'y rattachent paraissent avoir été placés librement, et qu'en particulier certains souvenirs secondaires, comme ceux de saint Jérôme lui-même, ne présentent pas une pleine certitude historique.

Près de Bethléhem remarquons le *champ des Bergers* où le grand-duc se rendit après midi. Il se trouve à environ vingt minutes à l'est au-dessous des murs du monastère, et est entouré d'une double muraille; sa plus belle parure consiste en oliviers. Le mur intérieur environne la grotte souterraine des Bergers, longue de 30 pieds et large de 20, à laquelle on descend par vingt et une marches. La chapelle qui s'y trouve a probablement possédé autrefois de plus riches ornements que de mauvaises images sur bois. Notre guide grec nous rendit attentifs à des restes de mosaïque sur le sol; mais ils étaient tellement endommagés qu'on se rendait à peine compte de ce que c'était.

Ce champ des Bergers n'a pas été comme d'autres

lieux sacrés détourné par les pompes de l'art ou du culte du souvenir auquel il est dédié. Combien de pieux pèlerins auront élevé ici avec émotion leurs yeux au ciel, vers cet endroit d'où, dans une nuit bénie, les voix angéliques firent entendre pour la première fois à la terre ce *Gloria in excelsis* que depuis lors des millions de croyants ont conservé dans leur cœur, et qui, de siècle en siècle, à chaque fête de Noël, remonte de la terre aux cieux comme le plus bel hymne de louange de l'humanité rachetée!

Nous ne visitâmes pas la grotte du Lait ou de la Madone, située à une centaine de pas de l'extrémité orientale du bourg. C'est une caverne glaiseuse, grise et humide, dans la pierre calcaire; elle dégoutte de « lait de la lune » ou « de la montagne » dont la vertu miraculeuse, rattachée au nom de Marie, a acquis une grande renommée. Cette grotte est organisée pour le culte.

Mais nous ne devons pas négliger la ville elle-même. Elle a, on le sait, échangé avec le temps son ancien nom de Bethléhem, *maison du pain* (Brothausen), contre celui de Bethlahem, *maison de la chair* (Fleischhausen). Quelle signification ces deux noms ont acquise! Le Fils de Dieu, qui dit de lui-même : *Je suis le pain de vie*, — celui dont il est écrit : *Et la parole a été faite chair et elle a habité parmi nous*, — est né dans cette petite ville. Mais abstraction faite de cette interprétation chrétienne et gnostique, le bien-être indiqué par ces deux noms n'a pas tout à fait disparu de cet endroit, bien qu'à diverses reprises la tranquillité y ait été troublée. En effet, la guerre a éclaté bien des fois sur Bethléhem, le plus gravement en 1099 et en 1489, et les Bethléhémites eux-mêmes montrèrent leurs dispositions

belliqueuses non-seulement contre leurs voisins d'Hébron, mais encore par de sanglantes rixes dans l'enceinte de leurs propres murailles. La population chrétienne y prédominait pourtant depuis plusieurs siècles. Tandis qu'anciennement elle consistait surtout en chrétiens orientaux, syriens et arméniens, les latins et les grecs forment aujourd'hui la majorité: ils comptent ensemble plus de 2,500 âmes, à côté de 200 arméniens. En revanche le nombre des musulmans, complétement chassés sous Ibrahim-Pacha, est estimé actuellement à 300. Il n'y a plus de murailles d'enceinte avec des portes, comme il en existait déjà du temps de Ruth, l'aïeule de David — car Booz se rendit à la porte et y conclut son mariage devant les anciens de la cité. Les Bethléhémites, gens d'une race robuste, sont d'autant plus autorisés à porter constamment des armes pour la défense de leur ville contre les Bédouins du désert qui n'est pas éloigné. Cependant les travaux et les arts de la paix sont florissants au milieu d'eux. Outre de nombreux métiers, ils s'occupent des champs, de la vigne, des troupeaux et des abeilles. A côté des maisons, une quantité de cabanes servent à cuire le pain. On compléterait aujourd'hui facilement les provisions que le jeune David porta à ses frères au camp où il accepta le combat contre le géant philistin : des épis rôtis, dix pains et dix fromages, ces derniers pour le capitaine [1]. On cultivait déjà alors les raisins : nous le voyons par les présents avec lesquels le même jeune homme fut envoyé au roi Saül en qualité de joueur de harpe [2]. Relevons encore un trait de l'activité des Bethléhémites. C'est

1. I. Sam., XVII, 17 *sq.*
2. I. Sam., XVI, 20.

de leurs mains que sortent la plupart de ces jolis souvenirs que depuis des siècles les pèlerins rapportent de Jérusalem dans leur patrie : coquilles de nacre ornées de sujets bibliques, chapelets, croix, ouvrages de toute sorte en nacre, en corail, en asphalte ou en bois d'olivier, etc.

Dans les dernières heures de l'après-midi, un *Te Deum* russe, célébré dans la grotte de la Nativité, solennisa le départ du grand-duc et de la grande-duchesse de l'église dédiée à Marie et de Bethléhem. Après avoir été salués à leur passage par les cloches du couvent d'Élie et s'être arrêtés quelques minutes dans ses murs, ils rentrèrent à Jérusalem comme la nuit était déjà tombée.

## LE 19 MAI

A dix heures, le patriarche, assisté de six évêques et de douze prêtres, dit une messe solennelle dans l'église de la Résurrection. Il y joignit une messe pour l'âme de feu l'empereur Nicolas. L'Église grecque célèbre ce jour-là le souvenir de la croix qui apparut dans le ciel à Constantin le Grand, premier empereur chrétien. L'évêque Cyrille, dont le nom rappelle cet autre Cyrille, évêque de Jérusalem du temps de Constantin, y trouva une occasion naturelle d'adresser une bénédiction particulière au grand-duc Constantin de Russie. Le prince de son côté réunit le soir au patriarcat ces hauts dignitaires, y compris le patriarche arménien.

Mais auparavant il visita encore *Béthanie*. Assise sur une extrémité inférieure de la montagne des Oliviers, elle est à

un quart d'heure du sommet et à une demi-heure de la muraille orientale de la ville. Le grand événement auquel a assisté ce petit village, et qui lui a assigné une place dans l'histoire du Rédempteur, domine tout son passé; il lui a donné non-seulement un nouveau nom il y a plus de mille ans, mais encore une impérissable consécration. Cette consécration a traversé les âges, bien que les églises et les couvents élevés et ornés par la dévotion chrétienne soient depuis longtemps disparus ou tombés en ruine. Trois objets attirent principalement l'attention des voyageurs dans la patrie de ce Lazare (de là le nom de *Lazarium, El-Asariyeh*) que Jésus ressuscita. Sur une hauteur rocheuse au sud-ouest du village s'élèvent de hautes ruines de murailles; leurs grosses pierres de taille, longues de 5 à 6 pieds, indiquent une antiquité reculée, et appartenaient probablement au bâtiment acheté en 1138 par la reine franque Mélésendis pour la fondation de son monastère. Ayant été considérées alors comme le château de la famille de Lazare, elles en ont conservé le nom.

Avant d'aller voir le sépulcre de Lazare, nous avons à mentionner à l'est du village, à une centaine de pas du tombeau, la pierre où la tradition place la rencontre du Sauveur avec Marthe et leur entretien (Jean, II, 20 *sq.*). Cette pierre a aussi son histoire; on la montre depuis les Croisades.

Le sépulcre enfin se trouve à l'ouest du village. Il a une ouverture carrée du côté du nord. On descend par vingt-six marches dans une pièce voûtée, assez élevée, pratiquée dans le roc; une imperceptible saillie de la muraille y sert d'autel. De là deux degrés très-malcommodes par leur hau-

teur conduisent encore plus bas, dans une autre chambre plus petite, qui mesure environ 7 pieds de chaque côté. C'est là, dit-on, que le cadavre de Lazare avait été enseveli. Chrétiens et mahométans révèrent à l'envi cette place. Telle qu'elle existe maintenant, elle est loin de faire l'impression du tombeau primitif de Lazare; le récit de saint Jean contredit manifestement son authenticité [1]. Cependant il ne faut pas oublier que l'entrée actuelle avec l'escalier n'a été établie qu'au milieu du xvi^e siècle, et qu'auparavant il y en avait une autre à l'est. Une église changée en mosquée depuis 1187 renfermait le tombeau avec une chapelle souterraine. Cette église-mosquée touche encore aujourd'hui la caverne. Les possesseurs musulmans devenant toujours moins disposés à permettre aux chrétiens d'y entrer, l'ouverture actuelle fut pratiquée comme pis-aller. A quel point la grotte actuelle a-t-elle été jadis en rapport avec l'église, c'est ce qu'on n'a pas encore examiné avec soin. Elle présente dans sa partie inférieure plus de maçonnerie que de rocher; il est vrai que le roc peut être recouvert par la maçonnerie; ce n'est qu'après de sérieuses recherches qu'on saura si le tombeau de Lazare, déjà mentionné par le Pèlerin de Bordeaux, est tout à fait identique avec celui qu'on voit aujourd'hui. Tel qu'il était alors, il se peut qu'il répondît mieux aux récits bibliques.

Tout le village, avec les nombreux arbres—ce sont surtout des oliviers, des figuiers, des mûriers—qui ombragent ses

1. Jean, II, 38 *sq.* : « Jésus..... vint au sépulcre. C'était une grotte et on avait mis une pierre dessus. Jésus dit : Otez la pierre. Marthe lui dit : Seigneur, il sent déjà..... Ils ôtèrent la pierre du lieu où le mort était couché..... Quand il eut dit cela, il cria à haute voix : Lazare, sors de là. Et le mort sortit, ayant les mains et les pieds liés de bandes, » etc.

maisons et de loin les cachent à l'œil du voyageur, fait une impression douce et riante.

LE 20 MAI

Peu d'heures après le dîner des patriarches le couple grand-ducal se rendit à un service de nuit, à une messe que le patriarche de Jérusalem célébra au Saint-Sépulcre à deux heures après minuit. Lorsqu'elle fut terminée, il introduisit les pieux pèlerins dans le sanctuaire de la cathédrale, où sont conservées les reliques de Marie-Madeleine, de saint Constantin, de saint Basile et de sainte Alexandra; le prélat poussa le dévouement envers les nobles pèlerins jusqu'à leur en donner des morceaux, que le grand-duc fit plus tard réunir dans une châsse précieuse pour les garder pieusement dans sa famille.

Pendant l'après-midi le prince entreprit une excursion dans le voisinage occidental de Jérusalem. Directement à l'ouest de la porte de Jaffa notre route nous fit passer par une hauteur rocheuse, de sorte que le chemin ordinaire resta à notre droite, c'est-à-dire au nord. Au bout d'une demi-heure un grand bâtiment monastique se présenta à notre vue; il contient au milieu une église considérable, que surmonte un clocher russe percé à jour. C'était le *couvent de la Sainte-Croix*, jadis entre les mains des Géorgiens, aujourd'hui la propriété du patriarcat grec. Il y a quelques années, ce dernier le fit si radicalement restaurer, agrandir et embellir qu'il ne rappelle plus du tout la forme négligée que j'avais vue en 1844.

La route même qui y conduit a été réparée à grands frais à l'européenne. Après avoir été longtemps un poste presque abandonné, auquel le produit de ses vastes plantations d'oliviers était même enlevé en majeure partie, ce monastère a maintenant reçu une haute destination ; car il est le siége d'une académie spirituelle de l'Église grecque orientale, si l'on peut nommer ainsi un séminaire avec des écoles qui y sont rattachées. Par la fondation de ce centre d'études le patriarcat de Jérusalem a commencé à compter avec les exigences du temps présent, que lui avait rappelées le synode russe. Ce superbe monastère, orné de salles très-agréables à habiter et de belles terrasses, ne pouvait manquer de faire le meilleur effet sur le grand-duc. Remarquons surtout la bibliothèque : non-seulement elle est pourvue d'un grand nombre d'ouvrages imprimés anciens et modernes, mais on y voit encore une collection ou mieux un reste de vieux manuscrits. Ces manuscrits étaient demeurés passablement étrangers aux deux jeunes et savants professeurs qui s'occupent de la bibliothèque. Coxe, l'érudit bibliothécaire d'Oxford, exposa leur contenu en 1858; toutefois il paraît qu'on ne lui a montré qu'une petite partie des manuscrits, vu qu'il n'en a consigné que neuf; il est vrai que les mss. géorgiens, qui sont avec les grecs, étaient en dehors de son contrôle. Mes propres recherches, malgré la hâte que je dus y mettre, furent beaucoup plus fructueuses : j'eus en particulier la joie de découvrir plusieurs palimpsestes, soit en grec, soit en ancien géorgien, sur lesquels j'ai déjà donné ailleurs des détails [1].

Le couvent ayant un livre de souvenir pour ses visiteurs,

1. Voir mes *Anecdota sacra et profana*. Ed. II, p. 224 *sq*. 1861.

le grand-duc y écrivit son nom en caractères arabes. C'est ce que n'avait probablement encore fait aucun prince russe ou européen. On en trouverait encore plus difficilement un autre qui parlât aussi facilement le turc. Surreya-Pacha n'ignorait pas le français; mais le grand-duc paraissait lui parler turc avec au moins autant de facilité.

Le prince avait fixé le soir avant son départ de Jérusalem pour recevoir le corps diplomatique avec l'évêque Gobat; le patriarche latin Valerga était aussi invité. Parmi les hôtes les plus estimés comptait le consul Rosen, qui représente avec autant de tact que de science la patrie allemande dans la ville sainte; aussi jouit-il de tous côtés d'une grande confiance.

## LE 21 MAI

De bonne heure les nobles pèlerins renouvelèrent l'excursion du mont des Oliviers. Ils voulaient de là, le jour de leur départ de la cité sainte, repaître encore leurs yeux et leur cœur de ce magnifique spectacle. Ils avaient pénétré dans les sanctuaires de Jérusalem, même dans le Haram-es-Chérif et dans ses mystérieuses mosquées; ils avaient vu les lieux pleins de souvenirs qui se trouvent autour de ses murailles; ils s'étaient avancés jusqu'à Bethléhem, Béthanie, San Saba. Ils purent donc jouir avec d'autant plus de connaissance de cause du riche panorama de cette montagne, témoin depuis les jours d'Abraham d'événements si considérables, d'événements qui ont amené sur l'humanité le salut et la malédiction. Quand ils furent descendus dans les champs de Gethsémané, ils entrèrent encore dans la grotte

funéraire de Marie, où l'évêque Cyrille dit la messe et dont les chantres russes firent encore une fois retentir les voûtes admirablement sonores de leurs accords qui élevaient l'âme vers le ciel.

A quatre heures de l'après-midi ils se rendirent dans l'église du Saint-Sépulcre, où un solennel *Te Deum* prêta une voix à l'hymne de reconnaissance de leurs propres cœurs. En proie à une profonde émotion, ils quittèrent ces lieux sacrés et sortirent incontinent de la ville par la porte de Jaffa. Les canons de la forteresse tonnèrent à leur départ, et la garnison turque formait au loin la haie sur la route. Les deux patriarches grec et arménien les accompagnaient, ainsi que le pacha gouverneur avec le grand cordon russe. On remarquait de plus le même concours de population que dix jours auparavant, lors de l'arrivée.

La première nuit se passa dans la maison d'Abou-Ghoch, la deuxième au couvent grec de Jaffa. De là les nobles voyageurs montèrent, le 23, sur la frégate Gromoboi, ornée du drapeau amiral.

Saint Jérôme a excellemment écrit à Paulinus, qui ne pouvait pas aller à Jérusalem : « La porte du ciel est ouverte également sur la Bretagne et sur Jérusalem. Toutefois le trésor de précieux et incomparables souvenirs, trésor que les âmes pieuses conservent d'un pèlerinage à Jérusalem, demeurera incontestable. *Non Hierosolymis fuisse, sed Hierosolymis bene fuisse laudandum est* (tout dépend de la manière dont on a visité Jérusalem). » Voilà ce qu'écrit dans la même lettre le saint homme qui s'estimait heureux d'être rapproché après sa mort comme dans sa vie de la grotte de la Nativité à Bethléhem.

# XIX

## L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE — LE SAINT-SÉPULCRE

Avant mon départ de Jérusalem, je voulais ajouter ici bien des remarques, par exemple sur les circonstances de l'évêché anglican et les excellents établissements qu'il a créés. Faute de temps, je suis forcé d'y renoncer. Je me permettrai seulement de consacrer de courtes considérations au centre des lieux saints de Jérusalem.

En entrant à Jérusalem par la porte de Jaffa, nous avons deux quartiers de la ville à notre droite au sud, deux autres à notre gauche au nord. Les deux premiers sont les quartiers arménien et juif, dont celui-là est situé à l'ouest, celui-ci à l'est; les deux autres sont celui des chrétiens à l'ouest, celui des musulmans à l'est [1]. Au milieu du quartier chrétien, ainsi que dans la portion nord-ouest de la ville, s'élève l'église du Saint-Sépulcre, ou, comme les grecs la nomment

1. La population de Jérusalem peut monter aux chiffres suivants : israélites, 8 à 9,000; mahométans (civils et militaires), 6 à 7,000; grecs, plus de 2,000; catholiques romains, y compris un petit nombre de grecs unis, 1,000 environ; arméniens et autres chrétiens orientaux, 6 ou 7,000; protestants, à peu près 200. Le total est donc de 19 à 20,000.

d'ordinaire, l'église de la Résurrection. En suivant la rue du sud, nous arrivons par une porte basse sur la place de l'église, située plus bas que la rue. Cette place, auparavant un vestibule à colonnes dont il reste encore des débris, forme un carré et est pavée de larges dalles. A l'ouest, à côté de l'entrée de l'église, se trouve la ruine du clocher du moyen âge. Nous avons devant nous deux portails en ogive élancée ; ce sont les seuls de l'église ; encore l'un des deux est-il muré, et l'autre ouvre seul ses deux lourds battants entre d'élégants faisceaux de colonnes en vert antique et en porphyre.

A notre entrée, quelques pas droit devant nous nous conduisent à une longue dalle de marbre d'un rouge clair, entourée d'un grillage et éclairée de tous côtés : c'est ce qu'on appelle la pierre de l'Onction. Quelques pas plus loin, nous sommes au centre de tout l'édifice, et en même temps, selon une antique et singulière tradition, au centre du globe terrestre. Le bâtiment forme un carré allongé dont les grands côtés courent de l'ouest à l'est, et sont terminés à l'ouest comme à l'est par des demi-cercles. Ces deux demi-cercles ont au-dessus d'eux une coupole; celle de l'ouest, la plus grande, domine le Saint-Sépulcre; celle de l'est la cathédrale qui appartient aux grecs et qui porte le nom de Katholikon.

Le carré long fermé par les demi-cercles comme un double fer à cheval a au sud et au nord un bâtiment annexe, d'une forme analogue. Celui du nord, presque complétement adossé à la moitié occidentale de l'édifice principal, ne renferme rien que l'église catholique latine. Celui du sud au contraire, à droite et à gauche de notre entrée et à peu près au milieu

du grand bâtiment, contient au côté droit et oriental la colline rocheuse de Golgotha avec un toit plat au-dessus, tandis que le côté gauche appartient au culte arménien.

Le bâtiment principal possède enfin une longue aile orientale : c'est la portion souterraine de l'église. Elle est consacrée particulièrement à la découverte de la croix et à la mémoire de la pieuse Hélène, mère de Constantin. Une coupole de hauteur modérée, mais dépassant pourtant le toit de Golgotha, la couronne.

Il ressort de ces indications que le célèbre monument ne forme pas un tout symétrique, qu'au contraire il provient de la réunion artificielle et pénible de différentes localités. Il est également prouvé par là qu'on a préféré conserver les lieux fixés par les constructions de Constantin et, malgré le manque d'unité et de proportion, les enfermer dans une même muraille, plutôt que de bâtir une seule église aux formes harmoniques, au mépris de la fidélité historique. En outre, cet assemblage remonte aux Croisades. Car tel le sanctuaire existait dans la moitié du XII[e] siècle, tel, malgré plusieurs dévastations et le terrible incendie de 1808, il a été restauré et subsiste encore aujourd'hui. Ce qui avait été construit à cette place avant les Croisades fut souvent depuis Constantin modifié et détruit. Mais la construction primitive de Constantin, ouvrage vraiment impérial, consistait en deux ou trois édifices. Une église s'élevait en demi-cercle au-dessus du Saint-Sépulcre, autour duquel douze colonnes étaient placées pour représenter le collége apostolique. Une autre église de dimensions beaucoup plus considérables et ornée de magnifiques colonnes de marbre

était consacrée à Golgotha ou au bienheureux signe de la croix. Enfin, entre les deux temples, le dôme et la basilique, il y avait une grande place pavée et unie comme un miroir, que des colonnades entouraient de trois côtés. Un regard jeté sur le plan du bâtiment actuel fera reconnaître immédiatement que le dôme du sépulcre était à l'ouest et la basilique de la croix vis-à-vis à l'est. Il est très-invraisemblable que les deux plus importants lieux sacrés, auxquels ces deux églises étaient consacrées, aient été transférés depuis lors dans un endroit essentiellement différent [1].

Après cette orientation générale dans l'église actuelle du Saint-Sépulcre, jetons encore un rapide coup d'œil dans ses trois parties principales.

A l'ouest nous avons devant nous le dôme dédié spécialement au *Saint-Sépulcre*, là où ce dôme s'ouvre à l'ouest, vis-à-vis de la basilique grecque. Seize grands piliers s'élèvent en un cercle ouvert à l'est seulement; ils sont réunis par de doubles arcades placées l'une sur l'autre, à l'exception des quatre piliers de l'est, dont deux sont à notre gauche et deux à notre droite. En haut est la coupole qui continue les arcades par des niches en forme de fenêtres dans les parois inférieures. Une ouverture ronde, pratiquée dans le milieu de la couverture de cuivre et garnie d'un fin treillis, laisse tomber la lumière sur le Saint-Sépulcre qui se trouve directement au-dessous. En effet, à l'intérieur de la rotonde aux piliers s'offre à nous une petite chapelle oblongue, ornée richement à l'extérieur de colonnes et de demi-pilastres, et près de

1. Eusèbe nous a laissé une description exacte de l'édifice de Constantin, au troisième livre de la biographie de cet empereur. Voir III, 33 *sq*. Immédiatement avant, il rapporte la propre lettre de Constantin à l'évêque Makarius, de Jérusalem, au sujet de la construction.

laquelle s'élève une tourelle en forme de coupole. Devant l'entrée il y a des deux côtés des bancs de marbre; à côté d'eux brûlent de gros cierges sur de grands candélabres d'argent. Au-dessus s'étend en montant obliquement du toit de la chapelle une toile servant d'abri et représentant une double bannière. Cela forme une sorte de vestibule pour la chapelle. Nous entrons de là par la première porte dans un espace fermé, de 17 pieds de long et de 10 de large, au milieu duquel se trouve un fragment de rocher, reste, suivant la tradition, de la pierre qui était placée devant le sépulcre du Christ et que l'ange enleva [1]. Cet endroit en a pris le nom de chapelle de l'Ange. Dans ses parois se trouvent des ouvertures par où le célèbre feu grec de Pâques est présenté à la multitude qui l'attend. En passant par la chapelle de l'Ange, qui correspond à la portion antérieure d'un ancien tombeau juif, nous parvenons par une entrée basse et étroite (4 pieds de haut, 2 de large) dans la grotte du Sépulcre ou chapelle du Sépulcre au sens le plus strict. Elle a environ 7 pieds de longueur, 6 de largeur et 8 de hauteur. Ses parois sont revêtues de marbre blanc. Au côté nord, à droite en entrant, occupant la moitié de toute la grotte, est le tombeau lui-même, dont toutefois on ne voit à l'extérieur et d'en haut que le revêtement de marbre. La plaque de marbre qui forme le couvercle est fendue en deux. Du plafond ouvert au milieu pendent de nombreuses lampes d'argent et d'or, présents de hauts personnages. De petites niches dans la paroi contiennent des flambeaux et d'élégants vases de fleurs.

1. Nous trouvons déjà, en 348, dans Cyrille, de Jérusalem, la première mention de cette pierre, dont le bloc actuel, après mainte péripétie du destin, ne peut être évidemment qu'un fragment.

A l'extérieur, au côté occidental de ce sanctuaire, est une petite et pauvre chapelle pour les Coptes. En face de cette chapelle, ainsi plus à l'ouest, se trouve la chapelle plus chétive encore des Syriens; nous passons de là, par une porte pratiquée au sud, dans une étroite pièce où (à l'exception de la paroi orientale qui appartient à la rotonde aux piliers) le rocher naturel nous entoure de tous côtés et s'étend au-dessus de nos têtes. Dans ce rocher se trouvent deux niches sépulcrales creusées horizontalement dans la paroi et deux tombes verticales dans le sol. A l'opposé de ces dernières, les tombes horizontales sont d'accord avec les anciens usages des Juifs en ce qui concerne les sépultures; elles mesurent 5 pieds 1/2 de long sur 1 1/2 de large et 2 1/2 de haut.

Près de la pierre de l'Onction, ainsi au sud-ouest, un escalier de dix-huit marches nous fait monter en *Golgotha;* un autre de treize marches est pratiqué au nord-ouest. Là nous nous trouvons sur une plate-forme voûtée, de 40 pieds de long sur 21 de large, partagée en deux chapelles supportées par des colonnes de marbre et réunies par un arc ouvert. Celle du nord est la chapelle du Crucifiement. Sous un grand autel à l'est on montre, derrière un grillage, le roc naturel avec les trois trous en forme de croix, dont celui du milieu se distingue par une plaque d'argent avec une inscription grecque. A côté, en écartant une plaque de marbre étroite et allongée, on voit dans le rocher une profonde fente allant de l'ouest à l'est. La chapelle méridionale occupe, dit-on, l'endroit où avant l'érection de la croix le corps du Seigneur fut assujetti sur le bois. Droit au-dessous de Golgotha et de la chapelle du Crucifiement, est un espace qui porte le nom de notre père Adam : nous y retrouvons une portion infé-

rieure du rocher de Golgotha avec la même fente, qui apparaît ici plus horizontale. Devant la chapelle d'Adam deux bancs de pierre désignent la place où ont été jadis les cercueils de Godefroy et de Baldouin.

Nous descendons enfin derrière le chœur des grecs par vingt-huit degrés dans la *chapelle souterraine*. A 12 pieds audessous du sol de la cathédrale grecque, nous trouvons l'autel d'Hélène et celui du brigand repentant. Au sud-est de tous deux, treize autres marches conduisent à l'endroit où la découverte de la croix a son autel; il est à 22 pieds audessous de l'église grecque.

Quelle est donc l'authenticité de ces localités, particulièrement de celles qu'on désigne comme Golgotha et le Saint-Sépulcre? On peut examiner dans le but de vérification si la chapelle du tombeau, sous le revêtement de marbre, consiste réellement en roc naturel; on se demande également si sous la dalle de marbre il y a bien une tombe où le Seigneur ait pu être couché. Ces deux questions sont légitimes et peuvent certainement se résoudre par des recherches locales. Mais à supposer que cet examen n'aboutît pas à un résultat favorable à l'authenticité — soit que les parois de rocher ne se trouvassent plus, ce qui n'est nullement prouvé, soit que le tombeau ne répondît pas aux anciens modèles des Israélites, ce qui ne l'est pas davantage — il ne faut pas oublier que le fanatisme a, d'après des témoignages anciens et très-explicites, bouleversé à plusieurs reprises ces lieux mêmes [1].

1. Ils ont été ravagés avant le grand incendie de 1808, à cinq reprises, dans les années 614, 936, 969, 1010, 1024. La première de ces destructions, sous Chosroès, la quatrième sous le kalife égyptien El-Hakem, et la cinquième sous les Charismiens, ont été, d'après la tradition, les plus terribles.

En outre, dès le commencement on a beaucoup moins songé à en conserver l'état primitif qu'à l'embellir par des constructions successives. Quant aux lacunes que de rigoureuses recherches pourraient présenter aujourd'hui, elles sont comblées par les descriptions plus anciennes. Celle d'Arcoulf à la fin du VII[e] siècle, par exemple, met hors de doute l'étroite maison, creusée dans le rocher, qui se trouvait au milieu de la rotonde et n'était revêtue de marbre qu'extérieurement. Il y a ceci de clair, c'est que la localité était rocheuse et propre pour des sépulcres; car à quelques pas seulement de là nous entrons encore aujourd'hui dans le tombeau pratiqué dans le roc de la chapelle syrienne. L'opinion qu'on a, au IV[e] siècle, imaginé une tombe tout à côté et qu'on l'a creusée par spéculation, n'a sans doute été sérieusement soutenue par personne.

Pour Golgotha la critique négative ne trouve pas non plus une meilleure issue. Ici, où le vandalisme rencontrait un terrain plus défavorable, bien qu'on parle aussi de dévastations, nous avons encore devant les yeux une colline rocheuse. L'idée qu'elle a été élevée de main d'homme trahit, si elle est sérieuse, l'excès de la fantaisie dans la négation. Comme malgré tant de ravages toutes les apparences témoignent dans le sens opposé, une telle critique suppose un colossal chef-d'œuvre de fraude pie; on pourrait lui appliquer ce qu'on a dit de certaines explications de miracles, c'est qu'elles sont plus étonnantes que le miracle lui-même [1]. Si de la diversité des indications sur la grandeur

1. Quand le Pèlerin de Bordeaux mentionne le petit mont de Golgatha (*monticulus Golgatha*), Jérôme le rocher de la Croix (*crucis rupes*), Rufin le rocher de Golgatha (*Golgathana rupes*), ils auraient naturellement été tous ensorcelés par l'artiste constructeur.

de la fente de rocher on a conclu qu'elle au moins était artificielle, — ce qui n'est pas mon jugement, — cela ne touche pas l'authenticité de la colline rocheuse. On ne doit pas non plus attacher de conséquence aux trois trous de la croix.

Il est plus important de savoir si, du temps de Christ, ces localités étaient au delà de la porte et des murs de la ville, comme l'Écriture l'exige. Cette recherche présente, il est vrai, elle aussi, de grandes difficultés. Toutes les fois que pour de nouvelles constructions dans Jérusalem on creuse jusqu'à l'ancien rocher, on découvre ruines sur ruines, débris sur débris dans l'indestructible cité de David, pourtant si souvent détruite. Qui peut montrer là sans indécision les restes de mur qui, depuis 1800 ans, font partie des constructions de la ville? Néanmoins nous avons d'excellents points d'attache pour déterminer la direction de cette muraille, quoique jusqu'ici ils aient servi plutôt à favoriser qu'à calmer le désaccord des opinions.

Notre principale source pour la connaissance des anciennes murailles de Jérusalem est Josèphe, dans ses livres sur la guerre des juifs, à laquelle il avait assisté à la suite de Titus, et sur les antiquités judaïques. Du temps des terribles attaques des Romains, Jérusalem avait trois murs. Mais comme le troisième n'a été ajouté que quelques années après la mort de Christ, par le roi Agrippa, il ne reste que les deux plus anciens pour le moment du crucifiement. Le premier, ouvrage des premiers rois, entourait au sud et au nord Sion et la ville de Sion; il était court et oblique au nord, long et arrondi au sud. Le second ne concernait que la partie septentrionale de la ville. Or, comme Golgotha et le sépulcre sont au nord de Sion, la question qui nous

occupe prend cette forme plus précise : ce mur septentrional, le deuxième de Josèphe, était-il à l'ouest ou à l'est de Golgotha ? S'il était à l'ouest, il enfermait le Golgotha actuel dans la ville; celui-ci n'aurait plus alors aucune prétention à l'authenticité. S'il était à l'est, Golgotha restait en dehors; il pourrait donc être le véritable Golgotha.

Josèphe dit que ce mur partait de la muraille oblique du nord, et il précise la place en question, en l'appelant la porte Gennath (Genath), tandis qu'il fait partir le premier et le troisième mur de la tour Hippicus. Comme l'Hippicus existe encore en bonne partie [1], on se demande à quelle distance ladite porte s'en trouvait à l'est. Il n'est pas probable qu'elle fût tout près de l'Hippicus, car Josèphe n'en dit pas un mot. Cette indication eût été pourtant toute naturelle, vu qu'il dit tout à côté : Le premier mur partait de l'Hippicus, le troisième mur partait de l'Hippicus. Nous apprenons en outre par Josèphe qu'Hérode construisit dans la muraille septentrionale, à côté de l'Hippicus, deux autres tours encore, « se distinguant en grandeur, magnificence et solidité de toutes les autres du monde [2]. » Comme Hérode avait évidemment en vue la sécurité de la ville, en particulier la défense de sa propre résidence, située non loin de là au sud, les deux tours ne peuvent pas s'être trouvées dans l'ancienne muraille à l'endroit où celle-ci était déjà enveloppée par le second mur. Mais si ces deux tours étaient à l'occident du commencement du second mur, ce qui concorde avec l'ordre des opérations du siége sous Titus, la

1. Voir plus haut, p. 180.
2. *De Bello judaico*, V, IV, 3.

porte de sortie de cette muraille doit avoir été au sud-est de Golgotha, non au sud-ouest.

Quant au nom de cette porte chez Josèphe, on a souvent douté si Josèphe l'a véritablement écrit Gennath (Genath)[1]. Krafft a essayé de le transformer en Goath, mais sans s'appuyer sur des documents valables. Le même savant n'est pas plus autorisé à identifier la colline souillée (*colline de la Mort*) nommée Goatha par Jérémie (31, 39) avec le Golgotha du Nouveau Testament ; ce dernier, d'après cette hypothèse, aurait servi aux exécutions depuis les temps anciens.

On ne peut du reste guère mettre en doute que le nom de Golgotha ne vînt de la forme de la colline : cela ressort des expressions de Luc qui la nomme directement et exclusivement « le Crâne, » et de l'explication ajoutée par les autres évangélistes : « place du Crâne. » Probablement cela a contribué à la formation de l'ancienne tradition écrite au IIe siècle, puis diversement développée, savoir qu'au lieu de la sépulture du « second Adam » était enterré le crâne du « premier Adam. »

L'étang situé au sud-ouest de l'église du tombeau,—laquelle parmi ses nombreuses dénominations (comme étang du Patriarche, du Saint-Sépulcre, du Bain), a reçu aussi depuis deux siècles celle d'Ézéchias, et que l'on considère depuis peu plutôt comme l'ancien étang des Amandes, — ne peut revendiquer aucun poids dans cette circonstance, vu la grande incertitude de son rapport avec l'époque antérieure au christianisme. Mais ce qui mérite toute l'attention, c'est la remarque faite tout récemment que la deuxième muraille

1. Ce nom signifie *porte des Jardins*. Elle pouvait, en effet, fort bien conduire à des jardins au nord de Sion.

de Josèphe, celle du nord, n'est nullement identique avec l'ancienne[1] muraille d'Ézéchias, qui doit avoir entouré le véritable étang d'Ézéchias, mais bien avec celle qui après la destruction de la première au second siècle avant J.-C. fut exécutée par les Macchabées en vue de buts spéciaux[2]. Par l'étude plus exacte de cette construction des Macchabées, surtout d'après les renseignements de Josèphe, on a acquis une nouvelle confirmation que le Golgotha actuel se trouvait au temps de Titus en dehors de cette muraille.

On peut encore faire observer ici qu'en creusant les fondations des constructions russes, à l'est de l'église du tombeau, on mit au jour les restes d'une muraille juive, qui parurent aux yeux des connaisseurs pouvoir être comparés à ceux, tant admirés, de la muraille d'enceinte du temple. Le deuxième mur de Josèphe, cherché avec tant de soin, n'est-il donc pas sorti aussi de ses ruines pour jeter de son côté un mot dans le savant débat? Il est à espérer que lors de cette importante découverte les observations scrupuleuses n'ont pas fait défaut.

Des considérations topographiques et historiques, passons à la *tradition*. Ses jugements sont aussi puissants qu'équivoques. Ses développements exubérants, et dédaignant si souvent toute saine critique, lui ont fait une plus mauvaise réputation qu'elle ne le mérite. On oublie que dans ce que nous nommons l'histoire il y a si peu de chose outre les traditions! On ne se rend pas compte non plus qu'il est bien plus facile de mettre en doute des faits historiques que de les comprendre. Chose étrange, on regarde déjà la

1. Voir II Chron., XXXII, 2 *sq*.
2. I. Macch., X, 10 *sq*.; Jos., *Antiq. Jud*, XIII, II, 1, 5, 11.

prédilection pour le doute et la négation comme une preuve de sagacité, tandis que celui qui pour les choses certaines ne triomphe pas de ses doutes trahit un esprit tout aussi borné que celui qui croit à l'absurde. Il est bien loin de ma pensée d'appliquer ces paroles à de savants investigateurs qui sont arrivés à d'autres résultats que moi, mais en dehors de la science sérieuse, elles trouvent encore un vaste champ d'application.

Quant à la tradition du Saint-Sépulcre, on paraît lui avoir fait tort de divers côtés en s'occupant beaucoup plus de pièces dont la valeur probante est extrêmement légère qu'en examinant avec soin le texte original d'Eusèbe. Depuis surtout que Chateaubriand s'est mis à la tête des héros de la tradition, son genre français et catholique a séduit et entraîné. On ne doute guère que les localités saintes, telles qu'elles subsistent maintenant, ne soient aussi authentiques que celles qu'a glorifiées la munificence du premier empereur chrétien, ou en d'autres termes que l'authenticité des lieux saints actuels ne dépende de cette question : Les bâtiments de Constantin ont-ils été élevés à la place du sépulcre authentique et du véritable Golgotha? En conséquence, nous avons avant tout à étudier avec le plus grand soin le récit d'Eusèbe sur ce point spécial.

Eusèbe rapporte dans sa biographie de Constantin (III, 25 *sq.*) que l'empereur entreprit en Palestine une œuvre mémorable, considérant comme son devoir de rendre glorieux et vénérable aux yeux de tous l'endroit de la résurrection du Seigneur. Il ne prit pas cette résolution sans le concours de Dieu (οὐκ ἀθεεί), mais poussé par le Seigneur lui-même. En effet, — c'est ainsi qu'il continue, — des hommes

impies, ou plutôt toute la race des démons agissant par eux, s'était efforcée de livrer à l'obscurité et à l'oubli ce divin monument de l'immortalité. Ils avaient entrepris d'enlever complétement cette caverne du Sauveur (ou plutôt caverne du salut à la vue des hommes, pensant assez stupidement ensevelir ainsi la vérité elle-même. Ils avaient donc, avec de grands efforts, couvert tout cet emplacement d'une épaisse couche de terre et mis un pavé par-dessus, puis enfin élevé un véritable tombeau des âmes, un repaire pour le culte immonde d'Aphrodite. Car ils ne pensaient être sûrs d'avoir atteint leur but que lorsqu'ils auraient recouvert d'une telle ignominie la grotte du Sauveur. Quoique le Seigneur eût depuis bien des années éclairé de sa lumière les cœurs des hommes, ces puissances impies subsistèrent en effet longtemps. Aucun préfet, aucun général, aucun empereur précédent ne se rencontra pour effacer cette honte. Il était réservé de le faire à l'empereur chéri de Dieu. Rempli de l'esprit divin, il ne put supporter de voir que ledit endroit fût tellement profané, tellement déshonoré par la ruse des ennemis, et livré ainsi à l'oubli ; il ne voulut pas non plus céder à la malice des auteurs de cette profanation : c'est pourquoi il implora le secours de Dieu et ordonna la purification. Car, pensait-il, il devait glorifier cette même place qui avait été déshonorée. Sitôt après le décret de l'empereur, ces ouvrages de la tromperie furent précipités du haut en bas, les constructions menteuses furent renversées avec les idoles et les démons. Mais le zèle de l'empereur ne s'arrêta pas là, il fit emporter aussi loin que possible les ruines de bois et de pierre. Et non content encore de cela, il fit, plein d'une ardeur divine, creu-

ser très-profondément et enlever la terre profanée par les démons. En allant toujours plus profond, on mit à nu le sol inférieur ; en même temps le lieu très-saint de la résurrection du Sauveur fut par là rendu à la vue contre toute espérance. Après ces résultats, l'empereur prit immédiatement les mesures nécessaires pour orner la grotte du Sauveur d'une maison de pierre digne de Dieu et de la magnificence impériale.

Voici ce qui ressort incontestablement de ce récit : tout le monde se rappelait que le sépulcre était enterré sous une montagne artificielle, portant à son sommet des bâtiments consacrés au culte de Vénus. On a dit arbitrairement et contrairement au texte qu'il en ressort seulement ceci : une idole, élevée à la place que Constantin déclare être celle du tombeau, a été mentionnée comme se trouvant réellement au-dessus du sépulcre[1]. Pour ajouter formellement un mot d'une tradition, après avoir rapporté si positivement et avec tant de détails la tradition imprimée dans ces outrages, Eusèbe aurait dû prévoir précisément le malentendu dont ses paroles ont été l'occasion. Nous voyons un rapport évident entre les constructions païennes et le fait qu'avant le siècle de Constantin les chrétiens allaient déjà en pèlerinage à la grotte de la Nativité à Bethléhem et à la place de l'Ascension sur le mont des Oliviers, mais non pas au tombeau de Jérusalem, tandis que dès le IIIe siècle des exercices de dévotion avaient lieu sur les tombes des martyrs. La construction avait atteint son but : elle avait dégoûté les chrétiens, et avait complète-

1. Comparez Robinson, II, 280. De même dans les *Neuere Bibl Forschungen*, p. 336.

ment détourné leur piété de l'attachement à cette localité. Du reste, le témoignage d'Eusèbe est appuyé par le texte de la lettre impériale à Makarius : elle parle du long espace de temps pendant lequel le monument de la plus sainte souffrance a été caché sous terre[1], et rappelle la honteuse idole que Constantin a enlevée par l'ordre de Dieu.

On a fait valoir contre l'existence d'une tradition de ces temps-là la direction providentielle et l'inspiration divine relevées par la lettre de Constantin et par Eusèbe. Mais on oubliait que le miracle, d'après les expressions précises du texte, se rapporte à la conservation et à la découverte du monument de la Résurrection, nullement à la reconnaissance de l'endroit. Ceci est vrai de l'écrit de Constantin aussi bien que de la narration d'Eusèbe. Dans cette dernière la localité est manifestement supposée (III, 25), et l'intention de l'empereur de la remettre en honneur, de l'orner d'une maison de pierre, est rapportée expressément à l'exhortation du Sauveur.

Il est très-remarquable en outre qu'Eusèbe ne contienne pas un mot sur la découverte de Golgotha. Le zèle fanatique des païens avait trouvé à se satisfaire sur le sépulcre tant vénéré par les chrétiens. C'est lui qu'il s'agissait d'ensevelir dans la nuit de l'oubli. Quant à Golgotha, on ne pouvait guère avoir une semblable intention, bien qu'il ait pu, comme voisin du sépulcre, être frappé des mêmes témoignages de mépris. Comme objet de respect, il paraît avoir également été d'abord beaucoup moins considéré que le

1. Ceci n'a pas été remarqué par Robinson. Voir II, 279.

tombeau. Un seul passage d'Eusèbe, dans son Panégyrique (IX, 7), peut se rapporter au fait que Golgotha ait été compris dans les constructions de Constantin. Mais là même il est dit simplement qu'outre la grande maison de prière autour de la tombe du Sauveur un temple a été élevé en l'honneur de la croix, signe du salut.

Par la même raison, il n'y a aucune contradiction entre Eusèbe et Jérôme qui parle de deux idoles, l'une sur le lieu de la Résurrection, l'autre sur Golgotha. On ne pourrait voir cette contradiction qu'en ce que Jérôme place la statue de Vénus sur Golgotha et celle de Jupiter sur le sépulcre, tandis que suivant Eusèbe le culte de Vénus avait lieu sur le tombeau recouvert. Mais Eusèbe lui-même (3, 26, à la fin) donne à entendre qu'il y avait plusieurs idoles, lorsqu'il raconte la destruction des bâtiments païens. Si Sozomène (II, 1) a raison en rapportant que, quand on construisit ceux-ci, Golgotha et le tombeau furent entourés d'une muraille commune, il était bien facile à un historien forcé de se confier à la tradition verbale de confondre les idoles qui avaient été en deçà de la muraille. Quand Jérôme dit en outre que depuis Adrien jusqu'à Constantin, pendant une période d'environ cent quatre-vingts ans, le culte païen s'est célébré, ce n'est là qu'un simple complément du récit d'Eusèbe. Il faut bien remarquer dans celui-ci la mention réitérée de la longue existence des idoles. Leur établissement pouvait difficilement, suivant le cours des événements historiques, se placer à une autre époque qu'à celle où l'empereur Adrien romanisa Jérusalem.

Le premier narrateur après Eusèbe, le Pèlerin de Bor-

deaux, est tout à fait d'accord avec lui dans la manière dont il s'exprime sur le sépulcre et Golgotha. Il écrit en effet : A main gauche (sur la route de Sion à la porte de Naplouse) se trouve la colline de Golgotha où le Seigneur a été crucifié. A un jet de pierre est la grotte où il fut enterré et ressuscita le troisième jour. Là même une basilique d'une admirable beauté vient d'être construite sur l'ordre de l'empereur Constantin.

Il est au plus haut degré incroyable que dans les premiers siècles le moindre doute, la plus légère obscurité ait jamais régné sur la situation de Golgotha, sans qu'il ait fallu pour cela une succession non interrompue d'évêques ou quelque autre circonstance favorable, ou qu'il faille encore aujourd'hui une habile démonstration. Or avec Golgotha la position du tombeau était en même temps donnée : tous deux se soutenaient et se complétaient réciproquement, comme le confirme la mention faite par Sozomène de la muraille commune.

On a prétendu quelquefois que l'une des deux localités, la tombe ou Golgotha, doit être inauthentique à cause de leur rapprochement; mais il suffit, pour s'éclairer, d'un coup d'œil jeté sur les passages des évangiles où il est question du sépulcre. Jean dit expressément (IX, 41) : « Or il y avait un jardin au lieu où il avait été crucifié; et dans ce jardin un sépulcre neuf. » Les suppositions ne peuvent rien contre cette assertion. Cette proximité est indiquée par Jean, immédiatement après les mots que nous venons de citer, comme la raison pour laquelle le corps fut déposé là : « à cause de la préparation des Juifs, parce que le sépulcre était proche. »

On est dispensé par là d'éloigner le sépulcre d'un homme noble comme Joseph, du lieu des supplices publics. Si Golgotha avait réellement été identique avec ce lieu des supplices, dans un sens plus ou moins étendu, — hypothèse que nous avons déjà combattue — la singularité du choix de l'emplacement, si nous voulions en voir, retomberait sur le riche conseiller d'Arimathée, qui a lui-même établi le sépulcre là, non sur ceux qui ont construit l'église.

Sans vouloir reproduire ici les développements du récit d'Eusèbe et quelques anciennes traditions plus étendues, comme celle de la découverte de la croix par Hélène, nous rappellerons seulement les paroles qui suivent dans Eusèbe la communication de la lettre impériale. Il y est dit qu'autour du Saint-Sépulcre la nouvelle Jérusalem a été bâtie « vis-à-vis de l'ancienne, » « en ace de l'ancienne. » Il est juste de supposer que les hommes d'alors les plus versés dans les Écritures, un Eusèbe, un Cyrille, un Jérôme, savaient aussi bien que nous que Golgotha et le tombeau étaient situés en dehors de l'ancienne ville. En outre, ce qui pousse encore à admettre qu'on reconnaissait à cette époque l'ancien mur septentrional, c'est que les trois puissantes tours d'Hérode, situées près de l'extrémité de la muraille, avaient été épargnées lors de la destruction par Titus. Cependant ici aussi l'expression employée par Eusèbe n'acquiert toute sa valeur que si derrière Golgotha la muraille extérieure de l'ancienne ville était encore visible. Comme depuis lors on a plus construit et démoli en cet endroit qu'en aucun autre de Jérusalem, il en résulte que

les restes de ce mur sont devenus pour les hommes de notre temps fort difficiles à découvrir.

Tels sont les résultats des recherches que nous avons faites à diverses reprises sur la question de l'authenticité du Saint-Sépulcre. Nous les livrons au bienveillant lecteur pour qu'il prononce lui-même. Il fut un temps où c'était une chose dangereuse que d'exprimer des doutes ou des négations sur cette question si intéressante de la topographie de la Terre-Sainte. Ce temps est bien loin derrière nous. Depuis que la foi d'autorité a passé de mode sur des points beaucoup plus importants, bien des personnes trouvent tout naturel que le tombeau du Christ à Jérusalem, qui attire encore chaque année des quatre points cardinaux des légions de fervents pèlerins, — soit, comme tant d'autres objets présentés à l'adoration des fidèles, une invention des moines. Bien que cette opinion ne soit pas précisément celle des savants d'Europe et d'Amérique qui ont sérieusement examiné cette question, la négation n'est pourtant plus du tout dangereuse. Il y a plus. Une conclusion négative paraît aux yeux du gros public plus à la hauteur de la science de notre époque que la conclusion affirmative ; la dernière est suspecte de pieux parti pris. L'auteur de ces esquisses de voyage n'a guère l'honneur de s'être rendu, par ses travaux critiques, suspect en ce sens. Ce n'est certainement pas un avantage pour l'examen que de transporter la question sur le terrain religieux, qui ne lui convient pas. La foi chrétienne n'est nullement dépendante de l'authenticité des lieux saints de Jérusalem. Un homme qui a montré sa stricte croyance théologique dans ses recherches sur l'harmonie des évangiles n'en est pas

moins à la tête de ceux qui soutiennent l'inauthenticité du Saint-Sépulcre. Quelles que soient les objections qu'on ait à faire à la justesse de ses conclusions, fonder sur celles-ci une accusation contre son orthodoxie serait une entreprise déloyale. Mais il ne serait pas moins déloyal de suspecter la conviction de ceux qui défendent, avec nous, l'authenticité.

## XX

### JAFFA, BEIROUT, LADAKIA, SMYRNE

Le jeudi après la Pentecôte, le 14 juin, dans le courant de l'après-midi, je partis à cheval pour Jaffa, accompagné d'un drogman. Après trois bonnes heures de route nous atteignîmes Abou-Ghoch ; comme cela était devenu la mode depuis peu, nous passâmes la nuit dans la demeure de l'ancien chef de brigands. Après avoir remis la lettre consulaire qui me recommandait, je pris place à ses côtés dans une salle spacieuse, mais assez sombre, tandis qu'en face de nous étaient accroupis, la pipe à la bouche, plusieurs Arabes qui profitaient également de l'hospitalité d'Abou-Ghoch. Tandis qu'il faisait servir le café et qu'il ôtait sa pipe de sa bouche pour me la présenter, je fis au bandit converti quelques compliments mérités. Il s'intéressait vivement à la guerre d'Italie ; il s'informa de la cause et du but du combat, des forces des deux partis, de la position prise par les autres puissances, notamment par la Russie, et me demanda si la Turquie serait entraînée à prendre part aux hostilités. A la fin de cet entretien politique il se retira, laissant ses hôtes

à leur destinée. Il avait déjà fait apporter des couvertures et des coussins pour former ma couche. On devine que cette hospitalité laissait à désirer sur bien des points ; j'aurais de beaucoup préféré coucher dans mon ancienne tente du désert; mais il faut compter aussi l'honneur pour quelque chose. Lorsque, quelques semaines auparavant, la famille grand-ducale avait passé de même la nuit chez Abou-Ghoch, il avait à la vérité mis à la disposition de ses nobles hôtes d'autres pièces que la salle commune de réception.

De grand matin nous nous remîmes en route; le ciel était couvert de sombres nuages, et en effet une pluie légère nous surprit plusieurs fois. Ce phénomène, extrêmement rare en Terre-Sainte dans cette saison, s'était présenté déjà quinze jours avant à Jérusalem; des Juifs versés dans la connaissance des Écritures pensaient que cela n'était guère arrivé depuis les temps du prophète Samuel : alors également il avait plu pendant la moisson des orges. Qu'est-ce que le « calendrier de cent ans » à côté d'un pareil calendrier ! Les champs et les campagnes autour d'Abou-Ghoch offraient encore, au milieu de juin, le même riant aspect qu'au milieu de mai : preuve que le guerrier et le brigand mal famé était devenu un zélé et habile colon. — Deux petites heures après notre départ nous traversâmes le même bois pierreux où cinq semaines auparavant la caravane du grand-duc avait passé de nuit. Même de jour le chemin était assez pénible. La pluie ayant rendu les pierres glissantes, il n'était guère possible d'empêcher nos chevaux de tomber. Peu avant midi nous atteignîmes Ramleh. L'ardeur du soleil me fit faire une longue halte dans le monastère latin de Nicodème, où la naïve tradition du moyen âge place la visite nocturne

de cet ami du Seigneur. Nous eûmes encore trois pleines heures de route jusqu'à Jaffa; la contrée que nous traversions est au nombre des plus fertiles et des mieux cultivées de la Judée.

A peine à Jaffa, nous reçûmes la nouvelle que le vapeur russe, au lieu de partir dans la soirée, n'était pas encore arrivé. La mer, il est vrai, était si agitée que le retard se comprenait dans des eaux aussi mal famées. Le lendemain encore le bateau ne vint pas; ce n'est que le 17 au matin qu'il apparut dans le port, pour repartir déjà à midi pour Smyrne. *La Pallas* — c'est ainsi qu'il s'appelait — n'était pas bon voilier : elle ne faisait que 6 ou 7 milles à l'heure; mais on pouvait d'autant plus sûrement s'y confier, ainsi qu'à son capitaine. Ces bateaux russes ont pris une ingénieuse mesure de précaution : outre plusieurs appareils de natation pour les individus seuls, ils mènent avec eux une grande barque recouverte de caoutchouc, que les vagues ne peuvent pas engloutir. On appréciait d'autant plus alors une telle prudence que de graves accidents venaient d'arriver aux deux vapeurs turcs entre Alexandrie et Constantinople. L'un, qui portait le nom de *Kars*, s'était perdu corps et biens; au nombre des centaines de passagers se trouvaient plusieurs Européens, en particulier un diplomate, un comte autrichien. Quant à l'autre, qui s'appelait *Silistria*, on ne parvint à en sauver qu'un certain nombre de passagers; mais ce secours apporté par des Turcs étrangers au vapeur offrit lui-même une affreuse image de dépravation. En voici un trait : le commandant de la barque de sauvetage compta soigneusement les sommes d'or qu'on lui jetait avant de recevoir les victimes de la catastrophe, qui flot-

taient entre la vie et la mort. J'ignore si la diplomatie européenne a obtenu un châtiment exemplaire de toutes les horreurs commises dans cette circonstance, pour autant que cela était possible — le capitaine lui même était parmi les morts. Mais personne ne pouvait douter que ces événements eux-mêmes ne fussent dus à la négligence et à l'ignorance des capitaines. Sur la mer Rouge deux semblables malheurs avaient atteint le pavillon turc.

Dès le soir du 17 juin, notre bâtiment s'arrêta près de Haïfa. Nous avions devant les yeux et tout près de nous la cime du Carmel qui s'avance audacieusement dans la mer, et les constructions monastiques qui la couronnent. Quinze ans auparavant j'y passai un jour et une nuit au couvent latin ; au soulagement corporel que m'apporta la main des religieux se joignaient les impressions ineffaçables de l'aspect de la mer qui s'étend là à perte de vue. Avant tous les autres noms de l'antiquité celui d'Elie est inscrit sur cette montagne. Puisse l'esprit du prophète qui attendrit autrefois par ses prières les nuées du ciel attendrir maintenant les cœurs endurcis des Orientaux !

Au matin du 18, nous nous arrêtâmes devant le splendide *Beirout.* Sur les hauteurs au sud de la ville, les bâtiments pleins de goût élevés au milieu des bosquets et des jardins présentaient un ravissant spectacle. Ce sont surtout les habitations des consuls européens et d'autres Franks qui jouissent ici toute l'année des campagnes comme Saint-Germain, par exemple, en offre aux Parisiens pendant la belle saison. Derrière la ville s'élève le majestueux Liban. Le pinceau du peintre chercherait vainement un arrière-plan plus grandiose. L'œil du voyageur ne peut cependant

voir de là les cèdres du Liban célébrés par le psalmiste; un beau bois de cèdres se trouve sur les hauteurs septentrionales, à deux ou trois journées de Beirout. En revanche nous saluâmes sur un sommet quelques bandes de neiges éternelles. Cependant ce n'est pas de là que lui vient, comme on pourrait le supposer, le nom de montagne « blanche ; » car l'imposante pente de la montagne a tout entière un vêtement blanc, provenant du calcaire blanchâtre dont elle se compose. Ce penchant de la montagne n'en a pas moins été diversement cultivé. Un nombre infini de villages construits en terrasse le couvrent, sans qu'on puisse les apercevoir de la mer. Le côté de la mer porte des traces d'antiquité, surtout à l'endroit où le sol rocheux forme un haut quai naturel. Là sont couchées à côté d'anciens restes de mur une masse considérable de colonnes plus ou moins mutilées, en partie dans l'eau, en partie en dehors. Qui pourrait deviner la destination qu'elles ont eue autrefois? D'autres colonnes antiques et belles, parmi lesquelles plusieurs de granit, se trouvent aussi dans l'enceinte de la ville. Mais ce qui donne à Beirout son importance, ce sont moins ses vieux souvenirs que son rôle actuel. Il a avant tout une importance commerciale en étant le centre du commerce de la Syrie avec l'Europe, et en renouvelant ainsi l'ancienne renommée du Bérytos des Phéniciens. Après le commerce vient la science : elle est représentée par une société savante avec une bibliothèque, et par une presse arabe très-active qui a déjà rendu maint précieux service à la littérature arabe. En troisième lieu, Beirout est devenu depuis longtemps le siége de la mission protestante des États-Unis, qui a eu des succès assez importants en parti-

culier parmi les nombreux maronites de ce pays. La presse que nous venons de mentionner est sa création et s'emploie surtout à son service : ainsi se montre une fois de plus le lien intime qui unit le protestantisme et la science. A côté de cette mission américaine, un pasteur évangélique allemand, envoyé par le *Jerusalemsverein* de Berlin, exerce depuis plusieurs années une activité bénie au milieu d'une congrégation allemande et française.

En dînant, le capitaine et moi, chez le consul général de Russie, nous fîmes la connaissance d'un pacha résidant à Beirout comme commandant militaire ; il se distinguait de ses semblables non-seulement par son expression ouverte et loyale, mais encore par les heureux essais qu'il avait faits dans la peinture de paysage. Il feuilleta avec grand intérêt les esquisses que le consul général avait tracées dans son voyage en Chine. Ce dernier me raconta que sa famille était originaire de Saxe; mais son père avait déjà été au service de la Russie et avait eu le bonheur de découvrir des mines d'or dans l'Oural.

Par suite d'une réparation devenue subitement nécessaire à la chaudière, *la Pallas* ne quitta que le dimanche vers midi le port de Beirout. Le soir même nous abordâmes à *Tripoli*, où l'agent du consulat et du bateau à vapeur reçut les passagers le mieux possible. La ville possède de vieilles ruines et des environs enchanteurs.

Le matin du 20 juin, nous nous arrêtâmes devant *Ladakia*, l'ancienne Laodicée. Ce n'est pas celle que l'Apocalypse de saint Jean a rendue célèbre par une des lettres adressées aux sept églises ; en revanche elle est devenue fameuse dans tout l'Orient actuel par son excellent tabac.

Cette Ladakia m'intéressait moi-même d'une façon toute particulière. Peut-être vous souvient-il, ami lecteur, de la communication par laquelle le patriarche de Jérusalem répondit, à San Saba, à la nouvelle que le grand-duc lui donna de la trouvaille du Sinaï [1]. Le précieux manuscrit biblique devait être la propriété de cette même Ladakia devant laquelle nous avions jeté l'ancre. Au reste, la communication du patriarche n'était nullement isolée : depuis longtemps des ouvrages scientifiques ont donné des notices sur le *codex* de Ladakia ; Scholz (1823) et Coxe (1858) ont en particulier écrit là-dessus. Un archimandrite de Jérusalem avait assuré au premier qu'il avait vu à Ladakia l'autographe de Matthieu ; ce manuscrit, disait-il, avait préservé le couvent de Ladakia, où il avait toujours été, de beaucoup de malheurs. Scholz ajoutait de son côté : « Probablement les moines se trompent ici de cinq cents ans. » A notre avis, la valeur du document serait restée dans ce cas assez grande encore. Le bibliothécaire d'Oxford mentionna la chose dans son rapport officiel sur les manuscrits grecs d'Orient [2]; on lui avait indiqué le codex comme écrit en lettres onciales, contenant les quatre évangiles, et étant le seul qui eût de la valeur dans toute la contrée. Le missionnaire américain de Sidon lui avait expressément affirmé qu'on avait mainte fois tenté de l'acheter, mais toujours vainement. A ma grande satisfaction, je fus moi-même en état de m'assurer exactement de ce qui en était quant aux louanges des patriarches et à la mystérieuse tradition.

Lorsque nous fûmes descendus dans les élégants appar-

1. Voir plus haut, p. 201.
2. *Report to Her Majesty's government*, etc , p. 17.

tements du consulat russe, l'évêque grec y fut invité pour nous voir. Pour répondre à mon désir, il envoya immédiatement deux prêtres et deux diacres chercher le manuscrit. On l'apporta avec une véritable solennité, précédé de deux flambeaux; en le recevant, l'évêque le baisa. Ma propre observation concorda très-peu avec cette vénération; je ne fus pas déçu, car je m'étais défié de tous les bruits à ce sujet. Ce manuscrit, relié en velours rouge, n'était rien autre qu'un livre d'évangiles fait pour l'usage de l'église, ce qu'on appelle un *évangelistarium*, écrit avec les minuscules ordinaires — pas trop petites — du XII[e] siècle; il ne peut pas prétendre à la moindre valeur scientifique, on en possède au moins une centaine de pareils dans les bibliothèques de l'Orient et de l'Occident. Je trouvai cruel de faire descendre l'évêque et son clergé du ciel de leurs illusions; aussi je me bornai à indiquer que l'âge du manuscrit pouvait être de sept cents ans, et à exprimer le vœu qu'ils pussent le garder et l'employer fidèlement. L'évêque témoignait un respect particulier à un nom en chiffre qui était écrit au milieu du livre, sur la marge supérieure d'une page du texte. Il devait désigner un empereur Théodose, et servir de preuve qu'une main impériale avait écrit le livre[1], ce qui, il est vrai, se rapporte à une tradition différente de celle du tombeau de Barnabas. Cette tradition partage la crédibilité de l'autre; du moins la main de l'empereur aurait dû dans ce cas avoir imité à s'y méprendre, par anticipation, l'écriture du premier copiste venu du XII[e] siècle. Mais les grands esprits, on le sait bien, devancent leur temps !....

1. Ou écrit *dans* le livre et fait usage de celui-ci.

Abstraction faite de la tradition aventureuse des moines, j'avais sous les yeux une nouvelle preuve de l'incroyable ignorance dans la paléographie et dans la critique diplomatique. Mais qu'est-ce qui pourrait encore paraître incroyable après le succès des fraudes de Simonides au sujet des palimpsestes, à Leipzig et à Berlin, fraudes qui venaient de se poursuivre sur le sol anglais avec des papyrus bibliques[1] !

L'évêque me conta ensuite à quelles injustices les chrétiens de son diocèse étaient constamment exposés. Au milieu de cette oppression, toutes ses espérances étaient tournées vers la Russie; le récent voyage du grand-duc Constantin n'avait pas manqué de faire sur lui une grande impression. Le récit de ces vexations n'était malheureusement pas exagéré. Quand après la solennelle visite du manuscrit nous eûmes fait une promenade à cheval jusqu'à la ravissante campagne du consul russe, les personnes les plus compétentes me rapportèrent là des faits tout récents à

1. Il est facile de confondre mon nom avec celui de M. Dindorf, professeur à Leipzig : de là vient une confusion qu'on a faite dans des cercles éloignés de l'Allemagne, et qui m'attribuait un rôle très peu flatteur. Je dirai donc en passant, à l'honneur de la vérité, que — tandis que les savants qu'on trompait se sont bercés des semaines et des mois dans leur illusion, et que l'on annonçait déjà de prétentieuses publications à l'aide des faux palimpsestes — j'ai au contraire reconnu *au premier coup d'œil* et prouvé tout de suite la fausseté des feuilles qu'on me présentait des deux palimpsestes (*Uranios* et *Hermas*). A l'heure même où j'appris que le premier devait être acheté à Berlin pour 5,000 thalers, somme dont la moitié avait déjà été payée, je télégraphiai la nouvelle de la fourberie à Alex. de Humboldt, en l'écrivant en même temps à MM. Pertz et Boeckh. Des détails plus circonstanciés sur cette affaire se trouvent consignés dans l'écrit intitulé : *Enthüllungen über den Simonides-Dindorfschen Uranios. Zweite, zu einem Geschichtsabriss über Simonides, den Hermastext und das Leipzig-Berliner Palimpsest erweiterte, sowie mit Berichten und paläographischen Erläuterungen Prof. Tischendorf's und Anderer vermehrte Auflage. Von Alex. Lykurgos.* Leipzig, 1856.

faire dresser les cheveux. Un mémoire collectif du consulat sur ces procédés, daté du 25 février 1859, me fut envoyé pour que je le copiasse et en profitasse, ce dont je ne me suis pas fait faute. Quatre mois s'étaient écoulés depuis le mémoire, et aucune réparation ne s'en était suivie; au contraire, l'impudence des employés turcs vis-à-vis des sujets chrétiens, y compris les agents consulaires, n'avait fait que s'accroître.

Après avoir passé toute la journée dans cette campagne, au milieu d'entretiens animés et de récréations champêtres, — un veau gras fut tué en notre honneur et rôti à la broche sous nos yeux — nous remontâmes en bateau lorsque le soir arriva, et nous continuâmes à longer la côte asiatique. Les deux stations suivantes, Alexandrette et Mersina, avec Alep et Antioche à l'arrière-plan, n'ont acquis quelque importance que récemment, par les services multipliés de bateaux à vapeur. Ces deux localités sont en mauvais renom à cause des fièvres qui y règnent; pour rendre moins pernicieuses les exhalaisons du sol, on a établi à Alexandrette plusieurs habitations à quelques pieds au-dessus du sol, de sorte que les habitants doivent y monter par des escaliers ou des échelles. Nous jetâmes l'ancre le 24 devant Rhodes, le 25 devant Chios, après avoir vu l'île de Syme, patrie d'Aristote et de ce Simonides, — le misérable et habile fabricant de vieux manuscrits, — dont pendant un an on venait de parler plus que d'Aristote. Enfin, au bout d'une traversée de dix jours, nous entrâmes, le 26 au matin, dans le magnifique port de Smyrne.

## XXI

### EXCURSION A PATMOS

Après trois jours de repos, j'entrepris une course de deux jours à cheval à Scala Nuova, ou, — selon l'expression plus habituelle des Grecs qui habitent cette ville, — à la nouvelle Éphèse. La route y conduit à travers une contrée fertile, mais laissée en grande partie déserte. Pour la sûreté et la commodité du voyageur, on rencontre toutes les deux heures des cabanes de gardiens, où l'on peut avoir un verre d'eau, une tasse de café et un narghileh (pipe à eau des Turcs). Cependant au bout de sept à huit heures de chemin, comme il commençait à faire nuit, nous aperçûmes une belle maison de campagne, entourée de bâtiments considérables. Apprenant que le propriétaire, un Anglais du nom de Whitehall, y était, je me dirigeai sur cette habitation et fus reçu hospitalièrement. Depuis trois ans M. Whitehall, qui s'était distingué dans la guerre de Crimée en participant au soin des blessés et à l'approvisionnement des troupes, avait acheté là, pour 2000 livres sterling (50,000 fr.), un terrain de quatre à cinq lieues d'étendue, afin de le

cultiver. Ce terrain réunit de grands avantages; il possède en particulier des sources abondantes. Une sorte de château qui se construit sur la hauteur doit devenir le centre du commerce et peut-être celui d'une colonie européenne. A environ deux heures au sud-est de la maison de campagne est la propriété qui, il y a quelques années encore, appartenait à M. de Lamartine. La colonisation tentée en cet endroit a eu beaucoup à souffrir des circonstances défavorables; en particulier, l'air malsain qui y souffle a coûté la vie à plusieurs colons français et a fait fuir les autres.

Le 30 juin, de grand matin, je quittai ce « Traveller's Rest. » La matinée était vaporeuse, bien qu'aucune rosée ne brillât sur les champs. Parmi les buissons fleuris qui formaient parfois de vraies forêts tout autour de nous, se trouvaient de longs espaces couverts de myrtes sauvages. Aux environs de Smyrne, nous avions rencontré de superbe oléandre; nous en trouvâmes plus rarement dans la seconde moitié du chemin. Il y avait une multitude d'oiseaux; d'épaisses troupes de moineaux sont une des plaies du pays; on aime mieux rencontrer les cigognes, que nous vîmes souvent se promener en nombreuses sociétés dans les prairies. Presque partout, jusqu'à quatre lieues de distance, le sol témoignait des travaux agronomiques de M. Whitehall. Les troupeaux vigoureux et magnifiques, où se trouvaient entre autres des buffles et des chameaux, auraient fait les délices des paysans allemands.

Vers onze heures, la montagne, qui jusqu'alors avait borné le chemin à l'ouest à notre droite, s'éloignait de plus en plus; il s'ouvrait devant nous une vaste plaine avec une

chaîne de montagnes peu élevées à l'est. nous arrivions aux ruines d'*Éphèse*. L'apôtre qui a manié mieux que tout autre l'épée conquérante de l'esprit fonda ici l'un des centres de sa puissante activité; peu après Paul, ce fut le disciple bien-aimé qui, en véritable évêque, conduisit ici le troupeau du Seigneur aux sources de la vie. Il reste moins aujourd'hui de l'antique et célèbre ville de Diane, avec ses superbes monuments classiques, que des souvenirs chrétiens, quoique ceux-ci aussi, comme c'est souvent le cas en Orient, aient été couverts du masque mahométan.

Parmi les autres constructions, au pied de la forteresse, dont les ruines sont regardées comme provenant de la domination de Timour-Tamerlan, se distingue l'église consacrée à la mémoire de saint Jean, et élevée, dit-on, sur son tombeau. Elle appartient certainement aux plus belles de l'Orient. Des colonnes de porphyre, en partie debout, en partie couchées, en dedans des murailles riches en marbre, qui sont encore conservées, témoignent de l'ancienne splendeur de cet édifice. Ces colonnes, dont plusieurs peuvent avoir déjà orné le temple de Diane, sont de granit gris tacheté et de diverses autres pierres. Lorsque la cloche des chrétiens se tut devant le cri de victoire des sectateurs du prophète, cette église servit de mosquée; mais les adjonctions musulmanes furent en harmonie avec la pompe de la maison du Dieu des chrétiens. Maintenant tout service divin a cessé dans son enceinte abandonnée; d'exubérantes broussailles ont crû autour des colonnes renversées, et les oiseaux de proie nichent sur les murs désolés. D'après une pieuse légende, qu'Augustin lui-même rappelle, Jean n'est point tombé en poussière dans sa tombe, il y est simple-

ment endormi; une source mugissante à côté était censée provenir du cœur de l'apôtre de l'amour. Si cette source a dès longtemps tari, l'apôtre n'a pas cessé de vivre : il vit non dans son sépulcre d'Éphèse, mais dans les cœurs de toute la chrétienté, qui doit à son évangile les plus éclatants témoignages rendus au Rédempteur du monde.

Une heure environ après avoir quitté ces ruines et le village d'Ajasaluk (ἅγιος ἰωάννης), habité en majeure partie par des Grecs fort actifs, nous chevauchions sur les bords du paisible et majestueux Kaystros; trois heures plus tard, après avoir longé le rivage de la mer, nous atteignîmes la nouvelle Éphèse, sous les rayons d'un soleil accablant. J'y trouvai un accueil hospitalier, dans la même maison d'Alexaki, qui m'avait reçu quinze ans auparavant; seulement au père enlevé par une mort prématurée avait succédé le fils comme consul de Russie et d'Angleterre.

Le soir même, nous louâmes, pour une excursion de dix jours à Patmos et retour, un des plus grands bateaux, nommé *kajik*, dont le capitaine, un Grec, était connu au consulat comme un homme sûr.

Il n'était guère plus de cinq heures du matin lorsque je montai avec mon drogman sur ce kajik, dont le capitaine et quatre hommes formaient tout l'équipage. Aussi longtemps que nous eûmes la terre ferme à notre gauche et, ce qui arriva deux ou trois heures après notre départ, l'île de Samos à notre droite, le bateau fut parfaitement à même de supporter les courants; mais il était beaucoup moins de force à affronter la pleine mer, sur laquelle il ressemblait à une balle légère. Il me revenait sans cesse à la mémoire

ces vers où Horace célèbre l'audace du premier navigateur :

> Illi robur et æs triplex
>   circa pectus erat, qui fragilem truci
> commisit pelago ratem
>   primus.....
>
> (*Od*, I, 3.)

Néanmoins, vers six heures du soir, lorsque les mouvements du bateau devinrent plus modérés et que je levai les yeux, voici, Patmos était devant moi. Je ne pouvais me méprendre sur son monastère qui, semblable à une forteresse, s'élève sur la hauteur. Il fallut pourtant encore près d'une heure avant que nous pussions mettre pied à terre. La baie du port de Patmos est d'une grandeur extraordinaire; les promontoires nous forcèrent à bien des détours pour faire enfin voile avec le vent favorable sur le lieu du débarquement.

L'employé de santé arrivé depuis plusieurs mois de Constantinople avait récemment empêché un bateau à vapeur russe de débarquer parce qu'il venait de Tripoli, confondant ainsi le Tripoli asiatique entre Beirout et Alexandrette avec le Tripoli africain où régnait la peste. Mais depuis le 30 mai, jour où les pèlerins grand-ducaux avaient visité l'île après leur départ de Jérusalem, il avait appris le respect pour tout ce que couvre le pavillon russe; il m'accompagna à travers la ville basse jusqu'au pied des hauteurs assez escarpées qui portent le couvent et la ville haute. Ne trouvant pas de mulets, je dus faire à pied, à la sueur de mon visage, le chemin très-fatigant, qui dura une heure. Le supérieur m'accueillit très-amicalement et

après avoir lu à la lueur douteuse d'une lampe les lettres que je lui remis, il me fit indiquer une vaste chambre, celle que quinze ans auparavant, à ma première visite, occupait le prieur d'alors.

Les précieux manuscrits de la bibliothèque m'avaient attiré là pour la seconde fois; en leur consacrant cette fois huit jours, je me convainquis de nouveau de la grande richesse de cette collection en manuscrits d'une haute antiquité. A l'exception d'un seul du XIe siècle, — qui contient plusieurs livres de Diodore de Sicile, avec plusieurs améliorations de leur texte et un passage qui manque dans toutes les éditions[1] — ils appartiennent tous à la littérature chrétienne; seulement on se rappelle fort bien que le célèbre Platon d'Oxford, manuscrit daté de la fin du IXe siècle, a été enlevé de la bibliothèque de Patmos. Parmi les textes bibliques brille un Job du VIIIe siècle avec un grand nombre d'images en majeure partie bien conservées. En l'honneur exclusif de ce manuscrit lord Dufferin était venu à Patmos peu avant moi dans son yacht à vapeur. Cependant la bibliothèque a encore plus d'importance pour la patristique que pour le texte sacré. Je copiai un travail exégétique de l'illustre Père de l'Église Origène sur les Proverbes; il n'était connu que par un des derniers ouvrages du cardinal Mai, encore avec beaucoup de fautes et de lacunes[2]. Cette bibliothèque m'offrit aussi un secours de grande valeur pour une édition critique d'un ouvrage très-remarquable, faisant partie de l'apocalyptique du commencement du IIe siècle et inti-

1. J'ai fait sans retard imprimer ce précieux petit supplément dans la *Notitia editionis codicis Sinaitici*, etc. 1861.

2. J'ajoutai toute cette copie à la *Notitia*, dont je viens de parler. Elle s'y trouve p. 76-122.

tulé : *Les Testaments des douze Patriarches.* Outre ces travaux, je dus encore à la bienveillance chaque jour grandissante de l'évêque d'autres choses provenant en partie des manuscrits détériorés par le temps et mis pour cela de côté. On venait justement de commencer un excellent catalogue, ainsi que la publication des anciens documents les plus intéressants du monastère. Le savant bibliothécaire Sakkélion, qui en était chargé, au sein de l'île solitaire de Saint-Jean, se fera ainsi connaître par un ouvrage qui sera apprécié et accueilli avec joie de tout le monde civilisé.

Le couvent fut créé au XI[e] siècle, sous le gouvernement et la faveur particulière de l'empereur Alexis Comnène, par un moine du monastère de Latros, près de Milet, nommé Christodoulos, distingué sans doute par sa piété et sérieusement désireux que sa fondation fût pourvue de manuscrits. Christodoulos ne rencontra alors aucun habitant dans l'île, mais bien une statue de marbre de Diane, dont le culte y avait jadis régné; sa première œuvre missionnaire consista à la briser. On me montra, en outre, comme un présent d'Alexis Comnène, un buste très-expressif de Jean dans son âge avancé.

En dehors même du couvent de Saint-Jean, l'île présente assez de souvenirs intéressants. Je l'ai nommée tout à l'heure *l'île de Saint-Jean.* Qui ne sait en effet que, suivant les premières pages de l'Apocalypse, le jour du Seigneur, le Seigneur a sacré son voyant, le prophète chrétien, dans cette même Patmos? En outre, selon la tradition des premiers siècles, parfaitement reconnue par Eusèbe et Jérôme, le même prophète, vieillard et évêque d'Ephèse, fut exilé pendant longtemps à Patmos par Domitien, ce qui jette de la lu-

mière sur le commencement de l'Apocalypse. La mémoire de Jean forme encore aujourd'hui le centre de la vie religieuse de l'île. On se considère pour ainsi dire comme une colonie de Saint-Jean ; son souvenir n'est nulle part célébré plus souvent et avec plus de ferveur. La grotte de rocher considérée comme l'habitation de l'apôtre lorsque la Révélation lui fut adressée a été arrangée en petite église, où plusieurs fois l'année se tient un service commémoratif de cet événement [1].

La population, qui monte à 4000 âmes environ, est incessamment encouragée à une vie pieuse, par le fait que le couvent de Saint-Jean possède en un certain sens la domination sur l'île entière, habitée uniquement par des chrétiens grecs ; les premiers établissements de laïques se firent déjà sous sa dépendance positive au XI[e] et au XII[e] siècle, et aujourd'hui encore le monastère paye à la Porte la plus grande partie du tribut de l'île, comme il tire les principaux revenus du pays, outre ses possessions extérieures, à Samos, en Crète, à Santorin, etc. Tous les frères du couvent, depuis l'évêque jusqu'aux sous-diacres, sont originaires de Patmos : chaque famille regarde comme un honneur et un avantage d'avoir un représentant au monastère. Il en résulte que les familles elles-mêmes sont plus intimement liées entre elles que ce n'est le cas ailleurs. Cela est d'autant plus nécessaire que, les chefs de famille étant appelés assez souvent par leurs affaires particulières ou par le service du gouvernement grec à des absences prolongées,

1. L'exil de Jean à Patmos est également attesté par les très-anciens *Actes de Jean*, ouvrage gnostique qui a paru pour la première fois dans nos *Acta apostolorum apocrypha*. 1851.

les femmes restent seules à Patmos. Ces femmes solitaires cultivent avec prédilection le bas tricoté, et le succès couronne leurs travaux ; car les excellents bas de fil, confectionnés des propres mains des habitantes de Patmos, forment l'unique spécialité commerciale de l'île. Outre cette activité domestique, elles se distinguent par leur aimable modestie. Sans être d'une beauté frappante, elles ont une fraîcheur de teint, une grâce dans les traits, une naïveté d'expression, qui ne peuvent passer inaperçues d'aucun étranger. J'ai le regret de ne pouvoir décrire leur costume et surtout leur coiffure particulière; mais tous deux font une agréable impression.

Un jour, l'un des prêtres me conduisit chez sa sœur, dont la charmante fille de quinze ans était depuis peu heureuse fiancée. Dans la belle salle de réception étaient suspendus des tableaux à l'huile de maîtres hollandais ; on en trouve un certain nombre dans l'île et ils proviennent des précédents rapports avec la Hollande. Selon l'usage, la mère et la fille offrirent à leur hôte divers mets sucrés ; et quand je partis, la fiancée, sur un signe de son oncle, me versa en si grande abondance de l'odorante eau de rose sur la tête, le visage et les vêtements, qu'on pouvait y voir une distinction spéciale.

Lorsque quinze ans auparavant je visitai l'île pour quelques heures, j'y fis la connaissance de deux jolies sœurs dont il a été question au 2e volume de mon *Voyage en Orient.* Je les retrouvai toutes deux cette fois ; l'une, nommée Thalie, était environnée d'une florissante troupe d'enfants, L'autre muse avait aussi autour d'elle quantité de garçons et de filles, On voit par là que la population de l'île

ne risque pas pour le moment de s'éteindre. Et à la bénédiction qui repose sur les femmes insulaires viennent se joindre les plus heureuses circonstances climatériques, qui permettent à l'île de se passer d'un médecin.

La vue la plus belle est celle dont on jouit des toits du monastère. De tous côtés brille l'azur foncé de la mer, dont la vaste et belle étendue n'est interrompue que par quelques rochers solitaires. Un regard jeté sur le pays ne révèle pas une grande fertilité; les pierres de plusieurs penchants de la montagne ont un caractère volcanique prononcé; mais il ne manque pas non plus de champs et de jardins, où l'on cultive entre autres l'olive, la figue, l'orange, le citron, la grenade.

Pendant une partie de mon séjour à Patmos, les flots furent agités par des vents si violents qu'aucun bateau n'osa se hasarder hors du port. Je saluai avec d'autant plus de joie, avec mon capitaine, le repos sabbatique qui le samedi, jour fixé pour mon départ, était répandu sur les flots. L'évêque et tous ceux des frères avec lesquels j'avais été en relation m'accompagnèrent avec une vraie fraternité, à une heure matinale, jusqu'au pied de la montagne, où le bateau m'attendait. Avant que j'y montasse, Thalie m'envoya encore, malgré le peu de fleurs que renferme l'île, un grand et superbe bouquet. Je quittai la chère île de Saint-Jean en pensant que je ne reverrais probablement aucun de ces amis qui m'avaient reçu si hospitalièrement et si affectueusement, mais aussi avec la certitude qu'un souvenir cordial et reconnaissant m'y reporterait souvent encore.

## XXII

### UNE HEUREUSE TROUVAILLE A SMYRNE

Les trésors manuscrits qu'indépendamment du Codex Sinaiticus je réussis à découvrir et à rapporter à Pétersbourg peuvent prétendre, pour une bonne part, à être mis au nombre des plus heureux résultats de semblables recherches. J'en ai rendu un compte public au jugement des connaisseurs [1]. Bien loin d'attribuer ces résultats à mon propre mérite, je dois me prosterner dans la poussière et adorer la main qui a conservé dans des coins paisibles et reculés ces legs de la haute antiquité chrétienne, pour qu'ils fussent mis en lumière par la science d'aujourd'hui. Je désire donner un exemple des heureuses rencontres dont je fus l'objet. Il nous conduira à Smyrne d'où, comme on le sait, les plus beaux et les plus excellents fruits nous parviennent tous les ans, mais qui à ma connaissance n'avait depuis des siècles jamais enrichi nos bibliothèques.

1. Cet écrit porte le titre suivant : *Notitia editionis codicis bibliorum Sinaitici auspiciis imperatoris Alexandri II susceptæ. Accedit catalogus codicum nuper ex oriente Petropolin perlatorum*, etc. Lipsiæ, 1860.

Ma première sortie à Smyrne avant le voyage de Patmos devait être pour le vénérable consul général de Russie. Par erreur j'entrai, au lieu du russe, dans le consulat autrichien. Lorsque mon erreur s'expliqua, je me trouvais déjà en présence de M. de Steindl. Dans le courant de la conversation il me fit connaître qu'il y avait dans une église grecque de la ville un vieux manuscrit dont personne n'avait pu dire le contenu et la valeur. J'acceptai avec reconnaissance sa proposition de me faire conduire le lendemain pour examiner cet écrit. Or il se trouva que c'était un manuscrit grec du XIe siècle, contenant le Pentateuque, et, si mon souvenir est exact, les livres historiques qui suivent immédiatement. Il se distinguait surtout par de jolies et nombreuses peintures, comme on en trouve en petit nombre sur quelques parchemins de cette époque. Plusieurs des chefs de la communauté grecque assistaient à cet examen et je leur donnai toutes les explications qu'ils souhaitaient.

Lorsque je fus, quinze jours plus tard, revenu de Patmos, l'excellent ecclésiastique de la jeune église évangélique allemande de Smyrne me conduisit dans le pensionnat de la maison des diaconesses; cette pension est très-bien dirigée, très-recherchée et visiblement bénie. Les jeunes filles y passaient précisément leurs examens annuels, et plusieurs des exercices, en particulier ceux de musique exécutés sur trois pianos par six élèves, méritaient la louange et l'admiration. Au retour, notre chemin nous fit passer près de l'église où était ce manuscrit grec. Un des chefs déjà nommés vint à ma rencontre pour me consulter sur un autre manuscrit qu'il portait sous le bras. En l'ouvrant, je reconnus à ma grande surprise un codex grec du IXe siècle en onciales,

contenant les quatre évangiles. L'étonnement qu'un document biblique si rare et si précieux pût se révéler à moi soudainement, pendant une promenade dans les rues de Smyrne, m'accompagna chez moi, ainsi que le désir d'utiliser tout de suite ce manuscrit pour la science, et même, s'il m'était possible, de l'acquérir pour la collection dont j'étais chargé de haut lieu.

Le lendemain matin je fis la première démarche, en compagnie d'un commerçant allemand, M. Louis Meyer, dont j'étais sûr. J'appris alors que le manuscrit était la propriété d'un particulier; son acquisition en semblait d'autant plus facile. Je l'empruntai pour l'examiner de plus près. Confirmé par cet examen dans ma première appréciation de la haute valeur du manuscrit, qui était presque complet, je fis faire par un ami de nouvelles démarches. J'étais prêt à consacrer à cet achat une somme considérable; mais si le précieux métal n'exerçait pas sa puissance ordinaire d'attraction, je voulais engager le possesseur à faire don du manuscrit à l'empereur de Russie. Je vis bientôt qu'il n'y avait rien à attendre du premier moyen : le possesseur appartenait aux plus riches familles grecques de Smyrne. Quant au second moyen, l'espoir du succès qu'il pouvait offrir était diminué par le fait que, depuis un siècle, le manuscrit était devenu un trésor de famille. La pieuse maîtresse de la maison, peu soucieuse de son contenu, en avait fait une précieuse relique, et lui avait à ce titre assigné une place sur sa table de prière. La pieuse femme avait voix prépondérante dans le chapitre, et sa décision ne fut pas favorable à ma proposition. Mais cette même femme était aussi mère; elle avait un fils unique. Le cœur maternel

était disposé à renoncer au trésor, pourvu que l'héritier présomptif du manuscrit fût considéré comme le donateur et que ce sacrifice de la piété fût honoré de la bienveillance impériale. Le jeune homme, qui jouissait de la meilleure réputation, était alors en Angleterre. Autant que je pouvais en juger, il n'y avait rien d'impraticable dans cette proposition; mais sa réalisation fut encore liée à l'acceptation expresse du fils absent. Comme cette acceptation ne pouvait arriver avant trois semaines, et que le proverbe : *Interim fit aliquid*, se réalise trop facilement d'une façon désagréable lors d'un pareil retard, j'eus de la peine, le soir du jour où cet arrangement eut été imaginé, — c'était le quatrième jour après la rencontre dans la rue — à quitter le port de Smyrne.

Je dois rappeler ici que, plusieurs années avant, un savant grec consulté sur ce manuscrit lui avait refusé positivement toute valeur scientifique. Tel est l'autre côté du défaut de connaissances paléographiques. A Ladakia l'ignorance a conduit à vénérer un écrit insignifiant, ici à mépriser une perle. La dernière forme est la plus fréquente, elle a eu souvent des suites plus fâcheuses que dans le cas actuel.

La marche de mes affaires au Caire m'engagea, contre mes intentions et mes calculs, à partir le 10 août pour Constantinople. Lorsque le 13 nous jetâmes l'ancre dans le port de Smyrne, le terme fixé pour la réponse d'Angleterre était justement arrivé. En effet le jour même, un dimanche, la famille avait reçu la lettre attendue, et le lendemain matin je fus surpris de la façon la plus agréable par la nouvelle que je pouvais prendre le manuscrit. Le soir, le vapeur repartit de Smyrne; il comptait parmi les bagages

des passagers ce livre d'évangiles, âgé de mille ans, qui peu de mois après fut reçu avec tant de faveur par l'empereur de Russie, et qui a enrichi la bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg.

Parmi les documents du texte original des évangiles, dont le nombre total s'élève à huit cents environ, la littérature chrétienne ne possédait jusque-là que huit manuscrits aussi complets et aussi anciens que celui-là; encore sont-ils dispersés dans les métropoles de la science. Quatre seulement, de la même étendue, remontent encore quelques siècles plus haut. Au nombre des premiers brille en première ligne le Codex Sinaiticus; parmi les premiers le huitième est donc dû également à mes recherches en Orient.

# XXIII

## L'AFFAIRE DU CODEX SINAITICUS
## VOYAGE A CONSTANTINOPLE

Lors de mon départ du Caire aux premiers jours de mai, on m'avait fait espérer qu'au bout de trois mois les frères du monastère ayant droit de vote seraient mûrs pour une délibération au sujet du don projeté du manuscrit sinaïtique. En conséquence, je me retrouvais au Caire avant la fin de juillet. Mais sur ces entrefaites les circonstances s'étaient modifiées contre mes souhaits et mon attente. Le haut prélat qui devait, selon l'antique usage, donner la consécration à l'archevêque du Sinaï avait élevé des objections contre la validité de la récente élection. Aussi la reconnaissance officielle n'avait-elle été obtenue ni de la Sublime Porte, ni du vice-roi d'Égypte. L'affaire du Codex Sinaiticus dut en supporter le contre-coup; le couvent n'était pas dans les conditions favorables à une donation régulière. Cinq délégués du monastère, parmi lesquels le prieur qui m'avait reçu au Sinaï, étaient depuis des mois à Constantinople pour faire reconnaître par la Sublime Porte comme par le

patriarche la pleine légalité de l'élection de leur archevêque. Le nouvel élu lui-même était trop noble pour recourir à d'autres moyens qu'à son bon droit.

Dans ces circonstances si compliquées, le meilleur parti à prendre me parut d'aller aussi dans la capitale turque pour voir de mes yeux quelle tournure prenait la juste cause des moines du Sinaï. Accompagné de tous les vœux et des bénédictions du couvent, je repartis pour la seconde fois d'Égypte et débarquai le 17 août à Constantinople.

Le jour même un vapeur turc me fit traverser le Bosphore, la plus magnifique route de mer qui soit dans le monde, et me conduisit à Boujoukdéré. J'y devins quelques jours plus tard l'hôte du prince Lobanow, qui unit un goût éclairé pour les arts et un grand zèle pour la science à l'amabilité du caractère et à l'habileté dans la diplomatie.

## XXIV

### SOUVENIRS DE LA VISITE GRAND-DUCALE A CONSTANTINOPLE
### VISITE DE LA GRANDE-DUCHESSE AU HAREM DU SULTAN

Au lieu de céder à la tentation d'augmenter le nombre, déjà si considérable, des descriptions de l'inépuisable Constantinople, je préfère ajouter aux souvenirs du voyage grand-ducal en Terre-Sainte quelques indications de ce que virent les illustres voyageurs à la cour du sultan. Je compte pour cette rapide esquisse sur l'indulgence du lecteur.

Partie de Jaffa le 23 mai, la flottille du grand-duc visita Beirout et Smyrne. Entre ces deux villes elle toucha Rhodes, pendant deux siècles siége des nobles chevaliers de Saint-Jean; Patmos, la paisible et charmante île de Jean; Samos, patrie de Pythagore, où s'élèvent encore les ruines de la forteresse du trop heureux Polycrate; Chios, célèbre par son vin, immortelle par son Homère. Après ce beau voyage, heureusement accompli dans l'Archipel grec, elle passa devant les rives de Troie et entra le 6 juin par le détroit des Dardanelles dans les eaux de Constantinople. Là, depuis le premier moment jusqu'au dernier, le padischah entoura ses

nobles hôtes d'attentions probablement inconnues jusqu'alors à la cour turque. Il semblait que l'étiquette du Grand Seigneur fût tout à fait supprimée pour cette visite.

Lorsque le tonnerre des batteries et des vaisseaux de guerre eut salué l'escadre, que de plus Fuad-Pacha, ministre des affaires étrangères, et l'amiral Méhémet-Ali-Pacha eurent paru à bord du *Gromoboi*, LL. AA. II. descendirent pour quelques minutes au kiosque de Tophana où le sultan s'était rendu pour leur souhaiter la bienvenue. Il reçut ses hôtes au bas de l'escalier du pavillon. Ce kiosque, ainsi que celui de Thérapia et le château d'Emirghian au bord du Bosphore, fut laissé au grand-duc pour son usage exclusif.

Le lendemain matin seulement, le grand-duc échangea la frégate contre ledit château, dont les appartements avaient été magnifiquement aménagés; Kiamil-Bey, introducteur des ambassadeurs, et l'amiral Méhémet-Pacha l'y reçurent et restèrent attachés à sa personne. Mais le jour même dans l'après-midi, le sultan lui-même vint surprendre le couple grand-ducal. Après avoir demandé à la grande-duchesse si elle trouvait de son goût les arrangements qui avaient été faits en son honneur, il lui annonce à l'avance une invitation à un dîner dans son harem.

Les musiciens particuliers du sultan devaient jouer régulièrement à Emirghian pendant les repas; leur répertoire se partageait entre des morceaux européens et des morceaux turcs.

Le jour suivant, mercredi, LL. AA. II. reçurent le grand-vizir et d'autres hauts dignitaires turcs, ainsi que le corps diplomatique; le jeudi, les trois patriarches grecs de Constantinople, de Jérusalem et d'Antioche, avec les évêques

membres du saint-synode; de même le haut clergé arménien, son katholikos en tête. Une heure plus tard vinrent les dames du corps diplomatique. Dans l'intervalle on avait remis au grand-duc, de la part du sultan, les insignes en diamants du Medjidié, et à la grande-duchesse un bracelet également en diamants avec une grande émeraude au milieu, orné de cette inscription : *Jadiguiar* (souvenir).

La première course à Stamboul fut pour l'Aja-Sophia, cette perle des églises construite par Justinien, toujours sûre de l'admiration de tous les voyageurs. Les récentes restaurations n'ont fait que rehausser l'imposante impression qu'elle produit.

Le jeudi, on rendit au sultan sa visite; de magnifiques équipages faits exprès furent mis à la disposition de la grande-duchesse. Immédiatement après, les nobles voyageurs, montés sur des chevaux richement caparaçonnés, firent une promenade dans la ville; un bataillon de la garde les escortait des deux côtés.

Le vendredi, Kiamil-Bey apporta à la grande-duchesse pour le lendemain l'invitation à dîner dans le harem impérial. C'était probablement la première invitation de ce genre depuis l'établissement d'un harem du Grand-Seigneur à Constantinople. Depuis l'exception que le sultan Achmed fit en 1718 pour la spirituelle lady Montagu, qu'il estimait lui-même particulièrement, sans doute nul pied étranger n'a foulé le sol de ce harem.

Le samedi à six heures après-midi, S. A. I. se rendit à l'invitation, tandis qu'en même temps le grand-duc allait avec son escorte dans les appartements du sultan pour un dîner auquel le corps diplomatique était aussi convié. Le

sultan lui-même y fût remplacé selon l'usage par le ministre des affaires étrangères, Fuad-Pacha.

L'honneur extraordinaire que le sultan faisait par cette invitation à la grande-duchesse Alexandra exigeait qu'elle fût en costume de gala. Le harem impérial, auquel l'éclat du luxe et la grandeur paraissent inséparables, ne devait-il pas recevoir à cette occasion la première impression d'une princesse européenne, d'une princesse impériale de Russie ! Elle apparut donc dans la plus riche toilette, étincelante de rubis, de perles et de diamants, et décorée en outre du grand cordon de Sainte-Catherine [1].

Un violent orage venait de se décharger, lorsque les nobles hôtes du sultan se rendirent dans un excellent kajik, présent de sa part, de l'Emirghian à la résidence grand-seigneuriale de Beschiktasch où se déploie le plus grand luxe. Sa Majesté turque attendait au bas de l'escalier du palais; l'hymne national russe salua l'arrivée des invités, Fuad-Pacha et d'autres ministres s'avancèrent jusqu'au kajik. L'escalier que nous venons de mentionner conduit d'abord à un vestibule soutenu par des colonnes et dont toute la

1. Supposant que cela intéressera plusieurs de nos lectrices, j'ajoute ici une description plus exacte de cette magnifique toilette : « Son Altesse Impériale portait une robe avec une grande jupe en dentelles blanches recouvrant une jupe bleue relevée à la Pompadour, qui tombait sur une autre jupe blanche formant des colonnes de dentelles, posées sur des rubans bleu clair. Chaque couture du corsage était recouverte de rubis, turquoises et diamants. Des étoiles en turquoises et diamants, posées à petite distance sur une large tresse de cheveux, formaient une auréole, derrière laquelle était posé en forme de couronne un diadème en rubis et diamants. Sur le chignon de la tresse étaient posées encore des branches de rubis et de diamants retombant comme en pluie sur la nuque. Sur le cou Son Altesse Impériale portait de gros chatons et quatre longs rangs de perles retombaient jusqu'à la ceinture du corsage, couvert tout entier de broches de rubis, diamants et turquoises. Les nœuds de la jupe Pompadour étaient retenus par de gros chatons. »

coupole est recouverte de vitraux rouges. La lumière qu'elle laisse tomber sur les degrés de marbre et sur le vestibule éblouissant de blancheur produit un effet magique. La vaste salle d'audience, ornée avec la plus grande richesse et le meilleur goût, — et dont le lustre étincelant de dix mille flammes a été admiré, à Paris, il y a quelques années, — était déjà occupée par le corps diplomatique. Après un court arrêt dans cette salle, le sultan conduisit la grande-duchesse, accompagnée de son fils Nicolas, âgé de dix ans, de la comtesse Kamarofsky et de Mme de Tschitschérin, dans la salle du trône où les grandes dames turques étaient rassemblées.

Le sultan présenta d'abord sa sœur et ses filles, sultanes de naissance, puis ses propres femmes portant le titre de *cadines*, et ses quatre fils. Indiquant du doigt une porte, il ajouta : *Voici, madame, le harem* — et disparut. Il se rendit de son côté à son dîner solitaire, auquel le condamne tous les jours l'étiquette; aucune de ses femmes n'a jamais partagé son repas, ou n'y a même assisté.

A la parole du sultan, les appartements secrets furent affranchis de leur inviolable sceau, et la grande-duchesse entra dans le harem. La grande-maîtresse des cérémonies, directrice de tout le sanctuaire [1], ouvrait la marche ; la sultane-sœur suivait la grande-duchesse. Deux Arméniennes, parlant le turc avec une égale facilité que le français, traduisaient tous les entretiens. Avec l'entrée dans le harem commença une promenade à travers une infinité de chambres auxquelles le verre bleu des fenêtres prêtait un air mystérieux.

La population du harem, qu'on estime à deux mille per-

1. Le nom de *harem* lui-même signifie *sacré*.

sonnes et qui se compose en bonne partie de Grecques et d'Arméniennes, était à peu près réunie en entier dans ces appartements tout orientaux. Elle ne pouvait manquer de produire l'effet d'un monde de fées sur l'esprit des visiteurs étrangers. Mais l'apparition de ceux-ci n'était pas moins étonnante aux yeux des favorites et des esclaves du sultan, si sévèrement exclues du monde et de la vie extérieure. La curiosité de ces Orientales luttait incessamment avec leur respect ; mais malgré ce respect, elles ne pouvaient s'empêcher de se presser de tous côtés autour de la grande-duchesse, dont la beauté comme l'éclat princier était faite pour leur imposer.

On parvint enfin dans une vaste et magnifique salle, où l'incroyable était réalisé ; on y voyait la plus belle troupe de musique militaire. Leur uniforme consistait en habits rouges richement bordés d'or et en pantalons blancs ; leur tête était coiffée du fez rouge avec le gland d'or. A la première surprise de trouver de gais soldats au milieu de ce sanctuaire féminin en succéda une seconde, lorsqu'il fut constaté que ces beaux musiciens étaient d'habiles filles du harem.

A côté de cette salle on en trouvait une autre, où une table élégante était servie tout à fait à la mode européenne. La grande-duchesse prit place à la droite de la sœur du sultan, le jeune prince à la gauche de celle-ci. A droite de la grande-duchesse s'assit la première cadine, belle Circassienne dont l'apparence florissante ne trahissait pas du tout un âge d'environ quarante ans. Sa beauté se faisait d'autant plus remarquer que dans le grand nombre des femmes et des jeunes filles présentes aucune ne pouvait rivaliser avec elle, excepté l'une des filles du sultan ; pour beaucoup d'autres

au contraire l'éclat du printemps de la vie n'avait évidemment jamais brillé, ou bien il s'était déjà fané. La seconde femme du sultan, la mère de Mourad-Effendi, l'aîné des princes, prit place à côté du grand-duc Nicolas. La grande-maîtresse des cérémonies et les quatre filles du sultan s'assirent également à table, ainsi que les deux dames d'honneur de la grande-duchesse. La toilette turque avait déployé le plus grand luxe de diamants; on voyait en particulier resplendir au petit doigt des princesses un énorme solitaire.

La grande-maîtresse des cérémonies s'acquitte de deux hautes fonctions dans sa sphère d'activité : elle a la tâche de gouverner tout le petit état et celle de pourvoir les places vacantes. Le premier de ses devoirs n'est pas facile malgré l'absence de démocrates ; des arbres à fleurs plantés si près les uns des autres se brisent trop souvent réciproquement les branches. Son second pouvoir est uni à une responsabilité manifeste ; car elle a également à faire accepter en haut lieu les femmes qu'elle choisit pour le sultan. En dépit de cette responsabilité, elle exprima largement à la grande-duchesse, par l'intermédiaire d'un interprète, son vif regret que la princesse fût déjà mariée ; car autrement elle l'eût infailliblement choisie pour le sultan comme la plus belle des femmes qu'elle eût jamais vue. La grande-duchesse ne fut pas embarrassée pour sa réponse : elle répliqua qu'elle était au contraire très-heureuse d'être mariée, ayant un mari qu'elle aimait beaucoup. Cette parole cordiale trouva de l'écho. Naturellement la grande-duchesse elle-même offrait aux femmes ravies — et sans crainte de concurrence, — le plus bel et le plus agréable sujet d'entretien. Sa voisine la Cir-

cassienne l'appelait la perle des princesses et se félicitait, ainsi que les autres grandes dames turques, que le sultan lui eût permis par exception, précisément à elle, de visiter son harem.

Pendant le festin les nombreuses *esclaves* — nommées spécialement ainsi, bien qu'elles occupent des rangs très-divers, et soient capables du plus haut avancement — entrèrent à tour dans la salle à manger; elles étaient toutes vêtues de blanc; plusieurs, pour compléter le tableau du harem, portaient dans leurs bras de tout petits enfants. Elles ne se contentèrent pas de regarder à une distance respectueuse; elles approchèrent au contraire, l'une après l'autre, de la grande-duchesse, en lui demandant l'autorisation de la regarder tout à leur aise. Leur hardiesse alla plus loin vis-à-vis des dames d'honneur de la grande-duchesse : sans doute pour se convaincre que celles-ci avaient chair et os, elles se permirent de les toucher du bout des doigts.

Les autres grandes dames elles-mêmes reconquirent pendant le repas toute leur gaieté. Le dîner était en même temps un examen pour elles. Depuis quinze jours elles s'étaient étudiées à se servir de couteaux et de fourchettes, ce qui était tout à fait en dehors de leurs habitudes. Aussi montraient-elles avec une joie enfantine ces nouveaux et étincelants instruments aux servantes et aux spectatrices qui étaient à l'arrière-plan. Mais l'examen eut une fâcheuse issue : les délicatesses qu'elles devaient embrocher tombaient presque sans exception sous la table. La grande-duchesse eut cependant à prier longtemps ces dames pour les décider à remplacer cette importation étrangère par leur propre

coutume. Quand elles s'y résolurent, leur adresse dans l'emploi des instruments naturels fut aussi étonnante aux yeux des hôtes russes que leur mésaventure avait été évidente dans le domaine de l'art.

Le caractère gastronomique du dîner se partagea entre l'Orient et l'Occident; il y avait une série européenne et une série turque de mets. Les derniers aussi étaient très-savoureux, à l'exception des divers plats sucrés.

Les services rendus à table aux grandes dames turques par leurs subordonnées étaient des genres les plus divers. Elles leur ôtaient leurs gants, les éventaient, leur lavaient les mains, épiaient sans cesse leurs moindres signes.

La musique de table satisfit pleinement le goût européen; elle exécuta entre autres des motifs de l'opéra de Mozart : *l'Enlèvement du sérail*. Elle se fit entendre sans une seule pause pendant toute la durée du repas. Du reste elle n'était pas seule à retentir dans le bosquet de fleurs; il n'y manquait pas de voix qui faisaient plus que gazouiller.

Depuis un certain temps déjà on servait, mais les convives ne mangeaient plus, et le spectacle qu'on se donnait réciproquement avait pris décidément la première place, lorsque la grande-maîtresse des cérémonies demanda à la grande-duchesse s'il fallait faire cesser le service. Cette proposition ayant été accueillie avec grand plaisir, la haute compagnie se leva de table et se rendit dans la salle de musique, qui était plus spacieuse. Là un chœur de jeunes filles en blanc ouvrit les danses nationales devant la grande-duchesse, qui s'était assise à la fenêtre avec les princesses. Pendant ces danses un violent coup de tonnerre fit trembler soudain les vitres et les cœurs. La foudre était tombée juste au-

dessous des fenêtres, sur le petit vapeur russe *le Pruth*, construit tout en fer, avec lequel les officiers de la frégate étaient venus au dîner impérial. L'événement harmonisait avec le caractère extraordinaire de cette journée; par bonheur aucun homme de l'équipage n'en fut la victime.

Une demi-heure après on annonça que le sultan allait bientôt paraître pour reprendre ses illustres hôtes. S. M. s'arrêta de nouveau dans la salle du trône où les princesses accompagnèrent la grande-duchesse et son fils. Elle fit ses adieux et rentra au bras du sultan dans la salle d'audience où étaient rassemblés tous les convives de la journée. Le sultan reconduisit jusqu'au bas de l'escalier le couple grand-ducal. Le ciel s'était éclairci; la lune argentée se mirait dans les flots limpides d'un bleu foncé, et éclairait d'une lueur magique les rives du Bosphore si souvent chantées par les poëtes. Comme on naviguait contre le courant, on n'atteignit qu'au bout d'une heure et demie, vers minuit, le château d'Emirghian.

Dans son zèle infatigable à fêter ses nobles hôtes, le sultan avait choisi le lundi suivant pour une nouvelle exception inouïe dans les annales du sérail. Le couple grand-ducal avec le jeune prince se rendit en kajik sans aucune escorte aux *Eaux-Douces* d'Asie. Là le sultan les attendait dans le jardin devant le kiosque; il était également seul. Il ne se servit pas même d'un interprète, étant parfaitement maître de la langue française. Après leur avoir fait examiner dans ses détails le ravissant petit palais que la grande-duchesse compara à une bonbonnière, il les conduisit à un déjeuner servi pour quatre personnes; le sultan prit donc son repas tout seul avec ses trois nobles convives. C'est la

première fois, paraît-il, qu'il faisait partie d'une société à table. Il savait manier la fourchette européenne; on s'apercevait pourtant qu'elle n'était pas pour lui d'un usage journalier. La grande-duchesse ayant fait la remarque que ses hôtes n'ignoraient pas les grandes exceptions faites en leur honneur : « J'en suis heureux, répliqua-t-il en français, » cela sera un souvenir pour la vie pour moi. »

Il avait ordonné pour le soir un spectacle de gala. Le théâtre, non loin de Beschiktasch, est de très-bon goût et en harmonie avec le luxe de la cour impériale. Le sultan était seul dans sa loge avec le couple grand-ducal. Dans toute la salle on ne voyait d'autres femmes que la grande-duchesse et madame de Tschitschérin. La grande-duchesse ayant demandé si les sultanes ne paraîtraient pas, il commanda à l'instant qu'elles vinssent; mais derrière l'épaisse grille d'or de leur loge on n'apercevait d'elles guère autre chose que leurs bijoux étincelants. La représentation consista en un pot-pourri; elle s'ouvrit par un acte d'*Hernani* et se termina par une pantomime turque. Le sultan fut excessivement gai et causant; au très-grand étonnement de ses Turcs, qui dans ces circonstances exceptionnelles osèrent diriger sur la loge impériale leurs regards curieux, il éclata plusieurs fois de rire.

Quand dans la conversation on toucha le sujet de la polygamie, il ne fit rien moins que l'apologie de cette coutume. Il dit en tout autant de termes à la grande-duchesse : « Voilà, le grand-duc est heureux; car il n'a qu'une femme, » qui est belle et bonne. Nous autres Turcs, nous avons » beaucoup de femmes, mais elles sont toutes laides. » Il approuva aussi la mode européenne qui permet aux fem-

mes d'accompagner leurs maris en voyage, et dit à la grande-duchesse : « Vous êtes heureuse, madame, parce » que vous avez pu accompagner votre auguste mari dans » ses voyages. » Au nombre des bons vœux qu'il adressa à ses hôtes fut celui que leurs enfants leur donnassent de la satisfaction.

A l'issue du spectacle, il présenta encore une fois les princesses à la grande-duchesse, et, en l'absence des interprètes arméniennes, il fit lui-même l'office de trucheman. Lors des adieux définitifs, qui eurent lieu le lendemain à Beschiktasch, le sultan présenta encore à ses hôtes son frère, qui devait monter après lui sur le trône. Le grand-duc s'étant enquis de lui au théâtre, le sultan ne voulut pas laisser sans y répondre le vœu qu'il supposait au fond de cette question, bien que, comme on sait, l'héritier présomptif de la couronne reste en Turquie caché loin des regards de tous. Il l'introduisit auprès du grand-duc avec ces paroles : « Je suis heureux de vous présenter mon frère, » avec lequel je suis aussi lié que l'est Votre Altesse impé» riale avec son frère l'empereur de Russie. »

Le même jour, 14 juillet, les nobles voyageurs quittèrent le Bosphore ; le bateau à vapeur *le Wladimir* les conduisit en trois jours à travers la mer Noire, à Nikolayeff, où, après neuf mois d'absence, au terme d'un superbe voyage, riche en faits intéressants, ils foulèrent de nouveau le sol de la patrie.

## XXV

### AU BUT

Les chers députés de la corporation sinaïtique s'étaient établis dans le couvent-succursale de Fanar; ils attendaient de jour en jour depuis des mois, de la part du grand-vizir et de Fuad-Pacha, entre les mains desquels était leur affaire, une juste décision de leur juste cause. D'un autre côté, l'opposition faite par les hauts dignitaires ecclésiastiques était très-prononcée, et moins l'affaire pouvait passer inaperçue, plus elle devait être pénible pour le gouvernement turc. Celui-ci, tout en sachant très-bien apprécier le droit des Sinaïtes, reposant sur des documents écrits et historiques, n'osait pourtant pas prononcer définitivement contre la protestation du patriarche, qui jouit d'une haute considération. Il pensait, — comme jadis le pensait Gallion, proconsul romain en Achaïe, dans les conflits du grand apôtre des gentils avec les principaux Juifs, — qu'il ne convient pas au pouvoir civil d'intervenir dans

les différends spirituels[1]. Spectacle remarquable, caractéristique à plus d'un égard et plein d'enseignements !

Vu l'étroite relation qui existait entre mon propre projet et le rétablissement de la paix du monastère, je ne pouvais pas être un spectateur indifférent. Au bout de cinq semaines, il ne semblait rester plus rien à faire dans l'intérêt du couvent que d'engager le noble prélat attaqué à venir lui-même à Constantinople pour demander la solution du débat à l'ensemble du saint-synode, composé de patriarches, d'archevêques et d'évêques. Ce conseil, cette nouvelle voie ne m'ouvrait pas à moi-même la perspective d'une décision prompte. J'avais écrit en Allemagne, à la date du 15 mars[2] : « Confiant en la haute bienveillance impériale acquise à notre entreprise, je crois pouvoir faire espérer au monde savant que le manuscrit paraîtra très-prochainement et d'une façon digne d'un tel trésor. » J'ajoutais qu'on avait attendu trois siècles la publication du manuscrit du Vatican, mais qu'on n'attendrait peut-être que trois ans la publication de celui du Sinaï. Tout cela concordait peu avec l'arrêt survenu.

J'imaginai alors un biais. Il consistait à proposer au monastère de me remettre immédiatement le manuscrit, dans la double intention que je le portasse à Pétersbourg, et que je le publiasse sous la protection de l'empereur. Le prince Lobanow approuva et appuya ce plan. L'écrit composé dans ce but partait de l'intention évidente de faire don du manuscrit, mais il tenait pleinement compte des circons-

1. *Actes des apôtres*, XVIII, 15.

2. Voir *Wissenschaftliche Beilage zur Leipz. Zeitung*, 1859, *Nr*. 31.

tances : il disait que, dans le cas où des faits imprévus viendraient s'opposer à la donation, l'original serait rendu au couvent après l'usage susmentionné.

Je quittai donc Constantinople le 22 septembre, et le 27 j'étais de retour au Caire. Le même soir je saluais les amis au monastère. Le nouvel archevêque était à peine rétabli d'une grave maladie. Avec beaucoup de lettres, je lui remis le papier concernant ma proposition. Elle fut accueillie selon mes souhaits, et dès le 28 au matin, les prieurs et les frères rassemblés déposèrent entre mes mains le précieux manuscrit. Un document signé par moi établit que cette remise avait pour but la publication du texte, de la manière que nous avons expliquée en détail.

J'avais réussi autant que cela était possible. Le trésor que j'emportais pouvait être tout de suite, comme le devoir l'exigeait, exposé de la façon la plus sûre au grand jour de la science. Ma gratitude pour la confiance du couvent fut d'autant plus vive qu'on avait appris à Constantinople et au Caire l'importance qu'avait à mes yeux le Codex Sinaiticus. En prêtant ainsi les mains, sans réserve et de si bon cœur, à la publication immédiate et exacte du plus antique témoin parvenu jusqu'à nous de l'éternelle parole du salut, on montra le plus noble intérêt pour les progrès de la science chrétienne.

Plus d'une raison me commandait de donner un récit aussi circonstancié du cours de cette affaire. On y trouvera la preuve que le nouvel archevêque, non encore installé, a été bien loin de dépasser sa compétence pour favoriser ses propres intérêts, comme en effet, quelques mois après son arrivée personnelle à Constantinople, son droit fut reconnu

d'une manière éclatante par la consécration que lui donna le saint-synode même.

Un mois après avoir quitté le sol égyptien, le 19 novembre, j'eus l'honneur, à Zarsko-Sélo, de présenter le manuscrit à Leurs Majestés impériales. Avant la fin de la même année je me mis, sous la très-haute protection du czar, à préparer une imitation si exacte de l'original qu'on n'en avait jamais entrepris de semblable. A cette édition diplomatique et critique, — dont l'immense difficulté, provenant des milliers et des milliers d'anciennes corrections, rend indispensable l'examen incessant du texte lui-même, — doit succéder aussitôt que possible une traduction allemande de la portion qui contient le Nouveau Testament. L'intérêt général pourrait-il manquer pour une traduction fidèle du document de la Révélation selon les plus vieux manuscrits que la providence divine nous ait conservés? Elle fournira en même temps une mesure pour éprouver les textes répandus dans les diverses églises. Si parfois l'esprit de parti a parlé de Bibles falsifiées mises entre les mains du peuple, il ne sera pas difficile de juger ce reproche d'après la plus haute autorité historique, d'après cette bulle d'or de la science des textes. Elle rendra un témoignage incorruptible à la vérité, qui seule est certaine de triompher.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES



1. Voir *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, Paris, 1861, 2e semestre, no 14. M. Berthelet y donne des observations très-curieuses sur la nature chimique de la manne du Sinaï.

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cie, A SAINT-GERMAIN

